

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Forêt Noire

suivi de *La paternité dans le roman-jeunesse québécois ; étude de la relation père-fille*

par

Pascale Clavel

Département de littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en littératures de langue française

Décembre 2007

© Pascale Clavel 2007



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Forêt Noire
suivi de *La paternité dans le roman-jeunesse québécois ; étude de la relation père-fille*

présenté par :
Pascale Clavel

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Ugo Dionne
président-rapporteur

Marie-Pascale Huglo
directrice de recherche

Lori Saint-Martin
membre du jury

Résumé

Le travail de recherche entrepris s'inscrit dans une démarche créative, soit la rédaction d'un roman pour adolescents. L'anorexie du personnage de Lily Castongay devient ainsi la voie d'accès privilégiée à la dynamique relationnelle père-fille, thème qui, par ailleurs, fera l'objet de la partie essai du mémoire. L'héroïne, prenant soudainement conscience que sa vie lui échappe, décide de reprendre les rênes de son existence en élaborant un plan tout en rigidité qui empoisonne plusieurs facettes de son quotidien. Heureusement, il y a son père, les trois « M » et surtout, le beau Philippe, capitaine de l'équipe de basket de l'école. Le ton adopté est celui de la confidence afin de créer une atmosphère d'intimité avec le lecteur. Teinté d'humour, il confère à l'aspect dramatique du roman sa part de sarcasme. Il permet ainsi de briser le tabou de l'anorexie en permettant au lecteur de prendre une certaine distance par rapport à la maladie.

L'essai qui suit le travail de création vient élargir la question du père dans le roman québécois pour adolescentes et porte sur deux ouvrages : *La Rumeur* de Danièle Desrosiers et *Une famille et demie* d'Élyse Poudrier. L'analyse sémantique et psychanalytique de ces œuvres porte sur les conflits entre père et fille, conflits qui s'articulent autour de trois thématiques distinctes : la proximité et la cohabitation, la présence maternelle ainsi que la quête de l'intégration sociale de l'adolescente. Nous démontrons donc en quoi la figure du père dans le roman pour adolescentes témoigne de la mutation, voire de l'instabilité de ce rôle familial dans la société actuelle. Notre lecture est également teintée du discours freudien relatif, entre autres, au tabou de l'inceste et correspond ainsi à certains stéréotypes auxquels nous devrions réfléchir afin de véhiculer une vision de la paternité à la fois plus originale et réaliste.

Mots-clés : relation père-fille - roman pour adolescents – littérature québécoise – psychanalyse – sémantique

Abstract

This work was undertaken in the spirit to write a creative novel for adolescents. The anorexic condition of the principal character, Lily Castongay provides a means to explore the innerworkings of the father-daughter relationship, which is the goal of my thesis. The heroine in this novel who suddenly becomes aware that her life is « slipping away, » decides to take charge by establishing a « plan » that unfortunately has drastic consequences for other aspects of her life. Fortunately, there is her father, the three « M's » and especially the handsome, Philippe, the captain of the basketball team. The tone that I have adopted was chosen primarily to create an atmosphere of intimacy with the reader. The novel is sprinkled with humor and sarcasm which provides some comic relief to the dramatic aspects of the novel. This approach also permits the reader to address the « taboo » of anorexia while maintainng a certain distance.

The essay that follows this work addresses and enlarges the question of the role of the father in Quebecois literature for adolescents and addresses two body of works : *La Rumeur* de Danièle Desrosiers et *Une famille et demie* d'Élyse Poudrier. The semantic and psychoanalytic analysis of these works revolves around three themes : the close proximity of the living conditions; the maternal presence and the social integration of the adolescent . We demonstrate that the father figure is a witness to the adolescent changes and to his unstable role in the family culture. The novel also provides a Freudian glance at the taboo of « incest » which should cause us to reflect on the role of the father in a realistic manner.

Key words : father-daughter relationship – youth literature – Quebecois literature – psychoanalysis – semantic

Table des matières

Résumé	iii
Abstract	v
Remerciements.....	vii
Forêt Noire	1
La paternité dans le roman-jeunesse québécois ; étude de la relation père-fille..	121
Proximité et cohabitation, sources de frictions.....	123
La mère, un spectre imposant	133
Le père « emprisonnant », entrave à l'intégration sociale de l'adolescente	138
Bibliographie.....	150

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement

ma directrice de recherche, Marie-Pascale Huglo, pour son incroyable support ;

les membres de ma famille, Richard Clavel, Lise Hébert et Renée Clavel pour leurs encouragements constants ainsi que leur indispensable soutien ;

et Jean-Philippe, pour sa disponibilité, sa complicité, ses conseils et son éternelle confiance en moi.

Forêt Noire

Chapitre 1

Tout a commencé avec ce stupide film. Mais à ce moment-là, je ne le trouvais pas stupide du tout. Je n'arrêtais pas de le repasser en boucles dans ma tête, encore et encore. C'est Solène, la grande sœur de ma meilleure amie Josiane, qui nous en avait parlé. À peine avait-elle mis la cassette dans le vieux magnétoscope qui fait un bruit de souris que nous nous étions pelotonnées les unes contre les autres comme une petite famille de hamsters. Classique, comme film de filles. Tous les ingrédients y étaient pour nous faire oublier que nous avions une vie avant d'arriver là. Devant cet écran. À un moment donné, j'ai cru que j'allais exploser tellement le gars n'en finissait plus d'être beau. Ça n'avait rien à voir avec le sexe. Non, je pense que c'était encore mieux. Un genre d'envoûtement perpétuel. Des images. Des timbres de voix qui s'accumulaient et se superposaient pour mieux nous tenir, nous, les filles. Puis, le moment tant attendu est enfin arrivé avec ses gros sabots. Une fille tout échevelée, mais juste assez, s'est pris la main dans une bouche de requin. Non, je niaise ! C'était plutôt entre deux rochers et le requin, bien... il était encore loin. Elle n'avait que sa tête hors de l'eau, sa tête de blonde toute maquillée sans aucune imperfection. Il n'avait pas le choix de la sauver, même si elle était forte et qu'elle avait suivi des cours de judo, de taekwondo, d'aïkido et de tout ce qui se termine en « o » (parce que c'est connu, une fille sans caractère n'aurait tout simplement pas convenu). Mes yeux ne voulaient plus se détacher de *Jude Law* et je pestais intérieurement contre *Jennifer Aniston* parce qu'évidemment, c'est elle qui jouait la fille en détresse. À partir de ce moment, elle est devenue mon ennemie imaginaire

numéro un. La pauvre. Elle ne savait pas qu'elle vivait dangereusement. J'ai repassé l'histoire dans ma tête des milliers de fois. À chacune des scènes où elle apparaissait, j'arrivais comme ça, mine de rien, pétante de beauté, avec dix ans en plus, pour lui piquer son petit ami. Je voulais tout. Je le voulais *lui*, avec ses petits cheveux de poussin ébouriffés, son lot de taches de rousseur bien dosé et ses grands yeux de Bambi. Mais surtout, je voulais être *elle* avec son ventre, ou plutôt son absence de ventre, ses jambes de Barbie avec espace entre les cuisses s'il-vous-plaît, ses longs cheveux version « ils-dansent-au-vent-en-permanence » et ses fesses de mouche avec « fossettes mimis » en prime...

Le lendemain, j'ai manqué le spécial pizza-ghetti à la cafétéria de l'école pour la première fois de ma courte existence. À la place, j'ai dévalisé la section des magazines de *Chez Mario*, le dépanneur où la bande de Yannick Durel, appartenant à la seule catégorie de gars digne d'intérêt (les SIN ou Sportifs-Intellectuels-Négligés), perdait son temps à faire de l'ombre sur l'unique carré de pelouse en embêtant les mouettes avec leurs restants de poutine. En passant devant eux, j'ai tenté encore une fois de disparaître au fond du capuchon de ma veste verte, celle avec un trou sur l'épaule droite. Je ne sais pas pourquoi je me mets dans un état pareil chaque fois que je les croise. De toutes façons, ils ne me voient même pas. Je pense même qu'ils ignorent que j'existe. C'est comme les autres. Des fois, j'aurais le goût de leur crier : « Aille tout le monde ! Lily Castongay fait partie de votre vie ! Elle bouge, mange, respire de temps en temps et a payé son droit d'entrée pour occuper sa part d'espace sur cette terre ! »

Comme à chaque fois que je franchis la porte de l'unique commerce à proximité de

l'école, qui avait plus l'air d'une sorte de « shack à Hector » que d'un dépanneur, je me suis sentie mieux. En sécurité. J'ai dépensé tout mon argent. Ce n'est pas bien grave. L'argent, chez nous, c'est comme la mauvaise herbe. Ça pousse tout seul et personne n'y fait attention.

« Ça va être tout, ma belle ? », m'a demandé la grosse femme à la bouche molle et à la vieille voix de cigarette qui jouait le rôle de la caissière. Ma belle. C'est ce qu'elle a dit. Venant d'elle, le compliment pouvait s'expliquer. C'est facile de dire ma belle quand on ne l'est même pas soi-même. Quand être belle signifie « ne pas être moche comme moi ». Mais sur l'échelle de la mocheté, même si j'occupe la dernière position (la première correspondant à la plus moche d'entre les moches), on ne pourra jamais me déloger. La sensation d'être laide, ça s'incruste et c'est plutôt tenace comme tache.

Mon père est venu me voir dans ma chambre ce soir-là. Comme tous les soirs, il s'est penché et a plaqué un gros bec sonore sur mon front. Puis, il a regardé autour de lui. C'est comme si, brusquement, il s'était réveillé. Il a vu que j'avais une chambre ou plutôt, que l'assemblage de couleurs et de formes qui me tenait lieu de chambre n'était plus le même. J'avais décollé mes vieilles photos de chatons et autres bibittes à poils aux yeux humides et suppliants (la pire, c'était celle avec les bébés canards) et, à la place, j'avais mis *Jude*. Au début il n'a rien dit du tout. Il a juste ri. Un rire niais. Un rire qui ne comprend pas et qui vient d'ailleurs, de je ne sais où. Un rire qui goûte l'ancien temps.

« Il est pas un peu vieux pour toi ? », a-t-il lancé en fixant mon *poster* grandeur nature. Comment pouvait-il insulter mon cher *Jude* de la sorte ? Comme si c'était n'importe qui ! En faisant semblant d'être drôle en plus ! Je n'ai rien répondu. Il m'a juste déposé

sa grosse patte d'ours sur le genou et il est ressorti en me demandant si je ne voulais pas laisser la porte ouverte pour une fois, pour « faire une circulation d'air ». Tous les pères sont-ils autant obsédés par l'aération ? Je suis prête à parier que le mien a été claustrophobe dans une autre vie...

Chapitre 2

Ça fait déjà deux semaines que mon plan d'action est en place. L'apparition de *Jude* dans ma vie était l'étape numéro un. Non, en fait ce n'était pas une étape, mais une révélation ! Qu'est-ce que j'ai été au fond, jusqu'à maintenant ? Je veux dire, depuis que j'ai laissé l'école Saint-Antoine avec son unique rangée de casiers bruns, son minuscule gymnase avec son odeur de vieille église et son carré de béton bien gardé derrière sa clôture de bicyclettes ? Parce que depuis que j'ai commencé le secondaire, tout a un goût bizarre. Même la crème glacée. Même le grand parc où Josiane et moi avions l'habitude de nous retrouver pour parler des choses importantes. En fait, il n'y avait qu'une chose qui comptait vraiment et elle portait le nom de Sébastien Blais. Tout le monde sait que vouloir le même gars que sa meilleure amie, c'est comme emprunter le nouveau t-shirt de sa sœur avant même qu'elle ait eu le temps de le porter. Ça ne se fait pas. Mais pas pour Josie. Pas pour moi. *Vouloir* est un bien grand mot. Disons que nous aurions aimé qu'il nous adresse la parole. Nos chances étaient minces, car pour nous adresser la parole, il aurait fallu qu'il daigne poser son regard sur nous... Et, dans pareil cas, complètement bouches bées, nous l'aurions sûrement regardé avec des yeux de poisson mort. Pire, des yeux de pâté au saumon.

Maintenant, lorsque nous allons au parc, nous enfourchons nos vélos pour repartir presque aussitôt. C'est comme si notre place avait été prise par quelqu'un d'autre, mais il n'y a personne. Et puis j'ignore ce qu'il est advenu de notre Sébastien Blais. « Perdu dans la brume », comme dirait Solène.

De toutes façons, Sébastien Blais a lui aussi perdu de sa saveur. Comme une gomme à mâcher que tu as gardée trop longtemps. Au début, tu trouves ça bon. Après, tout ce qu'il te reste, c'est une masse raide dans la bouche et tu as juste envie de changer de gomme.

Je m'en balançais pas mal avant, que les gars s'intéressent autant à moi qu'à un lampadaire... Les histoires que nous nous racontions Josie et moi suffisaient à nous garder en vie côté cœur. Nous ne connaissions rien à l'amour, les *frenches* et les affaires qui se passent dans le noir. Les réponses que nous donnaient Solène à ce sujet ne servaient qu'à nous troubler davantage et à nous faire sentir encore plus nulles. Nous n'étions que des demi-portions, seulement nous gardions l'espoir que l'avenir se chargerait de nous donner ce qui nous manquait... Mais rien n'arrivait... Il fallait que les choses changent !

Ça m'a frappé un soir. J'avais oublié de mettre mon pyjama au lavage, alors j'ai mis ma vieille paire de *boxers* mauves. Je me suis confortablement installée sur mon lit pour lire « Les quatre filles du Docteur March » quand, PAF ! Elles m'ont sauté en pleine figure. Mes cuisses ! Elles étaient énormes ! Non, GI-GAN-TES-QUES ! D'où pouvait bien provenir tout ce surplus de graisse ? Il n'avait tout de même pas poussé durant la nuit ?

Mes jambes s'aplatissaient maintenant comme deux espèces de limaces répugnantes sur mes draps Garfield, tout près des énormes imprimés de cet énergumène de chat souriant qui me fixait avec ses yeux niais, comme pour me narguer ! J'ai soulevé mes membres puis les ai fait retomber mollement sur mon lit afin d'évaluer l'ampleur des dégâts. C'était affreux ! Ils n'en finissaient plus de gigoter comme du JELLO ! J'ai changé de position un million de fois, mais rien à faire ! Mes cuisses m'apparaissaient chaque fois encore plus difformes. C'est à ce moment-là que le déclic s'est fait. Il fallait réagir au nom de Jude Law, de sa beauté, de MA future beauté et pourquoi pas de la Beauté avec un grand B ?

Le jour suivant, je n'ai presque rien avalé au souper. J'ai refusé la deuxième portion de lasagne que je prends habituellement. Je n'ai même pas pris la peine de terminer ma part, même si je mourais d'envie d'avalier le dernier bout de fromage fondu doré juste à point... Il baignait dans sa « sauce-rosée-spéciale-Diane », la fameuse recette de la meilleure amie de ma mère. Nous l'avions baptisée comme ça, ma sœur et moi, parce qu'elle n'avait pas vraiment de nom et aussi parce que ça enlevait un peu de crédit à ma mère qui culpabilisait déjà de ne pas faire la cuisine assez souvent...

— Tu n'en veux plus, ma Lily ?, a demandé mon père au bout d'un moment qui m'a paru interminable à force de regarder le contenu de mon assiette se figer en refroidissant. Toujours aussi avenant, mon père... Un éternel gentil. Assez en tous cas pour s'excuser dix minutes à l'avance pour un pet ... D'ailleurs, je suis certaine que s'il allait à la chasse, il serait du genre à avertir poliment l'animal visé avant de dégainer. « Pardon, Monsieur le chevreuil, mais, mes copains et moi, nous nous apprêtons à vous tuer.

Auriez-vous l'amabilité de nous faire part de votre opinion quant à la possibilité de vous laisser abattre ? C'est que, voyez-vous, Monsieur le chevreuil, nous ne voudrions pas procéder à votre exécution sans l'accord de « L'Alliance des chevreuils inc. » et puis gna, gna, gna...

— Non, ai-je répondu avec une étonnante conviction.

— T'es sûre que t'as plus faim ?

Non papa. Je n'ai plus faim. Je n'aurai plus jamais faim d'ailleurs ! Il va falloir t'y habituer... Continue à vouloir me faire plaisir et tout ira bien...

Je n'ai même pas pris de dessert non plus ! Moi, Lily Castongay qui se permet d'avaler deux cornets de crème-glacée au bar laitier du coin parce qu'elle a toujours été « grosse comme un pou », comme dit ma mère. À chaque fois, je ne retiens que « grosse » et je n'ai que faire du « pou ». De toutes façons, un pou, c'est rond. Rond comme mes cuisses qui ont gonflé sans demander la permission ! Je ne dis jamais non à un dessert, mais il faut bien commencer quelque part et moi, j'ai décidé que c'était aujourd'hui ! Et ce n'est pas parce qu'un parfait inconnu, un jour, dans sa cuisine, a eu la brillante idée d'échapper d'insignifiants morceaux de pommes dans son gruau du matin qu'il faut en faire une affaire d'état. D'ailleurs, qui a décidé que c'était bon, la croustade ? Je ne suis pas obligée d'aimer ça simplement pour faire comme tout le monde ! En plus, l'avoine, est-ce que ça ne serait pas ce que les fermiers donnent aux chevaux ? Finis les *snacks* pour canasson version « de luxe » !

J'arrive maintenant à ne presque rien avaler au déjeuner et, si j'en ai la possibilité, à ne rien ingurgiter du tout. Je dis à mes parents que je préfère manger à l'école afin d'avoir plus de temps pour prendre ma douche et me préparer avant de partir. Je suis persuadée qu'on me pardonnera ces petits écarts une fois rendue au ciel puisque, jusqu'à maintenant, j'ai réussi à conserver un dossier sans tache côté comportement...

Au dîner, je mange très peu. Je me contente d'un fruit et d'un muffin. Juste ce qu'il faut pour ne pas avoir trop faim. Je sais bien que ce n'est pas beaucoup, mais je ne veux pas rester là à « attendre le messie » pour qu'il fasse fondre mon surplus de graisse ! Je n'ai pas le temps de prendre mon temps ! Mes cuisses n'ont pas pris leur temps, elles, pour enfler comme ça, alors je ne vois pas pourquoi je les ménagerais ! Si je ne fais rien, elles vont s'incruster et ne voudront plus jamais s'en aller !

Le plus difficile, c'est le souper... Je dois être subtile et faire preuve de beaucoup d'imagination pour ne pas éveiller les soupçons... Surtout devant ma mère qui devine toujours tout et ma sœur, son duplicata en miniature... À chaque fois, je laisse toujours un peu plus de nourriture dans mon assiette. Après, je file dans ma chambre juste avant le dessert en prétextant que j'ai une tonne de devoirs à faire. Je me sens très forte, parce que, depuis que j'ai commencé, pas une fois je n'ai dérogé à mon plan.

Le soir, dans ma chambre, j'attends que tout le monde dorme avant de débiter les exercices de raffermissement que j'ai trouvés sur Internet. Je ne suis satisfaite qu'après en avoir fait cent, et ce, pour chacun des trois mouvements. C'est devenu mon chiffre magique. Ça vaut aussi pour les sauts à la corde dans le garage. Pareil pour la douche,

quand je me frotte la peau des cuisses avec le gant de crin de ma sœur; je ne m'arrête que lorsque ça chauffe et que la peau devient rouge...

Chapitre 3

C'est le premier octobre aujourd'hui. Ça fait déjà un mois qu'on a commencé l'école. Un mois que je suis en secondaire trois. Secondaire trois. Ça sonne drôle dans ma tête chaque fois que je me le répète. À cause de mon plan, le temps passe sans que je m'en aperçoive. C'est seulement lorsque j'ai écrit mon devoir d'histoire dans mon agenda que je m'en suis rendu compte. J'ai lu : lundi, premier octobre. D'habitude, je me fous des dates. C'est une invention stupide pour ceux qui n'ont rien d'autre à faire que de découper leur vie en petites cases. Moi, je ne me sers des dates que pour mes devoirs. D'ailleurs, c'est la remise des travaux qui découpe mon temps à moi ou plutôt, les belles pages de mon agenda divisées en quatre carrés blancs bien propres. Quatre pour quatre matières, pour quatre périodes de cours. Par exemple, aujourd'hui, ce n'est pas vraiment le premier octobre. C'est le jour de mon exposé oral en français. C'est aussi le jour « profil de *Jude Law* en noir et blanc ». C'est moi qui ai collé la photo sur la page. Juste à côté du chiffre un et du logo de l'école qui ressemble à une paire de fesses à l'envers. J'ai aussi ajouté un énorme autocollant en forme de sundae au chocolat. Ça me fait un petit quelque chose à regarder quand les cours m'ennuient et que je commence à compter les trous au plafond...

Au son de la cloche, je me suis levée d'un bond sans réfléchir. Je me suis alors payé une bonne séance de tournis avec la vue embrouillée et tout le tralala. Ça m'arrive de plus en

plus souvent maintenant. Depuis que je ne mange plus rien le matin, j'ai le syndrome du dalmatien. Une série de petits points noirs dansent devant mes yeux lorsque je démarre trop rapidement. Au début, ça me faisait un peu peur. Je croyais que Josie, Lizzie et Laurence allaient s'en apercevoir elles aussi. Comme je ne voyais plus rien, je me disais que je devais sûrement avoir une drôle de tête. Avais-je le regard fixe, les yeux révulsés ou les pupilles dilatées comme les chats de ruelle ? Pour régler le problème, j'avais alors décidé de fermer les yeux quand ça m'arrivait. Cinq à dix secondes et hop, finie la valse des taches ! Seulement là, c'était beaucoup plus long que d'habitude...

J'ai enfin ouvert les yeux juste au moment où Lizzie et Laurence ont fait semblant *d'oublier* de m'attendre. Lorsque je les ai rejointes dans le corridor, elles ont fait comme si de rien n'était... Elles ont toujours de bonnes excuses du genre : « Ah ! Lily, on pensait que tu voulais parler du devoir au prof ... » ou « On croyait que tu étais déjà partie ! » ou encore « On voulait garder des bancs à la cafétéria »... Cette fois-ci, elles n'ont même pas pris la peine de se forcer et elles ont continué à rire des farces plates de Laurence. Elle a encore fait son imitation du prof de géo qui n'arrête pas de remplir les pauses dans ses phrases avec des « Eeeeeeeee... » qui n'en finissent plus de finir. Même pas drôle. J'ai monté les marches quatre à quatre pour me rendre à mon cours de maths et je me suis assise au fond de la classe en priant pour que le prof nous change d'équipe aujourd'hui. Je n'avais pas envie de travailler avec Josie, ni avec personne d'ailleurs. Vivement que M. Bernard fasse son apparition et qu'il nous assomme avec son ton « plate », ses vêtements de vieux « plates », sa face « plate », ses yeux d'écrevisse « plates », ses jokes « plates », ses racines carrées « plates »... Ainsi soit-il. Amen.

— C'est pas ça la réponse ! T'as juste à regarder ce qu'on a fait hier, puis tu vas bien voir que c'est pas ça ! Josie avait choisi son ton des grandes circonstances. Mortel.

— J'te dis pas que t'as pas raison. Je me demande juste. C'est tout. Je veux seulement vérifier pour être sûre...

— Lily ! Là, je suis écœurée de perdre mon temps. On termine toujours les dernières, parce que tu me crois jamais ! En plus, tu finis toujours par tout refaire toi-même chez vous ! Ben quoi ! Penses-tu que je ne le sais pas que les exercices que tu donnes au prof, tu les refais sur des nouvelles feuilles !?

Cette fois, ça y était. Après toutes ces semaines à faire semblant que *tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes*, il fallait s'y attendre. Josie était en train de me lancer sa frustration comme une patate chaude. Et moi, je la gardais dans mes mains comme une innocente sans trop savoir quoi faire avec. Même si ça allait me coûter une brûlure au troisième degré.

— Ben non. C'est pas ça. C'est juste que... Je sais pas.

Ma voix était à peine audible. Comme quand ma sœur me traite de conne devant ses amis et que j'essaie de lui répondre quelque chose d'aussi *cool* et d'aussi méchant. Je n'avais jamais vu Josie comme ça. C'était la première fois que nous nous engueulions. Solidement, je veux dire...

— Tu capotes Lily avec les devoirs ! Tu capotes vraiment ! Là, là, on va remettre le travail qu'on vient de faire même si tu penses que c'est mal écrit ! Et tu sais quoi ? C'est

même pas mal écrit ! Et tu vas voir qu'on aura une aussi bonne note ! C'est pas un concours, bordel ! C'est juste une feuille !

Je ne savais pas quoi lui dire. À part qu'elle avait tort. Tort ! Tort ! Mais j'avais trop envie de pleurer pour pouvoir parler. Je suis allée remettre nos exercices au prof sans demander mon reste. J'ai ensuite maltraité mon pauvre sac-à-dos du mieux que j'ai pu en y jetant littéralement mes affaires et en étirant allègrement les coutures lorsqu'est venu le temps de m'acharner sur la fermeture-éclair. En guise de touche finale, j'ai tiré de toutes mes forces sur les sangles et c'est seulement lorsque j'ai balancé le mastodonte sur mon dos, en manquant de peu de décapiter Josie au passage et en me payant un massage suédois version sensation extrême au creux des reins, que j'ai réalisé que j'avais un bout de plastique dans la main droite. « Garanti à vie », disait l'annonce à la télé. Mon cul oui ! Et c'est cet instant insignifiant que Josie a choisi pour me donner le coup de grâce :

— En plus, tu veux que je te dise quelque chose Lil ? Tu fais de plus en plus chier avec ta perfection !

Quoi ! Ma perfection ??? Je croyais que les gens aimaient la perfection ! Le monde invente bien des histoires remplies de personnes parfaites ! En tous cas, ce sont toujours elles qui gagnent et à qui on réserve les plus belles fins... Avez-vous déjà rencontré un méchant loup qui *vécut heureux et eut beaucoup d'enfants* ? Si la sorcière dans Blanche-Neige avait épousé le prince charmant, les frères Grimm ne seraient jamais devenus populaires et il n'y aurait pas eu une seule petite fille pour supplier ses parents d'acheter le DVD de Disney collection Classiques Or « offert pour un temps limité » pour Noël. D'ailleurs, le meilleur exemple, c'est Marie. Si elle n'avait pas été parfaite, elle n'aurait

jamais eu la chance de se faire faire un bébé par un courant d'air, et personne n'aurait voulu de son enfant Jésus dans sa stupide mangeoire de bœuf, d'âne... ou de dromadaire... Je ne sais plus trop. En plus, ce n'est même pas vrai que je suis parfaite. Pas encore assez en tous cas... « Tu fais chier avec ta perfection ! » On dirait une phrase empruntée. Ça ne ressemble pas du tout à Josie. Et pas besoin de mettre une annonce dans le journal pour retrouver l'heureuse propriétaire de ce petit ton condescendant !

En sortant de l'autobus, j'en étais encore à inventer une nouvelle façon de trucher Laurence et Lizzie quand ma sœur m'a attrapée par le sac – à - dos pour la trois cent millionième fois pour de me faire basculer à la renverse. Elle se trouve drôle il faut croire. « Aïe la sœur ! As-tu ramené la bibliothèque au complet ou quoi ? Tu penches par en arrière ! » Je n'ai rien répondu. Comme d'habitude. Je lui ai juste fait ma face de *bibitte* avec les yeux croches une fois qu'elle a eu le dos tourné. Je me suis ensuite ruée sur elle, lui ai aplati sa petite face de reine de beauté dans la pelouse pleine de pipi de chien de notre huitième voisin puis je l'ai achevée à coups de bâton de baseball bien sentis jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Non. Ça en fait, c'est dans ma tête que ça s'est passé... J'ai seulement décidé de tourner à gauche rue des Hirondelles (Pourquoi pas rue des petits lapins ou des petits suisses tant qu'à y être !) afin qu'elle disparaisse de ma vie pendant les sept bonnes grosses minutes qui nous restaient à marcher.

Une pluie fine est venue se déposer en gouttelettes sur le bout de mes bottines bleues usées. Elles s'amusaient à entrer et à sortir de mon champ de vision qui, avouons-le, est

plutôt restreint quand je marche. Ce n'est pas de ma faute si au lieu de regarder le paysage, je fixe systématiquement la tranche de béton, de linoléum ou de garnotte qui se déroule sous mes pieds. J'ai soudainement eu envie de les faire apparaître de plus en plus vite, mes bonnes vieilles godasses. L'une après l'autre. De les faire disparaître aussi vite qu'elles étaient venues. L'une après l'autre. Je faisais ce trajet tous les soirs depuis une demi-éternité déjà et je suivais bêtement le troupeau d'étudiants qui se contentaient de racler mollement l'asphalte avec la semelle de leurs espadrilles en adoptant une démarche minable de spaghettis trop cuits. Moi, j'avais compris. Compris que chaque déplacement, chaque geste, devait être mis au service de mon plan et me faire brûler des calories sans autre forme de procès. Je me suis mise à marcher plus vite, beaucoup plus vite. Pas à courir, non, parce que les autres auraient tout de suite su. Je gobais l'espace à grandes enjambées. J'étais devenue plus forte qu'eux. Plus forte que ma sœur. Et tout ça à leur insu. Je suis arrivée la première à la maison. Vingt points pour moi. Les autres, zéro.

Plus que cinq minutes et ma mère allait m'appeler pour aller souper. J'aurais préféré rester ici, bien à l'abri dans le cercle de lumière que fabrique ma lampe rose dans ma minuscule chambre désespérément rose. Cette maison est immense. Tellement immense qu'elle en devient presque indécente. Et il a fallu que j'hérite quand même de la plus petite chambre.

— Lily, c'est prêt !

J'avais bien envie de ne pas lui répondre. De faire comme si je n'étais pas là. Je

continuais à noircir les pages de mon cahier. Même si j'avais déjà fini.

— Lily !

Je n'ai pas envie. Je n'ai pas envie. JE N'AI PAS ENVIE BON ! Depuis des semaines, je n'avais jamais rendu les armes. Je gueulais mon refus à pleins poumons dans ma tête.

— Viens-tu là ma Lily ? Le souper est prêt.

Mon père. Mon père gentil avec son ton gentil. Elle avait demandé à mon père de prendre la relève. Ce n'était pas juste ! Elle savait qu'avec lui, ça marcherait du premier coup. Je n'osais jamais lui dire non. À ma mère non plus, mais ce n'était pas pareil. J'avais un peu peur d'elle. Mon père, je lui disais toujours un vrai oui. Pas un oui pour éviter un « je-ne-sais-quoi » qui aurait pu m'arriver si je disais non.

Depuis des semaines, le repas du soir était devenu un mauvais épisode de série B où chacun avait son rôle à jouer. Tout le monde disait ce qu'il avait à dire, mais ça sonnait terriblement faux.

— Tu sais, Lily, tu es en pleine croissance. C'est important de bien s'alimenter à ton âge.

« Bien s'alimenter ». Elle ne pouvait pas parler comme tout le monde et choisir les mots du commun des mortels. Non. Il fallait qu'elle fasse sa différence avec ses mots à cent piastres. MANGER, maman ! MANGER ! Comme dans M, A, N, G, E, R. C'est un mot qui fait partie de la langue française tu sais. Et il n'y a même pas la mention « registre populaire » à côté si tu regardes dans le dictionnaire. Un beau mot propre maman. Propre comme toi. Comme cette bouffe aseptisée que tu prépares avec tes gants blancs. Propre comme notre famille maman.

— C'est quoi, là tout d'un coup Lily ? C'est nouveau, ton petit trip de rien manger. »

(BANG !) Essayes-tu de te donner un genre ou quoi ? » (RE-BANG !)

Encore une fois, Audrey venait de lancer une bombe sur notre belle grande table de porcelaine. On peut dire qu'elle au moins, elle n'a pas peur de faire de la « bouette » quand c'est le temps ! Je dois au moins lui donner ça, à mon petit soldat de sœur. Mais le plus drôle, c'est que tout le monde est resté là à regarder la gibelotte sans broncher. Elle aurait même pu leur en balancer à la figure qu'ils n'auraient même pas daigné cligner des yeux. Des foutus mannequins. Voilà ce à quoi ressemblaient mon père et ma mère en temps de crise. Sauf que mon père, lui, au moins, a eu la décence de se taire au lieu de dire n'importe quoi. Mais je savais qu'il savait que quelque chose clochait. Que mes silences à moi sonnaient faux.

J'en avais assez vu. Ou plutôt, j'en avais assez « rien entendu ». J'ai demandé si je pouvais sortir de table (il n'y a plus personne qui demande ça depuis l'ère glaciaire) puis j'ai sauté sur mon vélo pleins de gadgets hyper compliqués. Sans m'en rendre compte, j'ai pris le chemin de l'école Saint-Antoine sur ce drôle de bolide honteusement performant. J'ai fait une série de tours de cours d'école comme avec ma cousine Mylène quand j'étais petite. « Arrange-toi pour être heureuse, ma Lily », ne cessait de me répéter mon père chaque fois qu'il en avait l'occasion.

« Mais je suis heureuse, papa ! » que je lui répondais juste parce qu'il faisait beau ou parce qu'il venait de m'acheter ma sorte de *popsicle* préférée. J'en avais partout sur les doigts et je m'amusais ensuite à y coller des brins d'herbe pour jouer au monstre ou tout simplement parce que j'en avais envie. Comment pouvait-il comprendre qu'à présent, pour être heureuse, il fallait que je sois mince ? Et si la vie sans être heureuse, ça n'est pas la vie, et bien la vie sans être mince, ça ne pouvait être autre chose que rien du tout. Un rien tout noir. « Fais de chaque jour une fête », ajoutait-il toujours. Comment

pouvait-il comprendre que mes journées à moi maintenant, c'était aussi une sorte de fête, sauf qu'il n'y avait ni chips ni gâteau. Juste des bulles.

Chapitre 4

« On va travailler la perspective avec les points de fuite. » Encore endormis, nous regardions Gaétan comme s'il venait de nous proposer de recopier cent fois le manuel d'instruction d'un four à micro-ondes. Je l'aime bien, Gaétan. C'est mon prof d'arts plastiques. Il a l'air d'un vieux mononcle avec sa moustache de castor bricoleur et sa ceinture qui disparaît sous sa bedaine de bûcheron. Je ne lui ai jamais vraiment parlé, mais je me sens bien dans son cours. Comme dans une bonne vieille couverture qui pique, mais qu'on garde quand même, car on sait qu'avec celle-là, on n'aura jamais froid. Gaétan en plus, ça sonne pas mal « soupe aux pois de grand-maman ». C'est comme Robert ou Guy. On sait tous qu'un Robert ou un Guy, ça n'en jette pas vraiment sur la première page du *Journal de Montréal*. Un Robert ou un Guy, ça n'a aucune crédibilité en tant que tueur en série sadique récidiviste. Toujours est-il que Gaétan, même si je l'aimais bien, était pas mal trop motivé à mon goût pour un lundi matin, neuf heures moins dix, avec sa perspective et ses points qui se sauvaient. Par chance, la deuxième consigne qui disait que nous devions « dessiner notre ville de rêve » a un peu sauvé la situation. Elle avait quand même suscité toute la gamme possible et imaginable des réactions chez la population adolescente présente dans le local deux-cent-quatre ce matin-là, c'est-à-dire pas mal tout le monde à part Gaétan, qui nous regardait d'un air faussement navré, visiblement fier de son coup. Après que tous se soient vidé le cœur en y allant de leur « full cave », « vraiment débile » et « c'est-tu culcul rien qu'à peu près »

habituels (tout ça dans le but de se donner bonne conscience et de prouver à tout témoin oculaire qu'ils n'avaient rien à voir avec ces conneries qui « faisaient pas mal Annie Brocoli sur les bords »), ils se sont mis au travail avec toute la nonchalance dont ils étaient capables, moi y compris.

J'ai commencé par dessiner une série d'édifices pour en finir une fois pour toutes avec ces imbéciles de points de fuite et passer tout de suite à la deuxième consigne, c'est-à-dire la plus intéressante. Je garde toujours le meilleur pour la fin. C'est une question d'efficacité. Mon crayon a finalement pris le dessus, comme toutes les fois où je me retrouve dans le cours de Gaétan. Il s'est d'abord attaqué à ces immeubles atrocement droits et identiques en arrondissant les coins et en coiffant chaque cheminée d'un drôle de bonnet de lutin. Un peu comme le parc Güell à Barcelone que j'avais entrevu sur l'une des photos de voyage de mes parents. On aurait dit de la crème fouettée. Il était donc tout naturel qu'une cerise viennoise compléter ces cheminées aux allures de dessert. Pourquoi ne pas ajouter une généreuse couche de sirop de chocolat, ou même de caramel tant qu'à y être ? Peut-être aussi du sirop de fraise, de framboise ou de bleuet ? Il fallait qu'il y ait autant de saveurs différentes que de cheminées. Et les fenêtres, pourquoi ne pas en décorer les bordures de bâtons de sucre d'orge, celui qui a un goût légèrement épicé de cannelle et qui se dissout lentement dans la bouche en colorant la langue d'un rouge éclatant ? Et les rideaux ? Ça ne devait pas être de simples tissus, mais de la barbe à papa bien duveteuse qui tomberait aussi sur les trottoirs pour que les habitants puissent décorer les buissons avec cette neige fondante et sucrée. Les innombrables rues qui zigzaguaient dans tous les sens et semblaient flotter dans les airs devaient être recouvertes d'une généreuse couche de chocolat aux noisettes et, quand il faisait chaud,

chacun pouvait se servir en retirant de la chaussée, presque sans effort, l'une de ces noix géantes, petit bout de paradis baignant dans son incroyable enrobage de douceur marron. Au lieu d'un simple soleil, trois grosses boules de sorbet framboise-mangue-fruit-de-la-passion étaient alignées dans le ciel en répandant un flot de lumière fruitée digne des plus spectaculaires aurores boréales. Les feuilles des arbres n'étaient rien d'autre qu'une nuée de flocons d'avoine givrés de miel. Une série de lampadaires en canne de bonbon couraient le long des routes. Les parois des édifices étaient tapissées de morceaux de nougat et de pralines caramélisées. Les fontaines, débordantes de crème glacée, éclaboussaient les passants qui ouvraient avidement la bouche pour attraper leur part de bonheur et la laisser couler dans la gorge en fermant les yeux de plaisir. Les petits garçons se lançaient des doubles portions de biscuit à la guimauve. Une jeune fille promenait son chien en enroulant autour de son poignet une laisse en réglisse. Une vieille dame arrosait les fleurs dans les plates-bandes en forme de choux à la crème...

Cela faisait un peu plus de quarante-cinq minutes que mon poignet s'activait comme un défonceur sur le grand carton que Gaétan nous avait donné quand la cloche a sonné, me sortant du même coup de ma transe, ou de ma danse plutôt ? La danse effrénée d'une ballerine de plastique raide qui avait perdu son chemin dans sa boîte à bijoux à force de tourner, et toujours sur la pointe du même soulier en plus. Pauvre fille. De quoi se taper tout un mal de cœur... Je regardais mon dessin aussi chargé qu'un dépliant de restaurant chinois. Pas un centimètre carré de ma feuille n'avait échappé à l'assaut. Il y avait du crayon partout. Même sous mon avant-bras et sur le dessus de ma main.

— Aille ! Regardez tout le monde ! Lily s'est trompée de cours ! Elle aurait dû aller à la garderie d'en face ! »

Merde ! Le « crapet » de François Allard venait de m'arracher mon dessin des mains et le tenait à bout de bras pour le montrer à tout le monde. Ce petit crétin boutonneux en manque d'attention aurait pu choisir quelqu'un d'autre pour déverser son trop-plein de manque de maturité chronique !

— T'sais que t'as oublié de dessiner le « Porno-Well » pis, comment qu'a s'appelle déjà sa pute ? Ah ouais ! La fée cochonne pis ses sept nains ! »

Pathétique ! Non seulement il n'était pas capable de formuler une phrase sans faire de tentative de joke obscène, mais il fallait en plus qu'il se trompe dans ses niaiseries en mélangeant des personnages sans aucun rapport entre eux ! Il courait maintenant à travers les tables comme un perdu et approchait dangereusement de la bande à Durel qui occupait à elle seule toute la rangée du fond.

J'avais pris la décision de lui sauter dessus et de lui faire avaler mon dessin jusqu'à ce que mort s'ensuive quand une main inconnue a saisi François par un bout de bras trop long tandis que l'autre main s'occupait de lui faire lâcher sa prise. Ce qu'elle a réussi à faire sans trop de peine. J'ai levé les yeux pour remercier le ou la propriétaire de ces mains secourables. IL (car il s'agissait bien d'un IL !) m'a tendu la feuille toute chiffonnée alors que le petit fendant hyperactif prenait sagement son trou. Il avait tellement l'air cave que s'il l'avait pu, il se serait téléporté dans le corridor simplement pour ne pas avoir à franchir les quelques pas qui le séparaient de la porte. Minuscule dans son jeans trop grand, il s'est contenté de lancer un « O.K. Relaxe, man.... » en fixant les six pieds de jambe de mon bienfaiteur et il est parti sans même prendre le temps de ramasser ses affaires.

Je ne savais pas quoi dire moi non plus alors j'ai dit merci en regardant ses genoux comme s'il s'agissait du seul gars sur terre à qui, dans un élan de générosité excessive, on avait fait don de ce genre d'articulations... Il avait de beaux genoux.

À l'heure du midi, je n'ai presque rien mangé. Toute cette histoire de dessin a fini par me donner réellement mal au cœur. Du moins, c'est ce que j'ai dit pour éviter d'utiliser les coupons-repas que ma mère avait décidé de m'acheter afin que je mange « de façon équilibrée » à la cafétéria de l'école. C'était une idée de ma charmante sœur qui avait vendu la mèche en allant répéter à qui voulait bien l'entendre que je ne mettais presque rien dans mon sac à lunch. J'ai donné mon coupon à Mariève, une fille avec qui je fais équipe en sciences physiques. Elle a littéralement sauté de joie comme si elle venait de gagner un rein à la loterie des invalides. Elle m'a dit que sa mère lui faisait toujours des lunches *santé* qui goûtaient le gazon. En échange, elle a voulu me donner ce qu'elle appelle son fameux « sac à surprises ». J'ai accepté juste pour savoir ce qu'une fille comme Mariève pouvait bien manger à l'heure du dîner. Mariève ressemble à une nymphe. D'ailleurs, c'est pour ça que je me suis mise avec elle pour faire les labos. Parce que je n'avais jamais rien vu d'aussi petit et d'aussi beau à la fois. J'aurais pu donner mon coupon à Josie, Lizzie ou à Pierre-Jean-Jacques, mais je le gardais spécialement pour Mariève.

Je suis allée manger mes miettes de muffin près des filets de soccer, complètement au fond de la cour pour échapper au regard perçant d'« Audrey-je-suis-là-pour-te-faire-chier ». En rentrant dans l'école, j'ai voulu aller à mon casier pour chercher mes cahiers de math. J'ai monté les marches à la course et une fois arrivée en haut, j'ai manqué de

peu d'être impliquée dans un accident frontal avec la bedaine de Gaétan qui surveillait le corridor à l'heure du dîner.

— Lily ? Tu as fais ça vite ! Il me semble que tu viens juste de passer !

Il malaxait frénétiquement sa moustache, comme quand il n'arrivait pas à mettre le doigt sur le bon bouton pour faire fonctionner le rétroprojecteur.

— J'ai déjà mangé mon sandwich à la pause et j'ai un tas de devoirs à faire pour demain à la bibli !

Je lui ai répondu avec ma voix d'hôtesse de l'air qui sourit tout le temps et je suis allée directement à mon casier pour court-circuiter la conversation à la source. De toutes façons, qu'aurait-il bien pu faire ? Me donner une contravention pour sandwich ingéré avant l'heure habituelle ? Et qu'est-ce qu'il aurait pu inscrire sous la rubrique « description de l'événement » ? Revient à son casier alors que tout le monde est en train de mastiquer à l'étage inférieur ? Non. Gaétan ne ferait rien. Il me laisserait tranquille : il faisait lui aussi partie du clan des gentils.

En passant par le couloir des secondaire cinq, j'ai fait une première halte dans les toilettes. Non pas que j'affectionne particulièrement l'ambiance déprimante des années soixante-dix qui atteint son paroxysme dans cette partie de l'école puant le désinfectant, mais depuis que j'ai mis mon plan à exécution, je suis devenue comme ces chiens qui s'arrêtent pour pisser sur chaque borne fontaine qu'ils rencontrent sur leur chemin. Sauf que, je ne me contente pas seulement de renifler l'endroit et de faire « ma p'tite commission ». Non, en fait, moi, ce sont les miroirs qui m'attirent comme des aimants. Je me suis alors toisée du regard. Je me matais de haut en bas, puis de bas en haut avec une avidité qui n'avait rien à voir avec celle des gars en manque, comme ce concentré

d'hormones en boîte de François Allard. Mes mains parcouraient mon corps encore et encore en s'attardant plus longuement aux endroits critiques (Ventre, fesses, cuisses. Cuisses, fesses, ventre et encore ventre, fesses, cuisses). Trop grosse. J'étais toujours trop grosse et de partout. J'interrogeais mon image jusqu'à ce qu'elle me crie « Aille banane ! Tu veux ma photo ? » comme dans les vieux films. Et tout comme dans les vieux films, les miroirs de l'école semblaient faire un emploi abusif des plans américains. Pourquoi n'y a-t-il pas de miroirs plus grands ? Dans les toilettes des filles en plus !

Ce petit manège avait sûrement quelque chose de pervers en fin de compte : j'avais toujours peur qu'un groupe de filles entre et me surprenne en flagrant délit de bizarrerie... Bien quoi. Personne n'a envie de se faire prendre en train de scruter son propre cul, le cou tordu à quatre-vingt-dix degrés, le tout en sautant sur place pour que ne serait-ce qu'une portion du popotin en question apparaisse dans le cadre d'un miroir placé trop haut. (Je suis sûre qu'ils le font exprès !) Ça aurait l'air louche non ? Cette fois-ci, c'est une grosse fille à lunettes qui a poussé la porte juste au moment où je retombais sur mes pieds après une série de cinq sauts manqués. Encore ! Il allait falloir que je recommence dans les toilettes du troisième étage. Seulement, c'est plus difficile d'y avoir la paix ; elles sont juste à côté de la bibliothèque, c'est-à-dire à proximité d'une concentration de spécimens appartenant à une espèce pas très rare appelée « pisse-minutes ».

C'est seulement quand j'ai eu terminé mon inspection et après avoir refait ma queue de cheval pour la cinquième fois en obligeant cette éternelle couette rebelle à rentrer

sagement dans son rang avec les autres que j'ai enfin franchi la porte de la bibliothèque. Je me suis dirigée vers la table du fond en regardant un « je-ne-sais-quoi » dans les airs, bien au-dessus du niveau moyen de la tête des gens assis au cas où mon regard en croiserait malencontreusement un autre qui, sait-on jamais, risquerait de me pulvériser sur place... Ou pire, m'obligerait à m'arrêter pour avoir une VRAIE conversation. J'étais bien partie pour passer un autre midi à me la jouer solo, quand une tête qui s'élevait effrontément au-dessus de la mêlée s'est introduite dans mon champ de vision. Et là, pas moyen de l'éviter. J'ai affronté ce regard inconnu pendant un bon quart de seconde puis j'ai détourné les yeux. Merde ! C'était lui. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai reconnu tout de suite. C'était la tête qui allait avec les genoux du matin. Inutile d'insister pour découvrir comment j'avais deviné... Je dois avoir un don dans le genre : « Dis-moi à quoi ressemble ton tibia et je te dirai qui tu es ! ». J'ai quand même fait semblant de ne pas le reconnaître et cette fois, on peut dire que c'était à moitié vrai. En tous cas, ça pouvait être vrai, parce qu'avant aujourd'hui, je ne savais même pas que nous étions dans le même cours d'arts plastiques. Je ne savais même pas qu'il existait.

Chapitre 5

— T'as eu combien dans ton exam de math ?

— On avait dit qu'on se disait plus nos notes me semble...

— Ah ouais ? C'est vrai. S'cuse. J'y ai juste pu pensé...

La vérité, c'est que depuis que nous nous étions « tombées dessus » comme deux sumos sur la caféine, je ne savais plus trop quoi dire à Josie. Ça avait complètement changé les

règles du jeu entre nous. Nous faisions comme si rien ne s'était passé, mais... Tout ce qui sortait de notre bouche avait l'air d'avoir été emprunté à quelqu'un d'autre. En plus, ça sonnait pas mal le réchauffé. À croire que nous nous servions toujours la même salade et ne prenions même plus la peine de changer de vinaigrette une fois de temps en temps. Est-ce que c'était ça que Solène voulait dire par « devenir *faked* » ?

— Non, mais on pourrait juste se les dire une dernière fois, pis après, on arrête !, ai-je tenté sans trop de conviction.

— Bon. O.K. Quatre-vingt-cinq. Pis toi ?

— Quatre-vingt-dix-huit.

— Ah, a-t-elle simplement répondu avec l'énergie d'un escargot en hibernation.

— Quoi « Ah ? »

— Non. Rien. Même enthousiasme délirant de sa part.

— Aïe là, ça veut dire quoi ça !?

— Arrête Lily. On arrête ça là parce qu'on va encore se pogner pis ça me tente pas aujourd'hui.

— Tu peux pas faire ça. Arrête de me bombarder de sous-entendus pis vas-y !

Shoote !

J'étais prête à mordre.

— Wouooooow là ! On se calme. On respire par le nez pis on essaye d'avaler sans s'étouffer !

La vache. Elle utilisait les mêmes expressions toutes faites que ma sœur. Elle savait à quel point ça me pompait l'air quand elle se mettait à parler comme si la forme impersonnelle était la seule façon de s'exprimer !

— Arrête de me parler de même ! Ça m'énerve ! Pis en plus, qu'est-ce que t'as là ? Je

t'ai rien fait ! Je t'ai juste posé une question ! Josie ne m'a même pas laissé le temps de finir ma phrase avant d'exploser. Comme si c'était ça qu'elle attendait depuis le début.

— Bon. O.K ! Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui ! Oui, j'veux l'savoir !

— Ben voilà ! Tes questions... Tes questions... Ben, c'est pas des vraies questions !

C'était quoi le rapport avec ses vraies questions et ses « pas-vraies-questions » ! Il n'y a qu'une sorte de questions à ce que je sache : des questions normales qui commencent par une majuscule puis qui se terminent toutes par le même foutu point d'interrogation ! N'importe quel crétin qui a passé sa deuxième année sait ça ! Mais allez savoir pourquoi, Josie s'est quand même sentie obligée de poursuivre sa brillante démonstration avec toute la non-diplomatie dont elle était capable.

— Quand tu me demandes mes notes, au fond, tu te fous bien de savoir combien j'ai eu. Tu veux juste vérifier si t'as eu plus !

— Non ! C'est TELLEMENT pas vrai !

— C'est trop vrai pis tu le sais en plus !

— C'est n'importe quoi !

Je parlais à bout de souffle comme si ma voix montait un escalier. Comme si à chaque début de phrase, c'était la fin...

— O.K. d'abord. J'te gage que tu te souviens même pas c'était quoi ma note !

Non mais franchement ! Pour qui elle me prenait ? Je savais exactement combien elle avait eu !

— ...

C'était... C'était... Voyons Lily ! Pense vite ! Pense vite !

— ...

En tous cas, c'était en bas de quatre-vingt-dix... Josie avait rarement plus en math... Mais la dernière fois, il me semble que... ARRRRRGGGG ! Dis quelque chose ! N'importe quoi ! Vite ! Vite ! Vite !

— Tu vois ! Quand tu sais que t'a plus, c'est tout ce qui compte ! Comme d'habitude, le reste s'autodétruit dès que ça n'ébranle pas ta p'tite attitude de gagnante en puissance !

Lizzie et Laurence nous avaient maintenant rejointes avec d'autres membres de leur club de manipulatrices en herbe. Elles étaient alignées comme des plants de betteraves devant les casiers et se permettaient d'agrémenter la discussion de leurs charmantes touches personnelles en lançant des « Ouin ! » et des « C'est vrai ça ! » à tous bouts de champ alors que personne ne les avait sonnées. Une fois avec les autres plantes de jardin, on aurait dit que Josie s'était soudainement sentie plus forte.

— En tous cas, Lily, prends pas ça personnel mais... On aimerait mieux que tu ne viennes plus avec nous. T'es une fille correcte, on le sait, mais on dirait que tu « fittes » plus dans la gang.

Ah bon ? Bravo pour la grande nouvelle ! Lâche pas ma Josie ! Avec une telle perspicacité, le conseil des experts en clairvoyance et autres arts de la divination va sûrement te décerner un prix ! JE ne « fitte » plus dans la gang ? » Parce qu'il y avait une gang maintenant ? Depuis quand au juste ? Depuis que ces deux tartes de Lizzie et Laurence avaient décidé qu'elles étaient nos amies simplement parce nous leur adressions la parole une fois toutes les années bissextiles ? Est-ce que c'était de ma faute à moi si elles avaient pris ça pour une invitation en règle à se poster à côté de nous chaque fois qu'elles en avaient l'occasion histoire de nous faire honneur de leur indispensable présence dans chacun de nos déplacements ?

— Ne me regarde pas comme ça... De toutes façons, tu passes ton temps à étudier à la bibli, on ne se voit presque plus et les rares fois que tu viens à nos « parties », ben tu restes dans ton coin pis t'as jamais l'air de te faire du fun...

— Ouin, pis en plus, tout le monde te traite de bollée pis tu comprends que nous, ben euh... On est pas vraiment comme ça.

Bon. C'était qui celle-là avec sa face ordinaire qui ne me revenait pas ? Une autre légume qui se sentait concernée simplement parce qu'elle était là !? Bien désolée Madame « Je-me-crois-importante », mais ça prend plus qu'une présence physique pour se faire accorder le droit de parole ! Josie a dû avoir un court moment de lucidité parce qu'elle a fusillé « Miss Personnalité » du regard et son ton s'est un peu adouci.

— Écoute Lily. Je pense que ce que Karyane (Ah ! Bon. La figurante avait donc un prénom...) veut dire, c'est que ça serait mieux qu'on prenne un genre de « break » parce qu'on aime plus vraiment les mêmes affaires... Désolée Lily...

C'est en plongeant mon regard dans celui de mon ex-meilleure amie que j'ai su qu'elle l'était vraiment. Elle avait l'air de me supplier de m'en aller sans faire de vagues. C'était plus fort qu'elle. Je le savais au fond que ce n'était pas vraiment de sa faute. Elle avait suivi le courant en laissant Lizzie et Laurence s'infiltrer entre nous deux. Le pire, c'est que je me doutais que ça arriverait. Le plus effrayant, c'est que ça ne me faisait presque rien. À peine un simulacre de douleur. Une piqûre d'insecte.

— Ouin. Désolée Lily. Chus sûre que tu vas trouver d'autres amies plus comme toi...

Non, mais ça va là ! Pas besoin de paraphraser comme si j'avais cinq ans ! Quelqu'un, faites-la taire celle-là avant que je ne me charge moi-même de rendre ce service à l'humanité !

Le lendemain matin, je me suis levée avec la ferme intention de remédier à la situation. Si je n'étais plus l'amie de Josie, il fallait bien que je sois quelque chose. Parce que tout le monde doit être quelqu'un ou quelque chose à l'école, sans quoi tu te fais remarquer et les autres ont tôt fait de te classer dans le tiroir des bas sales ou pire, celui des bas tout seuls. Sur un point, Josie avait raison. Je ne la voyais presque plus durant les pauses. Non. C'était l'heure du dîner qui causait problème. Je ne pouvais tout de même pas aller tout le temps me geler les fesses sur le terrain de soccer. Il faisait déjà froid et il allait bien finir par neiger un jour... Mariève ! J'allais manger avec Mariève. Nous nous connaissions déjà un peu et je ne risquais pas d'entacher sa réputation avec ma moyenne de quatre-vingt-dix-sept pour cent ! Elle faisait partie d'une catégorie à part dans l'école. Probablement celle des bas unis, sans motifs en tons de marine, blanc, beige ou noir pour qui la vie ne dépend pas d'une quelconque cote de popularité. On les laisse tranquille ces bas-là... Ils font l'affaire. Ils se fondent dans le décor. Mais le plus important était d'éviter de me faire voir dans la salle d'accueil, là où la bande à Durel a son banc assigné. Ceux-là sont le carrefour des infos qui voyagent dans l'école. Avec eux, tout finit par se savoir. De toutes façons, qui ça intéressait que je me sois faite tasser de force par mes « pseudo-amies-terroristes » ? Et puis plus besoin de prendre le bus parce que là aussi, toutes les places étaient déjà prises. J'allais bouleverser l'équilibre de l'univers si je m'assoiais sur une autre banquette en laissant un espace vide à côté de Josie. Je ferais le trajet à pied ! C'était encore mieux, car j'allais brûler encore plus de calories !

J'ai sauté hors du lit, la tête pleine de belles résolutions. Moi, Lily Castongay, j'allais me payer un jour de l'an avant tout le monde ! J'allais enfin pouvoir faire table rase de ce que j'avais été avant, c'est-à-dire pas grand chose... J'ai remonté mon pantalon de pyjama qui tombait maintenant négligemment sur les os de mon bassin. Ce geste quotidien me procurait une certaine satisfaction. J'ai empoigné l'ensemble de ma chevelure pour en faire ce que je qualifierais de « n'importe quoi » avec le premier élastique tombé sous la main puis j'ai ouvert toute grande la porte de ma chambre en criant : « Bonjour la vie ! » Non. En fait, j'exagère un peu. Je me suis contentée de longer le corridor interminable qui mène à la cuisine. Ma mission numéro un le matin consistait à éviter les regards soupçonneux et les questions habituelles de mes chers parents qui ne menaient à rien. Ils ne savaient plus trop quoi faire de moi et de ce qu'ils appelaient mon « régime particulier ». Comme d'habitude, j'ai utilisé les trois secondes qui me séparaient de la cuisine (le temps de traverser le salon), pour évaluer la situation. Mon père était debout derrière le comptoir en train de grignoter son éternel toast au beurre d'arachide et ma sœur n'était pas encore en piste... Quant à ma mère, pas de soucis; à cette heure-ci, elle était déjà partie au bureau. Parfait. J'allais être capable de m'en tirer et, si la chance me souriait, je pourrais même faire gober à mon père que je déjeunerais à l'école. Mais il a fallu que ma sœur ait la brillante idée d'apparaître à ce moment-là pour jouer à la mère de substitution en se mêlant encore de ce qui ne la regardait pas.

— Lily ! Oublie pas qui faut que tu déjeunes ici que maman a dit ! Pis tu peux pas juste prendre un fruit cette fois-ci !

Elle est passée en coup de vent en laissant derrière elle son odeur bizarre de section beauté de pharmacie ambulante. Un de ces jours, il va falloir que quelqu'un lui dise qu'à force de trop en mettre, les odeurs finissent par se neutraliser entre elles. J'ai grogné un semblant de réponse affirmative avant de me résigner à ouvrir la porte du réfrigérateur. Rien ne me tentait. Ça empestait les calories et la culpabilité. J'ai jeté mon dévolu sur un pot de yogourt à zéro pour cent de matières grasses. La première bouchée a été plutôt difficile à avaler. Il me semblait que je goûtais chacun des ingrédients de cette mixture baveuse séparément. Je ne savais pas trop quel goût ça avait, mais ça n'avait plus rien à voir avec la fraise ! J'ai plongé le bout de ma cuiller dans mon pot en prenant soin de la garder en suspension jusqu'à ce que le surplus finisse par s'écouler complètement. Ce qu'il est advenu ensuite de ma bouchée de yogourt ne s'est résumé en fait qu'à un mince enduit de substance laitière. Après chaque plongeon, j'observais avec attention le spectacle de cet ustensile couvert de son enveloppe rose et translucide avant de la faire disparaître dans ma bouche. Il en ressortait étincelant de propreté, comme neuf. Autant de plongeon pour autant de bouchées, de petites joies calculées jusqu'à la mise à nu complète des parois du contenant. Jusqu'à la sublime découverte du blanc du fond. Immaculé. Ne pas se rendre jusqu'au bout, jusqu'à ce blanc. Résister à la tentation.

Je me suis arrêtée à mi-parcours. Avant la fin. Avant le vide. Mon père avait terminé son café depuis trois bonnes minutes déjà. Dans la salle de bain, ma sœur se barbouillait le visage jusqu'à épuisement des stocks. J'ai ouvert l'eau du robinet pour anéantir ce qui

restait de ma purée de fruits défendus. Mon père a relevé la tête au moment crucial où le fond du pot amorçait sa chute vers le trou de l'évier. Nos regards se sont croisés. Je me sentais comme un animal traqué. On m'avait débusqué. J'aurais voulu me sauver. L'envoyer paître pour qu'il cesse de pointer ses yeux tristes sur moi. Mais je n'ai pas pu. Je suis restée là. J'ai attendu sagement qu'il décharge son trop plein d'inquiétude retenue.

— As-tu besoin d'argent pour ton lunch ?

J'ai encaissé le coup et j'ai brandi un sac de plastique à moitié vide comme pour lui indiquer que j'avais tout ce qu'il fallait, que je n'avais besoin de rien, que c'était inutile d'insister...

— Bon. O.K. Bonne journée, ma Lily.

Il a battu en retraite. Une partie de moi aurait voulu s'excuser, mais elle ne savait pas de quoi... Alors j'ai préféré écouter l'autre partie qui sait très bien, elle, ce qu'elle fait. J'ai jeté mon « simili-lunch » dans la poubelle du garage que j'ai traînée jusqu'au coin de la rue pour être bien certaine que personne d'autre ne l'ouvre avant que le camion ne passe pour avaler son contenu, broyant du même coup les preuves de mon crime. J'avais trahi mon père et avec le sourire en plus... Mon père gentil avec sa gentillesse gratuite. Mon père avec sa confiance en technicolor.

J'ai tout déballé à Mariève pendant le cours de sciences. Pour une fois, nous avons remis un rapport de laboratoire avec le minimum d'informations requises. Un rapport comme tout le monde en fait. J'ai donc pu disposer du reste du cours pour lui raconter

tous les détails de ma chicane avec Josie. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai même pas pleuré. Je pense que c'était à cause de mon plan. Je n'avais plus peur de rien. Quand je lui ai demandé si je pouvais manger avec elle le midi, elle a tout de suite accepté. Elle avait même l'air contente ! Ça m'a un peu surprise et, en même temps, ça m'a fait du bien. J'allais avoir une amie toute neuve et pouvoir commencer une vie toute neuve.

Lorsque je suis arrivée devant la cafétéria, j'ai quand même eu le trac. Mariève s'activait comme une puce dans la file d'attente. Elle n'arrêtait pas de faire de grands gestes avec ses bras pour que j'aie la rejoindre. J'ai pris une grande inspiration et j'ai plongé.

— As-tu ton lunch ?, m'a-t-elle aussitôt demandé comme si c'était une question de vie ou de mort.

— Euh... Non. Mais j'ai pas beaucoup faim le midi. Je pense que je vais juste m'acheter un muffin.

— O.K. !

« O.K. » ? C'était tout ? Pas de grands yeux exorbités qui voulaient dire : « Juste ça ! » Pas d'interrogatoire en règle digne d'une représentante officielle du Guide Alimentaire Canadien ? Pas de soupirs ! Juste un beau « O.K. » qui sourit avec plein de taches de rousseurs ! Je lui avais encore donné mon coupon-repas, question de souligner en grandes pompes notre « union ». C'était le spécial poulet-frites et pour dessert, on servait le fameux gâteau au chocolat avec glaçage au caramel. La combinaison parfaite ! Les p'tites madames du dîner s'étaient même laissées aller à un élan de fantaisie en saupoudrant le tout de petits bonbons multicolores. J'avais hâte d'aller m'asseoir pour la voir entamer son festin de reine du jour en ponctuant ses bouchées de « Humm ! » et de « C't'écoeurant ! » jubilatoires. Nous marchions à la queue-leu-leu d'un pas festif, elle,

avec son cabaret rempli à ras bord, moi, avec mon muffin. Quand nous sommes arrivées à la table, nous avions l'air de deux gamines en colonie de vacances tellement nous étions excitées ! Comble du hasard, je me suis assise juste au moment où Josie, Lizzie et Laurence se faufilaient entre les tables avec leur éternel sous-marin au pastrami. J'ai retiré mon assiette de mon cabaret et je l'ai déposée sur la table à côté de Mariève en regardant Josie droit dans les yeux. J'ai demandé à Mariève si elle voulait que je la débarrasse de son cabaret en posant ma main sur son épaule pour que Josie voie bien à quel point Mariève était maintenant devenue mon amie... Mélanie, une autre amie de Mariève aux cheveux roux et aux lunettes violet électrique, m'a alors tendu son plateau vide comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. C'était parfait. Je l'ai glissé en dessous des autres, puis, je suis passée devant Josie d'un air triomphant. Pour une fille qui venait de se faire jeter comme un bâtonnet de céleri mou dans son petit sac Ziploc, je trouvais que j'assurais plutôt bien côté dignité.

Au retour, je me suis arrêtée net. Il était là. À côté de Mariève. À MA place. Ma toute nouvelle place de nouvelle amie. Même assis, il la dépassait d'au moins quatre têtes tellement il était grand. Il n'arrêtait pas de voler des frites dans l'assiette de Mariève avec ses grandes pattes de mouette. « Lily ? » Mariève venait de me sortir de ma transe hypnotique. Je ne m'étais pas rendu compte que j'examinais « Chose-Binouche-Machin-Truc-Chose » comme un vulgaire rat de laboratoire.

— Est-ce que tu connais mon grand fatigant de frère ?

— !!!???

— Il paraît que vous êtes dans le même cours d'arts plastiques ?

— ...

— En tous cas... Assieds-toi. Tasse-toi un peu Philippe. C'est la nouvelle amie dont je t'avais parlée. Elle va manger avec nous maintenant le midi.

Il s'est levé d'un bond, la bouche pleine de frites, alors que tout ce qu'il avait à faire, c'était de glisser gentiment sur le banc pour me laisser un peu de place. Il a passé ses mains tachées de ketchup dans ses cheveux et est resté là à me regarder pendant que je m'asseyais. Il a ensuite pris une grosse poignée de frites dans l'assiette de sa sœur, puis il est allé s'asseoir juste en face, à côté d'un autre gars minuscule qui avait mis les lunettes de Mélanie en faisant de grands gestes de fille pour la faire rire. Il ressemblait à un élève du primaire à côté de Philippe tellement il était petit. Je pense que Mariève a dû se rendre compte que mon visage était devenu aussi rouge qu'un crabe souffrant d'une insolation ; elle s'est mise à présenter tout le monde comme une enseignante de maternelle à la rentrée des classes.

L'autre fille assise à côté de Mélanie s'appelait Marie-France. Celui qui n'arrêtait pas de faire des niaiseries, c'était Pierre-Luc. Il y avait aussi deux filles de secondaire deux à côté de Mariève, mais elle ne les connaissait pas vraiment. Ils avaient toujours partagé la même table depuis le début de l'année. Un genre d'arrangement à l'amiable comme il s'en faisait peu dans cette jungle étudiante où chacun devait lutter pour exercer une sorte de « droit de s'asseoir ». J'admirais ma nouvelle amie pour son attitude avant-gardiste et son esprit révolutionnaire. Tout le monde s'est alors mis à me bombarder de questions concernant ma chicane avec Josie. « Pis là, qu'est-ce que tu lui as répondu ? », « Avais-tu le goût de pleurer ? », « Est-ce qu'elle a fait ça devant Lizzie et Laurence ? », « Ça faisait combien de temps que vous étiez amies ? », « Êtes-vous encore dans le même

casier ? »... Je me sentais un peu comme la première fille à avoir battu le record mondial de claquette sur surface molle accompagnée d'un coléoptère géant à mandibules rétractables en voie d'extinction. Si je leur avais dit que Josie m'avait arraché les yeux avec un bâton de popsicle pour mieux me sectionner le nerf optique avec une cuiller en plastique, elles n'auraient pas eu l'air aussi scandalisé. J'étais celle qui avait survécu à un terrible conflit intergalactique. J'étais la seule rescapée d'un tsunami « thaïlando-floridien ». J'étais une guerrière, une battante. Mieux : une survivante ! Et Josie était la grosse méchante qui m'avait infligé toutes ces horreurs. Une sorte de monstre souffrant d'un dédoublement de personnalité qui l'avait momentanément transformée en une cousine germaine de Cruella d'Enfer ou de Jack l'Éventreur. Je jubilais timidement. Je mastiquais mon heure de gloire en même temps que mes miettes de muffin. J'allais enfin pouvoir être celle que j'avais toujours voulu être ! En plus, mes amis ne connaîtraient rien de la Lily d'avant. J'allais pouvoir fonctionner sous couverture. Je serais l'amie de Mariève à l'extérieur, mangerais à côté d'elle le midi, composerais son numéro de téléphone passé dix heures du soir et non plus celui de Josie pour parler de *Jude Law*, des questions d'examen du prof d'histoire, des devoirs à rendre ou du nouveau J-String de Cassandra Gagnon qui prend un malin plaisir à arborer fièrement sa craque de fesses en prenant les postures les plus obscènes possibles quand elle s'assoit... Selon elle, « il n'y avait rien là » et tout comme la craque de seins au début, elle considère que les gens vont finir par s'habituer « dans une coupe d'années ». Mais à l'intérieur, je serais sans pitié. J'éliminerais toute forme de cellule grasseuse de ma masse corporelle. Je les écraserais une à une comme des insectes. J'allais être la plus forte. La meilleure. Celles qui livraient un combat semblable avec leurs régimes et qui, d'un air satisfait, osaient affirmer qu'elles « faisaient attention » n'étaient en fait que des amatrices. Elles ne

savaient pas de quoi elles parlaient. Elles étaient faibles et se livraient au sculptage de leur corps avec mollesse pour se donner bonne conscience. Elles faisaient dans la demi-mesure. Moi, j'étais désormais dans les ligues majeures.

Chapitre 7

« Faut vraiment pas avoir de personnalité pour oublier sa meilleure amie et se faire influencer de même ! », a éclaté Mélanie en montant dans l'autobus. Le trio de jeunes filles n'avait jamais entendu une histoire pareille. Elles étaient inséparables depuis la maternelle, avaient toujours habité sur la même rue dans le même quartier aux odeurs de fermentation qui provenaient de la distillerie de la zone industrielle et n'avaient jamais songé à changer quoi que ce soit entre elles, et ce, même si elles étaient toutes trois différentes. Mélanie, Mariève et Marie-France. Les trois « M », un surnom affectueux qui leur avait été attribué alors qu'elles n'étaient encore qu'à l'école primaire. Non. Forcément, ça ne devait arriver qu'aux autres.

— Non, mais c'est vrai ! C'est comme si moi, je te faisais ça à toi, Mariève ou à toi, Marie-F ! Ça se fait juste pas !

— J'sais, a continué Mariève. On n'a pas arrêté d'en parler dans le cours de sciences... J'espère que ça vous dérange pas trop, les filles, que j'aie accepté qu'elle reste avec nous. Moi, je la trouve cool, mais...

— Aille ! Arrête ! On t'a dit que c'était correct ! On va lui montrer c'que c'est des vraies amies ! Et pis en plus, Lysandre Lacharité pis Laurence Deshôtels, j'ai toujours pensé qu'elles pouvaient être un peu « bitches ». Je les ai jamais « trustées », a ajouté Marie-France. Ça paraît tellement qu'elles essaient de se donner un genre...

— Mais, en même temps, j’sais pas... Vous trouvez pas ça bizarre que... Ah ! Non ! J’dévrais peut-être pas dire ça...

— Ben là, accouche Mel ! Depuis quand tu t’autocensures ?

— Ben... J’dis pas qu’elle a pas l’air fine, mais vous trouvez pas ça bizarre qu’elle se retrouve pu d’amis, comme ça, du jour au lendemain ? Même si elle est bollée, c’est pas une raison suffisante pour se faire « ditcher » y me semble...

— Tu te demandes quel genre de fille ça doit être pour changer de gang de même ?, a aussitôt répondu Mariève pour se porter à la défense. Moi aussi, j’y ai pensé, mais j’la connais un peu quand même. Et vous savez quoi ? Elle est tellement bonne à l’école qu’il y a de quoi en devenir jaloux ! Et j’pense que c’est pas mal ça qui est arrivé avec ses amies. Parce qu’à côté d’elle, on a toujours l’air poches ! En tous cas... Tu le sais toi, Pierre-Luc. T’é avec nous en sciences.

— Ouais ! C’est TROP vrai qu’elle est bollée ! L’autre jour, juste avant l’examen, Vincent n’arrêtait pas de lui poser des questions pour essayer de lui siphonner les réponses parce que, comme d’hab, il n’avait pas étudié. Et ben, vous savez quoi ? Il lui a demandé à la fin c’était quoi le *PH* du jus de pommes, juste pour *le fun*...

— Quoi ! Y demande ça dans l’examen ?, a explosé Mélanie en pensant à son cours du lendemain.

— Ben non ! Justement ! C’était juste pour niaiser ! C’était dans un genre de p’tit tableau pas rapport dans le coin d’une page du livre. Et elle avait même étudié ça ! T’aurais du voir la face de Vincent. Il capotait vraiment ! Ça l’a encore plus déstabilisé pis il arrêtait pas de répéter : « J’coule ! C’est sûr ! C’est clair que j’passerai pas ! » Il faut dire que moi-même, quand j’ai entendu ça, j’ai eu l’impression de pas avoir assez étudié... Faut dire que j’avais pas mis beaucoup de temps là-dessus ben ben !

— En tous cas, moi, je la trouve bien pis je lui fais confiance. Et pis, elle peut bien retenir par cœur le PH des pizzas-pochettes si ça lui tente, ça m’empêchera pas de lui parler quand même ! En plus, j’suis habituée qu’on me fasse de l’ombre côté résultats scolaires avec mon génie de frère...

Mariève a alors lancé un regard amusé en direction de son jumeau qui avait mis ses mains derrière sa nuque en renversant la tête vers l’arrière comme à chaque fois qu’elle lui faisait un compliment devant les autres. Il détestait qu’on le mette sous les projecteurs et elle le savait. Mais elle ne dépassait jamais les bornes. C’était un petit jeu entre eux. Rien d’autre qu’une série de clins d’œil comme autant de marques d’affection s’immisçant dans ce flot humain qui dilue, par la force des choses, une part de cette étrange complicité que seuls les jumeaux connaissent. « Moi non plus, j’ai rien contre ! », a continué Pierre-Luc entre deux séances de mastication de gomme « Juicy Fruit » aux fruits tropicaux. Trois, plus précisément, dont deux qu’il gardait dans chacune de ses joues et une sur laquelle il s’efforçait d’user féroce­ment ses molaires pour en extirper le maximum de saveur. « En plus, elle est cute. Bollée, mais cute. C’est une bollée cute ! », a-t-il explosé en se levant d’un coup sec de son banc. D’une poigne solide, Philippe a agrippé les épaules de son ami qui a tenté de lutter quelques secondes, pour la forme, contre cette poussée vers le bas. Il ne faisait pas le poids et il le savait ! Mais cette fois-ci, Philippe a dû s’y prendre par trois fois avant que Pierre-Luc ne finisse par s’aplatir sur son siège, pris d’une crise de fou rire incontrôlable.

Personne n’avait vu Philippe tressaillir au moment où son ami avait dit cette évidence avec tout le franc-parler dont lui seul était capable : Lily était belle. Philippe enviait la

bruyante insouciance de Pierre-Luc. Exprimer une telle idée avec autant de désinvolture l'aurait probablement tué sur le champ...

Pierre-Luc n'était pas sur MSN ce soir-là. Philippe aurait bien aimé échanger quelques conneries avec lui. Comme pour se prouver qu'il était toujours le même. Que rien n'avait changé depuis que Lily était venue s'asseoir avec eux le midi. Mais il n'y avait que Marie-France et Mélanie. Et aussi cette Sarah-Ève qui ne manquait jamais une pratique de basket le midi simplement pour le voir jouer. Philippe était le capitaine de son équipe. C'était bien les seules occasions où il se permettait de dire aux autres quoi faire, mais il se fichait d'être adulé ou non. Il était fier de ses joueurs parce qu'ils se donnaient à fond sur le terrain. Comme si c'était la seule chose qui comptait entre midi dix et treize heures. Il jouait avec l'urgence inexplicable de ceux dont le temps est limité. Jusqu'au son de la cloche. Suivait ensuite la course folle vers les vestiaires où personne ne savait vraiment comment il réussissait à se doucher, se sécher et se changer (peut-être même les trois à la fois...) en cinq minutes. À la sortie du gymnase, Sarah-Ève le bombardait de questions embarrassantes avant qu'il ne franchisse la porte de son local, juste à temps pour le début des cours.

Philippe commençait à être au courant de l'effet qu'il avait sur les filles. Sa sœur n'arrêtait pas de le taquiner à propos des nombreuses têtes qui se retournaient sur son passage et de son fameux « fan club ». « Ah ! Les pauvres ! Si elles savaient que mon attardé de frerot est déjà fiancé à son ballon de basket, elles mettraient leur énergie

ailleurs ! », avait-elle lancé une fois à Mélanie alors qu'un groupe de filles gloussait comme des idiots dans la file d'attente du cinéma, tout ça pour obtenir ne serait-ce qu'une miette d'attention de la part de Philippe...

La vérité était qu'il ne comprenait pas bien les filles. Il ne les détestait pas. Certaines étaient même vraiment jolies et attirantes, mais les choses se corsaient quand venait le temps de leur adresser la parole. Elles avaient l'air de changer leur façon de parler et il ne savait jamais quoi répondre à leurs questions qui semblaient avoir été préparées à l'avance. Toute cette comédie le rendait mal à l'aise et il n'avait qu'une seule envie : s'éclipser au plus vite. Non. Il préférait le basket, Pierre-Luc, sa sœur... Quant à Mélanie et Marie-France, ce n'était pas pareil. Ils se connaissaient depuis tellement longtemps... Cette Sarah-Ève faisait toutefois preuve d'une troublante ténacité. Au début, il lui parlait par politesse, pour être gentil, mais elle s'était mise à lui écrire sur MSN et il ne savait plus trop quoi faire à présent pour qu'elle le laisse tranquille. Mardi, il avait même demandé à Pierre-Luc de le couvrir auprès de Richard, leur entraîneur, dans le seul but d'échapper à une trente-huitième invitation pour « aller prendre un café ». Il ne buvait même pas de café. Sarah-Ève non plus. Il en était sûr...

C'était ce midi-là qu'il avait vu Lily à la bibliothèque. Elle était passée sans le voir. Cette fille avait tellement l'air décidé. Ça faisait plusieurs semaines qu'il l'observait quand elle dessinait dans le cours de Gaétan. Elle était toujours profondément absorbée par ce qu'elle faisait. Elle semblait loin. Vraiment très loin. Complètement blindée. Ses cheveux brun clair, mi-longs, étaient retenus par en arrière en une queue de cheval impeccable. Ses lèvres étaient immenses, incroyables et ses pommettes, saillantes, même

si son visage ne riait pas souvent, peut-être même jamais. Mais ce qu'il aimait le plus chez elle, c'était ses yeux, eux aussi immenses et auréolés d'une masse de cils sombres. Le gris de son regard demeurait infranchissable. Elle ne regardait jamais les autres dans les yeux. Elle ne regardait personne, point. Comme si ça ne lui était pas permis. Quand elle se levait, son corps élancé penchait sous le poids de son énorme sac à dos rempli à craquer comme une petite maison de livres qu'elle emmenait partout avec elle. Un refuge de papier. Une sentinelle d'effets scolaires.

Philippe avait hâte de s'endormir, hâte au lendemain, et ce n'était pas simplement à cause du basket...

Chapitre 8

« Tu sais Lily, quand j'avais votre âge, j'étais pas bien bien plus grosse que Mariève. » J'ai souri aux yeux bleus perdus dans un nuage de taches de son et j'ai essayé d'imaginer la mère de Mariève autrement. Comment elle devait être avant... C'est vrai qu'on peut distinguer les traits de Mariève enfouis dans ce visage lunaire. Comment le temps avait-il réussi à la transformer à ce point ? Jamais je ne laisserais une telle chose se produire ! Plutôt mourir que de devenir comme ça ! Nous roulions vers le centre commercial, collées comme des sardines sur la minuscule banquette arrière de la voiture. J'avais accepté l'invitation de Mariève non pas parce que ça me tentait, mais juste parce que j'avais fini tous mes devoirs et que j'avais le goût de voir les filles...

Nous venions tout juste de nous arrêter devant l'animalerie pour observer le nouveau chinchilla à poils longs du Pérou qu'ils venaient de recevoir quand nous sommes tombées face à face avec Josie, Lizzie et Laurence. Elles ont fait semblant de ne pas nous voir en riant comme si elles venaient d'entendre la blague du siècle ! Mariève m'a aussitôt saisi le bras pour bien leur montrer qu'elle était ma grande copine maintenant. Par réflexe, j'ai failli retirer mon bras comme si on m'avait brûlé vive, mais je me suis ravisée. Je me suis obligée à rester accrochée à ma nouvelle amie. Je ne sais pas pourquoi, mais je me raidis chaque fois qu'on me touche. Ce n'était pas de la faute à Mariève. Ou était-ce justement parce que c'était elle ? Elle, avec son corps filiforme de garçon et ses cheveux de paille tout plats et bien lisses. J'avais peur qu'en me touchant, elle arrive à sentir tout le gras qui me couvrait. Tout ce mou qui me dégoûte et auquel j'avais déclaré la guerre. Je n'étais pas assez mince, pas encore, et Mariève allait tout de suite le découvrir en posant sa main sur moi, sur ma honte. J'aurais voulu qu'on voie l'os de mon poignet comme celui de Mariève. Que mon coude devienne aussi pointu, aussi parfait que le sien...

Elle a dû sentir que je n'étais pas bien, car elle a retiré son bras. Au fond de moi, j'aurais voulu que nous restions longtemps accrochées l'une à l'autre. Mais je ne savais plus comment faire. Mariève allait sûrement me trouver bizarre maintenant. Elle allait elle aussi finir par se douter de quelque chose. Comme les autres. Comme Josie. Il fallait que je sois prudente cette fois.

« Si on allait chez Rose-Vanille ? », leur ai-je demandé avec le plus d'enthousiasme dont

j'étais capable. Je devais prendre soin de mes nouvelles amies, les impressionner même pour détourner leur attention de tout le reste.

Nous avons essayé un tas de vêtements. Je dis *nous*, mais en fait, c'était plutôt *elles*. Moi, je me contentais de donner des conseils, car je savais pertinemment que si j'entrais dans les salles d'essayage, les miroirs allaient faire de moi de la chair à pâté. Je préférais acheter mes vêtements seule ou, dans un monde idéal, ne pas avoir à acheter de vêtements du tout. Jamais.

— Essaie ça Lily ! Je crois que c'est ton style !

Mélanie m'a tendu un poncho multicolore avec une frange à plumes vert pomme. Je l'ai enfilé pour la forme.

— Wow !, s'est extasiée Marie-France. Tu as le même look que *Dona* dans les épisodes de « Soixante-dix » !

C'est vrai qu'il était pas mal. Il me couvrait tout le haut du corps et descendait dans mon dos en formant un triangle sur les fesses.

— O.K. Je le prends. Je porte toujours les mêmes vieilles affaires depuis un bout. Ça va faire nouveau.

Les trois « M » m'ont alors regardée d'un drôle d'air, puis elles se sont mises à parler toutes en même temps.

— Cool, Lily ! On va te refaire une garde-robe au grand complet !

— Ouais ! Laisse-nous faire ! On a vraiment du goût ! Tu vas voir !

Il était inutile de tenter d'arrêter la vague. Elles étaient aussi hystériques qu'une bande de *designers* d'intérieur qu'on aurait mandaté pour décorer la maison d'une veille

duchesse anglaise arthritique. Mariève m'a poussée dans la cabine d'essayage la plus proche, et ce, malgré mes protestations, pendant que Mélanie et Marie-France partaient en commandos express pour dénicher LES essentiels qui (en constatant avec quelle ardeur elles se livraient à la tâche) allaient sûrement faire de moi la révélation de l'année à l'école. J'avais beau essayer de leur expliquer que tant d'excitation était inutile, que même avec beaucoup de chance, tout ce que je risquais de récolter, c'était le titre de saveur du mois au Mc Do du quartier, elles continuaient à m'apporter des tenues toutes aussi grotesques les unes que les autres. Trop de couleurs. Trop d'éclat. Rien à voir avec les vieilles chemises de mon père et les immenses cotons-ouatés qui avaient fait partie de ma garde-robe jusqu'alors. Elles voyaient sûrement autre chose dans un vêtement qu'une façon de camoufler leur corps, de l'oublier. Elles s'en servaient plutôt pour se révéler à elles-mêmes et aux autres, comme si les jeans, les vestes et les chaussures étaient une extension de leur personnalité. Pour moi, ce n'était rien d'autre qu'une extension de mon lit, d'une partie de ma nuit. Des « vêtements-couvertures ».

J'avais déjà essayé quatre paires de jeans et trois chemises à fleurs avec ceinture assortie et je n'avais toujours pas consenti à sortir de la salle d'essayage.

— Allez Lily-l'Hermite ! Je crois bien que j'ai trouvé une petite merveille !

J'ai entrouvert la porte, question d'évaluer la marchandise avant qu'on me la refile. Mariève tenait une authentique chemise Lolita. Seuls ses yeux pétillants d'enfant espiègle me regardaient d'un air triomphant. Le reste de sa minuscule personne était presque entièrement dissimulé par la longue tunique au tissu soyeux et transparent. « Non, mais ça va pas ? » Ce vêtement sortait tout droit d'un conte de fées ! On aurait dit la tenue de gala d'une princesse sirène aux longs cheveux vaporeux ou d'une déesse de

la forêt à la peau diaphane et aux grands yeux d'elfe ! Il était beaucoup trop joli pour moi, mais en même temps, j'avais le goût de voir ce qui m'arriverait si jamais il me touchait. S'il pouvait me transmettre un peu de sa magie. « Tiens ! Mets ça en dessous ! » J'ai pris l'étrange petite camisole couleur lavande que Marie-France me tendait et je me suis enfermée avec un drôle de frisson dans le cœur.

La camisole collait atrocement à la peau. Elle révélait chaque parcelle de mon ventre et de mes flancs. Ma poitrine, ou plutôt mon absence de poitrine, laissait un grand vide sous le tissu délicat. J'ai passé mon doigt sur chacune de mes côtes saillantes. J'ai eu envie d'enfoncer mes doigts dans les creux de chair qui les séparaient les unes des autres en laissant des marques rouges avec mes ongles pour mieux me sentir. Pour toucher le dedans. J'ai enfilé la longue chemise scintillante afin de protéger ces os que j'avais réussi à dénuder, à libérer de leur manteau de gras. Je voulais m'envelopper de ce nuage de beauté pour me préserver. Intacte. Je suis sortie de la salle afin de dévoiler cette nouvelle Lily à mes amies.

— Wow, Lily ! C't'écœurant sur toi ! s'est aussitôt exclamée Marie-France.

Mélanie aussi avait plutôt l'air de trouver ça beau...

— Mais t'es tellement mince ! J'savais pas que t'étais mince de même ! T'as l'air d'un mannequin !

Mariève s'est contentée de sourire, mais elle n'a rien dit. La vendeuse est venue nous voir. Probablement pour faire sa vente et avoir son morceau de linge gratuit de la saison. Ces filles m'ont toujours fait l'effet de dopées à une sorte de pilule qui altérait tout jugement objectif. Obsédées par leur propre marchandise, leur excitation avait quelque chose de malsain... Mais là, j'avais envie de la croire. À force de sculpter mon corps en

gobant du vide et en le saoulant de mouvement chaque fois que j'en avais l'occasion, peut-être que moi aussi je pourrais enfin savoir ce que c'était que de se sentir belle. Maintenant, mon corps méritait peut-être sa part de visibilité. J'étais loin d'en avoir terminé avec lui, mais c'était déjà un bon début. Je ne faisais pas ça pour rien finalement. Tout devenait limpide. Je voulais continuer. Devenir encore plus mince. Être magnifique ! Non. Spectaculaire !

Je suis passée à la caisse avec les filles en souriant de toutes mes dents à la dame derrière le comptoir. « Elle vous va vraiment bien, mademoiselle ! Je vous ai vu tout à l'heure et je dois vous avouer qu'elle ne va pas à tout le monde. Il faut être faite pour la porter ! », m'a-t-elle dit avant de me rendre ma monnaie. C'en était trop et en même temps, j'en demandais encore ! Moi aussi je pouvais provoquer cela !? Nous sommes sorties de la boutique bras dessus, bras dessous comme dans les films et, pour une fois, j'emportais moi aussi mon paquet de rêve sous cellophane. Je voulais remercier Mariève, Mélanie et Marie-France, mes trois « M », de m'avoir propulsée sous les feux de la rampe. Il fallait célébrer avant que ma joie ne commence à s'estomper et que je me remette à trop réfléchir.

— Les filles, avez-vous faim ? C'est ma tournée ! Ça vous dirait une méga, giga portion de frites avec des tonnes de mayo ? Je connais un super resto pas très loin d'ici ! On peut y aller à pied !, ai-je aussitôt proposé.

— Chez Croque- Belgique ? s'est empressée de répondre Marie-France.

— Oui ! Tu connais ?

— Oui ! Mais j'y suis jamais allée.

— Bon, ben ce sera une première pour moi aussi !, ai-je conclu.

Pendant le repas, les paroles de la caissière résonnaient dans ma tête. Je me les répétais comme une formule qui vous rend plus fort. Comme un antidote contre toute cette nourriture appétissante, contre cette abondance à laquelle il fallait dire non. Nager contre le courant. Je regardais mes trois « M » engloutir le tout. Je me remplissais la panse de leur délectation. Je sirotais leur appétit pour le faire mien jusqu'à satiété. Il me semblait que je ne me lasserais jamais de les voir si pleines d'envie, de vie, de tout. Ma bataille à moi m'interdisait un tel plaisir parce que j'étais différente. Ce qui était bon pour elles ne l'était pas pour moi. Moi, Lily l'île. Lily la laide. Moi, que la bouffe malmenait alors qu'elle leur glissait dessus sans les abîmer. La preuve, c'est qu'elles étaient toutes les trois très jolies. Mes trois « M ». Mes trois Magnifiques.

Chapitre 9

Mariève m'avait invitée à dormir chez elle. Elle l'avait déjà fait trois fois. Un genre de *Club Med* pour fuir la grisaille du milieu familial qui devenait de plus en plus lourd. Ça me faisait du bien de penser que je pouvais être quelqu'un d'autre le temps d'une journée, d'une nuit. Souvent, je me plaisais à imaginer ce que ce serait que d'être Mariève. Par exemple, ce matin, je suis restée plus longtemps dans la douche seulement pour mémoriser les marques de produits de beauté qu'elle utilise. Peut-être que si j'en mettais assez... Si je me badigeonnais généreusement avec le contenu de tous ces petits pots bien ordonnés, bien empilés, je finirais par ressembler ne serait-ce qu'un peu à Mariève. J'ai contemplé les différentes lotions qui s'offraient à moi comme autant de

pots de confitures qui auraient contenu son essence à *elle*... Il me semblait que je n'étais pas digne d'un tel traitement de faveur. À quoi bon ? Je me suis dit que lorsque j'en aurais terminé avec mon plan, lorsque je serais assez mince, mince de partout, lorsque je pourrais arborer toutes les parties de mon corps comme autant de bijoux, de diamants bruts, peut-être que je pourrais moi aussi avoir droit à de la confiture... Parce que je serais peut-être encore mieux que Mariève. Mieux qu'une nymphe. Aussi légère qu'un papillon... Ce n'était pas si grave si, pour le moment, je profanais ses petites alvéoles de gelée royale que j'étendais sur mon enveloppe de chenille à poils. Tout le monde a le droit de rêver, même si ça ne dure que le temps d'une douche.

C'était l'idée de Pierre-Luc, la partie de foot. Je trouve ce jeu tellement statique. Trop de stratégie pour si peu de mouvements. Mais une occasion de bouger est une occasion de bouger. Avant, ça m'aurait gênée de faire quelque chose avec des garçons. J'étais aussi à l'aise avec eux qu'un vampire gambadant allègrement sous les rayons brûlants du soleil avec son collier de gousses d'ail, crucifix à la main. En plus, tout le monde sait qu'ils sont meilleurs en sports. Et aussi parce que Solène m'a dit une fois que les gars de son cours de gym passaient leur temps à reluquer les seins des filles quand elles couraient après le ballon (sans jamais pouvoir l'attraper, bien entendu). Il faut croire que ça valait le coup d'œil : ils avaient pris la peine d'inventer un système de notation à l'aide de couleurs et de gestes complètement futiles. De cette façon, ils pouvaient annoncer leur verdict aux autres abrutis avec le maximum de précision. Solène en a déduit que les plus gros seins se faisaient généralement attribuer la mention « jaune » avec pouce à l'envers

sur le front. Depuis qu'elle m'a fait cette charmante confidence, j'essaie de réduire au maximum les périodes de totale exposition sur le jeu... Je préfère la position de « gardien de but » même si je m'ennuie à mourir à rester là comme un poteau.

Avec Philippe et Pierre-Luc, ce n'est pas pareil. Ce ne sont pas de *vrais* gars. Pas comme Yannick Durel en tous cas. Je me sens bien avec eux. Pierre-Luc, parce qu'il est drôle et Philippe, parce qu'il reste silencieux. J'aime sa façon de dire « Bonjour Lily » en regardant par terre. En plus, il n'a visiblement rien dit à propos de mon dessin... La Lily d'avant avait horreur du sport. Je n'ai plus rien à voir avec elle. Le mouvement est devenu pour moi la seule et unique manière d'être. J'ai développé une allergie à l'inertie. Je m'y adonne seulement si j'y suis contrainte.

Le gazon était bien vert comme si le froid l'avait figé. Je me donnais à fond sur le terrain. C'était ridicule : nous jouions pour le plaisir, mais à chaque fois qu'il est question de jeux à caractère compétitif, j'en fais une affaire personnelle. J'étais plus rapide que les autres et Philippe me réservait les passes les plus difficiles. À chaque fois que j'attrapais le ballon, ses yeux s'illuminaient comme pour me dire : « T'es écœurante ! Tu es la seule à pouvoir l'attraper ! » J'adore être la seule à pouvoir faire quelque chose.

Après une première partie, nous avons décidé de changer de côté. Nous avons retiré nos manteaux, car à force de bouger, nous nous étions réchauffés. Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Philippe et glissaient le long de ses tempes. Pourquoi les gars ont-ils toujours aussi chaud et pour presque rien en plus ? Il nous a demandé de nous

regrouper pour nous dévoiler son plan de match. Ce n'était pas bien difficile, car nous n'étions que trois dans l'équipe. À l'autre bout du *terrain*, Pierre-Luc n'arrêtait pas de crier « C'est long ! » ou « C'est plate ! » simplement pour nous mettre de la pression et aussi parce qu'il ne pouvait tolérer de ne pas être le centre de l'attention pendant une fraction de seconde...

Après plusieurs tentatives, nous n'avions compté qu'un seul point parce que Mariève n'arrêtait pas de se sauver du ballon en poussant des petits cris quand il arrivait près d'elle. Philippe a eu une idée et nous a demandé de venir près de lui encore une fois. Mariève couvrirait la sœur de Marie-France pendant que Philippe me ferait une passe. Il foncerait ensuite sur Pierre-Luc alias « le maringouin bionique » pour l'empêcher de me nuire. Je me sentais un peu étourdie, mais je savais que c'était à cause de l'effort. Ça finirait par passer une fois que je me concentrerais sur le jeu.

J'étais parfaitement positionnée. Son lancer était impeccable. Je n'ai pas quitté le ballon des yeux durant sa trajectoire. Ne pas bouger tout de suite... Ne pas le laisser toucher le sol... Prévoir le lieu de la chute... Je me suis élancée dans les airs, les bras tendus. J'ai senti l'impact. Le ballon contre mes mains, contre ma poitrine puis, plus rien... Seulement l'écrasante étreinte du noir.

Quand je me suis réveillée, il y avait un million de têtes penchées sur moi. Le bleu du ciel me piquait les yeux. C'est Mariève qui a parlé la première.

— Lily ? Ça va ?

— Oh my God, Lily ! Tu t'es réveillée ! T'aurais dû voir le vol plané pis le *crash* que t'as faits avec le ballon ! T'es tombée tout croche ! On aurait dit que tu t'étais endormie dans les airs et pis, PAF!

— O.K. ! Les nerfs Pierre-Luc ! Laisse-s-y de l'air !, a répondu Mélanie en le repoussant avec son bras.

J'aurais pu crier dans un haut-parleur que je n'avais presque rien avalé depuis quatre jours (à part peut-être de l'eau et quelques feuilles de laitue sans vinaigrette) que je n'aurais pas été plus subtile... Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir trouver comme excuse ?

— Lily, veux-tu que je t'aide à te relever ?

Mélanie me regardait à travers le bleu de ses lunettes. Sa voix avait un timbre inhabituel. Comme si elle provenait du creux d'un coquillage. Personne n'osait rien faire et ça devenait terriblement gênant. Il y a eu comme un silence qui m'a paru interminable, puis je me suis sentie soulevée de terre. Doucement, mais fermement. Philippe m'a transportée sur le patio et m'a déposée sur une de ces chaises de plastique affreusement froides. J'étais gelée et sa grande main était chaude dans mon dos.

— Bouge pas ! Je vais aller te chercher quelque chose à boire !, a aussitôt lancé Mariève.

— Non, ça va Marie, ai-je répondu en produisant autant de bruit qu'un glissement de terrain dans une fourmilière.

Toute cette attention n'était vraiment pas nécessaire. Ça avait assez duré ! De toutes façons, ça allait. J'avais poussé un peu la note. Et alors ? D'une certaine manière, j'étais

contente, mais j'aurais voulu retourner jouer. Demeurer cachée derrière mon mur de mouvements, derrière la nouvelle Lily.

— Pas de problème tout le monde là... J'suis correcte ! C'est pas la première fois que ça m'arrive et d'habitude, ça part tout seul.

À regarder leur tête, j'ai vite compris que mes paroles n'avaient pas du tout apaisé les craintes. Le moral était loin d'être à son meilleur. Je m'étais moi-même plongée dans l'eau bouillante et il fallait réagir ! J'ai voulu me lever pour montrer que j'allais mieux, qu'il n'y avait rien là, mais au moment de faire un pas en avant, je me suis mise à pencher dangereusement sur le côté comme une tour de Pise en état d'ébriété. Philippe a juste eu le temps de m'attraper par le bras avant que je pique du nez dans feu les géraniums. C'en était trop ! Non, mais c'était quoi son problème de toujours être là quand il le fallait lui ? Si j'avais voulu d'un Clark Kent, j'aurais choisi quelque chose de plus grandiose comme plongeon dans le vide qu'un petit vertige de rien du tout sur un patio de banlieue ! Je n'ai pas fait part à Philippe de ma brillante théorie sur les rapports entre superhéros et filles en détresse : il avait quand même été cool jusqu'à maintenant...

Mariève est revenue de la cuisine avec un verre de jus de « kiwis, goyaves et autres fruits du soleil » (On dirait que ça n'existe plus les jus ordinaires aux noms ordinaires...) et m'a ordonné de le boire sans discuter. Le sucre a secoué mes papilles gustatives. Décidément, ça faisait un moment qu'elles en réclamaient ! J'ai senti chacune des gorgées descendre dans mon œsophage sans que je puisse faire quoi que ce soit. J'aurais voulu neutraliser tout ce sucre avant qu'il ne se loge dans mon sang et se répande partout

dans mon corps. Qu'il soit *stocké* dans mes cellules. J'avais fait le ménage à l'intérieur de moi et je venais de tout bousiller, pourquoi ? Parce que j'avais été faible, voilà tout !

Et Mariève qui me regardait. Et les autres... Leurs yeux qui me rappelaient ceux de mon père lorsqu'il fait semblant de ne se rendre compte de rien. Je m'étais encore fait prendre ! Des larmes de honte se sont mises à couler le long de mes joues. Elles mouillaient mes lèvres et cherchaient elles aussi à ce que je les goûte, les avale. Je ne contrôlais plus rien ! La voix de Mariève m'a glissé dessus, douce et caressante.

— Lily, qu'est-ce que tu as mangé depuis hier ?

Ah non ! Pas elle aussi ! Pas ces mots ! Ces mots interdits dans sa bouche ! Sa bouche à elle ! Une plainte pareille à un miaulement de chaton s'est frayée un chemin à travers mes sanglots. Mariève a reposé la même question, imperturbable.

— Bon arrête là, Marie ! Laisse-la tranquille !, a alors imploré Mélanie.

Pierre-Luc n'arrêtait pas de faire tourner nerveusement le ballon entre ses mains de souris. Il n'avait rien à dire pour une fois. J'en avais assez ! Je voulais qu'ils disparaissent ! Tous ! Ça devenait beaucoup trop réel ! Ils étaient en train de me saisir de l'intérieur. Là où je ne vais plus souvent. Là où ça palpite douloureusement. Je me suis levée comme un automate. J'ai dit que ça allait, que je préférais rentrer. Le bruit sourd de mes pleurs résonnait dans l'air. C'était atroce. « Non ! Tu restes ! » Mariève se tenait devant moi et me regardait droit dans les yeux. Je savais que je n'avais pas le choix. Elle me tenait.

J'ai appelé chez moi pour dire que je restais encore dormir chez Mariève. Nous avons parlé jusque très tard dans le noir de sa chambre. Comme avant. Comme avec Josie. Je voulais qu'elle arrête de me poser un tas de questions et, en même temps, je souhaitais qu'elle continue. Elle m'a parlé de Xaviera. Elle m'a dit que sa cousine avait arrêté de manger elle aussi et qu'elle croyait que j'avais décidé de faire la même chose.

— Mais je mange un tas de choses tous les jours ! Je trouve même que des fois, je mange trop !, lui ai-je répondu. Le pire, c'est que je me croyais.

— Qu'est-ce que tu manges au juste, Lily ?, a-t-elle demandé, sceptique.

— Plein de choses !

— Comme quoi ?

— Ben des choses là...

Je me sentais comme une enfant qu'on était en train de chicaner. Après ce qui m'a paru être des heures et des heures à lui servir ce genre de « camelote en barre », elle a encore parlé de Xaviera. Je savais ce qui s'en venait et si j'avais pu, je me serais bouché les oreilles en chantant comme quand j'étais petite, quand je ne voulais pas entendre les insultes de mon assommante de sœur. « Xaviera a été anorexique pendant trois ans. » Les mots de Mariève m'ont atteinte comme une série de petits pois secs. Ça pince, les pois secs ! Je le sais, parce que ma sœur m'en a déjà lancé un sur le bras une fois... Je me suis défendue (pas de ma sœur, de Mariève !) plutôt mollement, je dois l'avouer. La riposte d'un tapis « Sauve-Pantalon ». Je lui ai répondu que je n'étais pas comme sa cousine, moi. Pas même un peu ! Je n'avais rien du look Toutankhamon avec ses orbites creuses et sa peau tout desséchée ! Je n'étais pas malade ! Je n'étais pas folle ! Je n'avais rien à voir avec ces poids-plumes des ghettos juifs !

— La preuve, c'est que j'ai encore du mou. Là ! Vois-tu ? Je m'étais pincé la peau sous le bras, là où ça gigote comme de la chair d'aile de poulet mort.

— Mais de quoi tu parles ?, s'est-elle exclamée. Tu n'as pas de mou ! Et même si tu en avais, ce serait du mou normal bon !

Je n'ai pas voulu froisser Mariève, mais je lui ai dit qu'elle pouvait difficilement me comprendre et se mettre à ma place. C'était facile de parler de « mou normal » et de « mou pas normal » quand on avait des membres aussi délicats que des pattes de papillon et un derrière qui n'avait même pas l'air d'avoir changé depuis la quatrième année ! Je pense que Mariève a trouvé ma comparaison plutôt drôle, parce qu'elle a éclaté de rire.

— Lily, s'excuse moi de te dire ça comme ça, mais tu n'es pas bien bien plus grosse que moi ! Même que si tu continues à maigrir, ça peut vraiment devenir dangereux !

Cela m'était égal que Mariève soit d'accord ou non avec mon plan, mais je n'avais pas envie de me brouiller avec elle. J'aurais simplement souhaité qu'elle ne se doute de rien et qu'elle reste en dehors de ça. Je me suis dit que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de la rassurer...

— T'inquiète ! Je s'rai jamais comme ta cousine ! J'ai le droit de faire attention à ma santé et de faire un petit régime si ça me tente, non ?

Mariève a attendu un peu avant de poursuivre, le temps de rassembler son courage en même temps que ses mots, j'imagine.

— Au début aussi, Xaviera disait ça, mais après, elle a commencé à faire d'autres trucs... À se faire vomir genre...

En entendant le mot « vomir », j'ai failli bondir hors de mon lit. Non, mais pour qui elle me prenait ? Je n'étais pas assez givrée pour me vider comme un chien, comme Toupie, le vieux beagle de Josie qui avait une série de spasmes dégoûtants chaque fois qu'il avalait trop de gazon ? Je ne dégueule pas par exprès, moi, en me mettant des brins d'herbe, euh..., je veux dire des bouts de doigts ou fouille-moi quoi au fond de la gorge ! C'est ce que j'ai dit à Mariève, sauf que je ne lui ai pas parlé de Toupie et de ses orgies de cellulose... Pour lui démontrer ma bonne volonté, j'ai accepté de faire un pacte avec elle. Je lui ai promis que j'allais manger « normalement » en sa présence (c'est-à-dire pas mal tout le temps...) et en échange, elle devait me laisser tranquille avec ses histoires de cousines névrosées, d'anorexiques débiles et tout le tralala. Nous nous sommes ensuite serrées fort, fort, fort. Je me suis sentie terriblement bien tout à coup, là, dans les bras de Mariève. J'en ai presque oublié ses mains de fée des étoiles qui se promenaient dans mon dos. Sur mon corps qui prenait encore trop de place. Qui était encore trop gros...

Chapitre 10

Avant de nous séparer pour aller à nos cours, Marie-France m'a tendu une enveloppe rose en me faisant promettre de ne l'ouvrir qu'en classe. Une fois bien installée à ma place habituelle, crayon à droite, gomme à effacer à gauche, bouteille d'eau en haut, au centre, j'ai entrepris de déchirer la mince pellicule de papier sous mon pupitre... C'était une carte. Une carte d'invitation pour son anniversaire. Il y avait des brillants violets et des motifs en forme de jujubes dessus. Pendant toute la période de religion, je n'arrêtais pas de passer mes doigts sur le papier glacé, sur les petits nounours en gélatine de toutes

les couleurs. Quand j'étais petite, c'était mes bonbons préférés : je les achetais au cinéma et je les engouffrais par poignées bien avant que le film ne commence. Ça faisait « Scouic ! Scouic ! » sous la dent, comme le fromage sur la poutine.

Je n'ai presque rien écouté de ce que racontait le prof... Il parlait des douze apôtres. De Pierre ou peut-être de Jean ? Je mélange toujours leurs p'tits noms à ceux-là... Je me suis dit que je questionnerais encore Pierre-Luc au sujet du devoir, parce que, ça aussi, je l'ai manqué. Je manque maintenant presque tout durant le dernier cours de la journée. Comme si mon cerveau décidait qu'après le troisième cours, il n'y avait « plus d'abonnés au numéro composé ».

Ça me crée des problèmes pour les devoirs, mais ça a aussi ses avantages. Par exemple, je n'ai pas à me taper les petites séances d'évitement avec Josie pour récupérer mon manteau et mes cahiers, puisque je dors pratiquement sur place. Nous sommes devenues des *colocs* de casier, sans plus. Et encore, la plupart des gens qui vivent ensemble arrivent quand même à s'adresser la parole. Ne serait-ce que pour se faire croire à eux-mêmes qu'il existe entre eux un semblant de respect. Nous, nous faisons carrément comme si l'autre n'existait pas ! Bravo pour l'authenticité ! Ce n'est pas si grave en fin de compte. Je n'en suis plus à un mensonge près...

J'avais du mal à traîner ma carcasse dans le couloir. Il y a des journées comme ça... Chacune des marches du grand escalier central m'apparaissait aussi haute que l'Himalaya. Une voix en moi me criait que je n'étais rien d'autre qu'une paresseuse de première, une chiffre molle ! À mi-chemin, j'ai échappé mon agenda. Quand je me suis

penchée pour le ramasser, quelqu'un en a profité pour m'arracher ma carte d'invitation des mains. Lizzie !

— Wow ! Comme c'est mignon ! Une carte de fête pour les quatre ans et moins ! As-tu pensé à t'acheter une nouvelle barrette avec des *ti* brillants ?

Je n'avais aucune envie de répliquer. Elle aurait pu faire la danse de la pluie dans un champ de quenouilles en estropiant sur place une pauvre grenouille innocente que je n'aurais même pas bronché.

— J'te gage qu'il y aura juste du jus de raisin !

Évidemment, la tache à Laurence n'était pas bien loin. Josie allait sûrement rappliquer d'une seconde à l'autre, mais je doutais fort qu'elle se joigne à leur jeu de débiles profondes. Leur jeu préféré. Celui qui consiste à « écoérer le peuple » comme des chiens qui n'ont rien d'autre à faire que d'embêter les écureuils pour remplir le vide de leur existence.

— Ah ! C'est le dix-huit en plus ! C'est VRAIMENT plate... Tu vas manquer le méga party de Yannick Durel !

Lizzie venait de toucher à une corde sensible. Tout le monde connaissait le fameux party annuel de la bande à Durel. Le plus cornichon des cornichons rêvait d'y être invité, même si c'était sans espoir... Mariève m'en avait parlé comme du rêve de sa vie, mais je me trouvais sans doute dans un état végétatif avancé pour n'avoir pas assez dormi durant les cent dernières nuits. Je souffre d'insomnie depuis longtemps. Depuis toujours il me semble, mais c'est pire depuis que je mange moins.

J'allais continuer mon chemin question de leur faire comprendre que je me foutais éperdument de ne pas avoir été invitée par ce *cher* Yannick et qu'elles venaient de

manquer une occasion en or de ménager leur salive quand Philippe est apparu comme un chien sur la soupe... Euh... Je veux dire comme un cheveu dans un jeu de quilles... Bref, ce gars devrait écrire un livre sur « L'art de faire une entrée remarquée ou Comment apparaître au moment où on s'y attend le moins ». Il fallait voir la tête de Lizzie et de Laurence ! Je savais bien que Philippe était populaire. Mariève m'avait même dit qu'elle avait parfois l'impression que certaines filles l'utilisaient comme agent intermédiaire afin d'avoir ne serait-ce qu'une occasion de briller et de se faire remarquer par son grand ténébreux de frère. Je n'avais jamais été témoin du fameux « effet Philippe » dont elle me parlait si souvent en roulant les yeux d'exaspération.

Dès qu'elles l'ont vu, Lizzie et Laurence se sont aussitôt mises à parler d'une drôle de façon. Elles se tenaient bizarrement, comme si elles prenaient des photos pour le catalogue Sears. Non mais croyaient-elles vraiment que tout cet excès passait inaperçu lorsqu'elles tombaient subitement sur le « mode séduction » ?

— Ah ! Salut Phil !, a roucoulé Lizzie.

« Phil » ! Comme si elle le connaissait depuis toujours !

— Allo, a simplement répondu Philippe.

— Vas-tu venir chez Yannick samedi soir ? Il paraît que ça va être vraiment *cool*.

Le quotient intellectuel de Laurence a dégringolé solidement au moment même où elle a ouvert la bouche. Deux en bas de celui du homard thermidor. Si Lizzie en avait eu les moyens, elle aurait abattu Laurence sur-le-champ pour avoir daigné parler du party à Philippe avant elle... Fidèle à lui-même, Philippe s'est contenté de fournir une réponse minimaliste.

— Peut-être... J'sais pas encore.

Il n'avait pas l'air de les porter dans son cœur, ces deux-là. Je pense même que si on lui avait donné le choix entre une partie de pétanque au Noël des campeurs et leur parler, il aurait choisi la pétanque...

— Lily, veux-tu embarquer avec nous autres ? Ma mère vient nous chercher, a-t-il fini par me demander.

On aurait dit qu'il ne savait pas trop quoi faire avec ses mains alors il les a mis derrière sa tête. Comme mon père qui s'étire sur sa chaise, quand il travaille tard dans son bureau, et que sa tête semble trop pesante pour tenir toute seule. Sauf que Philippe, lui, n'était pas assis alors ça faisait drôle... J'ai voulu mettre fin à ses souffrances en acceptant son offre et couper court à cet entretien futile, mais avant, j'ai jeté un dernier coup d'œil en direction de Lizzie et Laurence, histoire de voir jusqu'à quel point le désir de me mettre en pièce les habitait... Tant mieux si elles bavaient d'envie d'être à ma place ! Ça ferait changement pour une fois ! Je n'ai jamais rien compris à leurs techniques de chasse et pêche en matière de gars de toutes façons.

Mon père m'a conduite chez Marie-France. Il avait son air faussement heureux. Comme toutes les fois où il se trouve en ma présence. Il a commencé à me cuisiner gauchement avec ses mille et une questions d'usage :

— Comment elle s'appelle déjà ton amie ?

— Marie-France.

— Ah...

— C'est quoi déjà son nom de famille ?

Je savais exactement où il s'en allait comme ça, alors j'ai anticipé la suite, question de sauver du temps.

— Non papa. Il n'y a pas de lien de parenté avec nous.

Mon père croit toujours que la terre entière est liée de près ou de loin à notre famille. C'est exaspérant. Comme si nos descendants étaient une bande de dépravés sexuels qui avaient fait des bébés avec tout ce qui bougeait en Nouvelle-France ! Ma réponse plate ne l'a cependant pas découragé pour autant.

— Qu'est-ce qu'il fait son père ?

— J'sais pas.

Mon père me regardait comme si la survie de l'espèce humaine dépendait de cette question. Il ne pouvait pas concevoir que je ne me sois pas informée sur le sujet. J'ai voulu lui faire plaisir, alors j'ai inventé quelque chose.

— Ben, je pense qu'il travaille dans l'immobilier...

Je trouvais que ça sonnait bien et que ça avait l'air sérieux. Le genre de chose qui plaît généralement aux parents. En tous cas, mon père, lui, avait l'air plutôt satisfait. J'ai voulu mettre de la musique parce que je croyais que nous avions fini de *parler*, mais il a été plus rapide que moi et a ouvert la bouche avant que mon doigt n'atteigne le bouton « Power » de la radio. Merde !

— As-tu toutes tes affaires ?

Des heures et des heures de plaisir ! S'il voulait y aller pour ce genre de conversation débile de surface, pourquoi il ne me demandait pas ce que tout père qui se respecte demande à son adolescente de quinze ans ? Du genre : « Est-ce que les parents de ton amie vont être là pendant la fête ? » ou encore « Est-ce qu'il y aura des gars à ton

party ? » Mais non ! Il fallait qu'il me fasse confiance ! Comme toujours ! C'était de ma faute... Je l'avais habitué à mon existence paisible de « bonne p'tite fille ». À une espèce de « forêt verte », de « lac des cygnes » où Candy, Benoît-Laveur et Capitaine Avoine prenaient le thé en mangeant des gâteaux secs. À mes problèmes de rien du tout.

— À quelle heure je passe te prendre demain ?, a-t-il demandé lorsque nous sommes enfin arrivés devant la maison de Marie-France.

— Je vais t'appeler quand j's'rai prête.

Mon père s'est empressé de répondre, de me submerger de toute la compréhension et l'affection dont il était capable.

— Tu peux rester chez tes « p'tites amies » toute la journée si tu veux. Je te demandais juste ça comme ça. Pour prévoir !

Ma mère et lui avaient dû avoir une conversation sur l'oreiller dernièrement. Pourquoi ne me demandent-ils tout simplement pas ce qui ne va pas au lieu de parler dans mon dos et d'imaginer trente-six millions de scénarios qui, j'en suis sûre, prennent sûrement une tournure mélodramatique. Je leur dirais une fois pour toutes qu'il n'y a rien de grave. Que je fais juste vivre ! Enfin !

— Si tu veux, tu peux les inviter à la maison la prochaine fois...

Bingo ! Je le savais ! Ma mère avait encore une fois demandé à mon père de me transmettre ses messages. Elle savait bien pour Josie et moi ! Du moins, elle avait dû remarquer qu'elle n'appelait plus à la maison. Que je n'allais plus chez elle. Elle voulait savoir avec qui sa charmante fille passait maintenant ses journées. À défaut de s'informer, elle voulait me surveiller. Comme si je ne m'en étais pas rendu compte !

— O.K.

J'ai choisi une réponse *safe*, sans conséquence. Qui court-circuitait la discussion. Bien quoi ? Je ne pouvais tout simplement pas lui dire la vérité. Je ne pouvais pas lui lancer tout de go que je ne voulais surtout pas inviter qui que ce soit à la maison ! Que j'étais mieux ailleurs ! N'importe où sauf au trois cent quinze, rue des Érables !

— Je t'aime ma Lily, a-t-il soufflé quand j'ai ouvert la portière.

C'est drôle. Ça n'arrivait pas à me faire plaisir. Ça ne collait plus. J'ai répondu : « Moi aussi » et je suis sortie. J'ai couru jusqu'à la porte d'entrée alors que rien ne pressait au fond. Peut-être pour me sauver. De quoi au juste ?

J'avais réussi à me geler de l'intérieur depuis que j'avais parlé à Mariève. Tous les matins, je me disais « *Freeze* » puis je sautais hors de mon lit en tapant dans mes mains. Je m'étais accordé une pause. Un genre de trêve. Parce qu'on s'occupait de moi. Si bien de moi. J'avalais des grosses bouchées de « Jos Louis » le midi avec les filles. Sans penser. Comme si c'était de l'air. Comme quand j'étais petite. Avant de me coucher, je faisais même des *fuck you* à Jude Law en le regardant droit dans les yeux sur mon poster. Il se fichait bien que je sois mince ou non au fond. Il était sûrement sur un de ces immenses yachts en train de se faire enduire de crème solaire à saveur de caviar par une quelconque pop star de la chanson norvégienne...

Je m'interdisais tous les miroirs de la maison. Je passais devant au pas de course. Je ne faisais même plus le tour de mes cuisses avec mes doigts pour voir si elles n'avaient pas grossi. Je portais de gigantesques cotons-ouatés Nike. J'avais l'air de n'importe quoi, mais j'étais bien déterminée à oublier que j'avais un corps. La seule chose que je

continuais à faire, c'était ma routine du soir. Parce que je ne pouvais quand même pas tout arrêter. Je n'allais sûrement pas maigrir, mais je souhaitais ardemment conserver le poids que j'avais atteint. Je m'étais pesée chez Mariève, vu que chez moi, il n'y a pas de balance... Cent livres. Mon objectif était d'atteindre quatre-vingt-dix livres. Je pourrais continuer là où j'avais laissé. Quand je déciderais que ma pause serait terminée, je veux dire.

Il y avait déjà plein de monde chez Marie-France. Elle avait aussi invité des cousins que je ne connaissais pas en plus de notre gang habituel. Philippe était là aussi avec Pierre-Luc plus trois autres gars que je ne connaissais pas non plus. Mélanie m'a dit que c'était d'autres joueurs de leur équipe de basket. Un bol de nachos avait été posé sur la table. J'en ai mangé plein. J'avais l'impression de revivre, de me réveiller après un long sommeil, mais seulement à moitié parce que je savais que tout ça, c'était de la frime.

Un des gars de basket a proposé de jouer au badminton. Le père de Marie-France avait déjà tout remisé dans le cabanon, mais ça n'a pas arrêté les gars pour autant et ça n'avait pas l'air de déranger le père de Marie-France non plus. Il fallait trouver un coéquipier pour se faire des passes, parce que, finalement, c'était trop compliqué pour le filet. Je voulais faire équipe avec Mariève, mais Pierre-Luc s'est littéralement jeté sur elle comme un asthmatique sur une bonbonne d'oxygène. Tout le monde savait qu'il avait un *kick* dessus. Mariève faisait semblant de ne pas s'en rendre compte, mais je savais qu'elle savait. «Tu pourrais te mettre avec Philippe ? », m'a-t-elle proposé. « O.K. »,

s'est empressé de répondre le principal intéressé avant même que je puisse répondre quoi que ce soit. Au fond, ça m'arrangeait d'être avec lui. Je savais que nous jouerions en silence et ça me rassurait. Il m'a laissée commencer, sûrement parce que c'était moi la fille et qu'il voulait me donner une chance. Il a eu l'air étonné de constater à quelle vitesse le moineau lui revenait et il a presque failli le manquer.

Nous avons échangé plusieurs coups puissants et je pense qu'il était plutôt content de se mesurer à un adversaire qui pouvait au moins lui renvoyer le volant ! Un peu plus tard, il a voulu que nous pratiquions nos « smashes » comme s'il y avait un vrai filet, ce qui, à mon avis, était totalement inutile dans de telles conditions... Il s'est mis à m'expliquer comment faire avec des mots qui sonnaient importants et un sérieux qui m'a presque fait rire... Quand j'essayais de reproduire ce qu'il avait fait, il m'encourageait avec des « Ouais ! C'est ça ! » et des « Excellent ! » comme s'il était en train de m'entraîner pour les Olympiques et que j'avais toutes les chances d'écraser mes adversaires les doigts dans le nez. N'empêche qu'ils étaient bien, ses conseils...

Quand tout le monde a décidé que ça suffisait, Mme Labrie, la mère de Marie-France, a apporté du thé glacé. Celui qu'ils vendent dans de belles bouteilles turquoises avec des fleurs de laurier rose dessus. Je n'osais même pas imaginer le nombre de calories contenues dans une seule gorgée... J'ai vidé une bouteille à moi toute seule. Avec deux pailles. Contrairement à ce que pensait Lizzie, j'ai vu dans le frigo que les parents de Marie-France avaient quand même acheté de la bière. Probablement pour la fin de la soirée. De la point cinq. Pour faire *cool*.

Après quelques échanges, tout le monde est rentré pour manger. La table était pleine à craquer de minies pizzas, de craquelins, de chips, de petites saucisses cocktail, de salades débordantes de mayonnaise, de pailles au fromage et autres cochonneries de party. Je me suis servi une méga portion avec des bouchées de toutes les formes et de toutes les couleurs. Très *design* comme résultat. L'assiette parfaite. Tout le monde avait l'air de s'en foutre de bouffer. Comme si ce que les gens avalaient cessait d'exister une fois disparu. Pas de crise existentielle à se demander comment leur corps allait transporter, distribuer, stocker et/ou évacuer tout ce qui passait par la bouche. La nourriture ne se comptait pas pour eux, ne se calculait pas. Elle se mangeait. Point final. Parce que c'était bon. Bon comme les deux morceaux de gâteau que j'ai avalés dès qu'ils ont atterri dans mon assiette. Ma fourchette était devenue requin. Une tige avec des crocs. Elle reniflait tout, retournait tout sans ménagement. Elle gobait sans faire de distinction.

J'ai mangé l'équivalent d'au moins une semaine de bouffe. Si ce n'est pas plus. Je n'avais même pas mal au cœur, je ne goûtais plus ce que j'avalais. Je ne savais qu'une chose : c'était bon. J'ai presque cru que c'était fini tout ça. Fini d'être différente des autres. Que je n'avais plus besoin de mon plan parce que, de toutes façons, personne n'y comprenait rien...

Il se passait tellement de choses autour de moi. Les gens faisaient les fous et s'amusaient. Ils ne cherchaient pas à avoir l'air cool en pensant constamment à ce qu'ils allaient dire ou faire comme la plupart des gens à l'école. Comme Lizzie et Laurence. Comme la bande à Durel. Ils étaient entre eux et ils avaient choisi de me faire une place.

Le gars qui était assis à côté de moi m'a même expliqué pourquoi, selon sa théorie, le wombat est le plus intelligent des mammifères et qu'à côté de lui, le dauphin et même les différentes espèces des grands singes peuvent aller se rhabiller... Bon, je n'ai jamais vu de wombat de toute ma vie et j'ignorais jusqu'à ce jour qu'il existe une bestiole à quatre pattes avec un nom pareil, mais le fait est que je n'ai pas eu à me fatiguer pour qu'il m'adresse la parole. Même pas parler. Juste être là.

Plus la soirée avançait, plus la gêne se dissipait. Tout le monde parlait fort, même Philippe. Il n'était pas le même avec ses amis de basket... Alors c'est à ça que ressemblait sa voix ? Je n'avais jamais vraiment remarqué qu'elle pouvait avoir un timbre aussi grave. Marie-France a finalement sorti la bière du frigo. Je n'en avais jamais pris. Je ne buvais qu'un peu de vin avec mes parents dans les occasions spéciales et, à chaque fois, ça me faisait drôle dans la bouche et j'avais l'impression que le goût montait jusque dans mon nez. Mais là, on aurait dit que ça allait tout seul. ..

J'étais toute légère. Comme si je ne sentais plus le poids de mon corps. C'est peut-être parce que j'ai arrêté de penser à ça pour une fois. Je ne me demandais plus si j'avais l'air grosse en m'asseyant comme ça, là, devant mes amis, ni si mon ventre était suffisamment rentré, mes fesses, assez serrées, mes cheveux, assez soignés, mes oreilles, assez cachées, mon nez, assez retroussé, mes bobettes, assez serrées, ALOUETTE ! Pourtant, je n'avais jamais autant mangé. En temps normal, je me serais probablement sentie hyper coupable et me serais traitée d'éléphante sans colonne ou de gros pâté chinois dégoûtant. Je ne sais pas pourquoi, mais quand je pense à la nourriture qui se mélange dans mon estomac, ça me fait toujours l'effet d'un gigantesque pâté chinois en

bouillie avec du ketchup. Je préfère l'ordre et le pâté chinois, c'est l'équivalent du chaos, mais en nourriture...

À un moment donné, la musique est devenue plus forte. C'était une de nos chansons préférées à Josie et à moi. Je suis allée rejoindre les trois « M » qui commençaient déjà à faire les folles au milieu du salon, transformant du même coup le sous-sol en piste de danse. Toutes les filles ont fait la même chose pendant que les gars se sont docilement rangés autour de nous, aussi figés que des piquets de clôture. Cramponnés à leurs bières, ils ne savaient plus où se mettre et feignaient de se payer nos têtes. Il n'y avait que Pierre-Luc qui bougeait dans tous les sens en faisant une sorte de danse du Samouraï qui aurait perdu son chemin ou quelque chose du genre. Je ne sais plus trop combien de temps a duré cette danse, ni toutes les autres d'ailleurs. Je ne pensais qu'à une chose : m'éclater, tout oublier en suivant le rythme de la musique. Mariève n'arrêtait pas de me regarder en gueulant les paroles des chansons à pleins poumons et en me tendant une sorte de micro imaginaire pour que je lui donne la réplique. Je savais que c'était complètement nul, mais je m'en foutais !

En sautant par-dessus la table à café, Pierre-Luc s'est enfargé dans les pattes de Bouboule, le chat de Marie-France, qui s'est enfui dans la salle de lavage en poussant des miaulements de panique. Pierre-Luc, lui, est allé s'écraser « les parties » sur l'une des poignées de la table de Baby-Foot avant de s'effondrer sur le sol en grimaçant de douleur, plié en deux, ce qui a mis fin à l'euphorie générale. Les filles se sont esclaffées sans retenue et les gars se sont massés autour de lui en lançant des « T'es-tu correct, man ? » et des « Ça a pas fessé trop fort ? » empreints de sympathie virile.

Je regardais Marie-France qui était en train de reconstituer les grandes étapes de cette scène mémorable au ralenti quand ça s'est produit. Une main chaude dans mon dos. Une grande main qui a stoppé net mon fou rire alors que je me tenais là, debout avec Mariève sans me soucier de rien, immunisée contre moi-même. Je me suis retournée comme un animal affolé et j'ai regardé Philippe. Philippe venait de me caresser le dos ! Il avait dû se dire lui aussi que tout était permis. Sans le vouloir, il venait de me replonger dans mon cauchemar, de m'enduire de colle. Je suis redescendue sur terre par à la vitesse grand V. Terminée, l'apesanteur de la lune, la sensation de flotter. Il fallait bien s'y attendre. Je ne pouvais pas aspirer à rester un satellite en orbite toute ma vie. Même pas le temps d'un party... J'ai repoussé sa main comme s'il s'agissait d'une balle de baseball : le plus loin possible. Pourquoi m'avait-il touchée ? Et de cette façon en plus ! En s'attardant longtemps comme s'il me trouvait belle. Il avait dû se tromper de fille, c'était évident ! Tout m'est revenu en tête d'un seul coup. Tout ce que j'avais ingéré depuis le début de la soirée. Mon corps. Mon estomac rempli à craquer.

J'ai couru aux toilettes sans même me retourner. Le pauvre. Il ne devait vraiment rien comprendre, mais j'étais beaucoup trop secouée pour me soucier de qui que ce soit. Une fois la porte verrouillée, je me suis mise à pleurer comme une idiote. Sans plus attendre, j'ai retiré tous mes vêtements. J'étais folle de rage. Contre moi-même. Contre mes amis qui avaient laissé une telle chose se produire. Contre Philippe aussi.

Je suis montée sur le bord de la baignoire, suspendue à la tringle du rideau de douche pour arriver à me voir entièrement dans le miroir. Aucune partie de moi-même n'allait y

échapper cette fois ! J'ai férocelement empoigné mon ventre. J'ai pincé méchamment mes cuisses. Je m'en voulais à mort de m'être laissée aller. Je regardais mes traits congestionnés de douleur dans le miroir, mes yeux remplis de larmes... Pourquoi était-ce arrivé ? Qu'est-ce qui m'avait pris ? J'étais affreuse sous cette lumière qui me jetait à la figure la lâcheté dont j'avais fait preuve. Tout en moi me criait que j'étais un défaut de fabrication. Je ne pourrais jamais être comme les autres ! Et Philippe qui avait touché à tout ce salami ! Il pouvait me parler, il pouvait me regarder, mais il devait s'arrêter là ! Avec les vêtements, ça pouvait aller. Le saucisson était bien emballé ! Qui essayais-je de berner avec mes combinaisons de cosmonautes ?

Philippe m'avait eue par surprise. Ce n'était pas vraiment de sa faute... Comment pouvait-il savoir que je repoussais tout ce qui bougeait en le tenant à distance dans un rayon de dix kilomètres ! Je n'avais même pas encore réalisé à quel point j'avais peur qu'on m'approche. Il ne me restait plus qu'une chose à faire et elle s'est faite toute seule. Je me suis dit : « Ça y est », puis j'ai commis l'irréparable. J'ai plongé mes doigts au fond de ma gorge. Comme ça. Comme si ce n'était rien. Ça a fait beaucoup moins mal que je croyais. La vue en plongée de la cuvette m'a rappelé les fois où j'avais vomi quand j'étais petite. Ma mère me prenait les cheveux et passait un linge d'eau froide sur ma nuque en disant : « Pauvre puce ! Tu vas voir, princesse, c'est presque fini. »

Je ne me souviens plus du moment où ma mère a cessé de m'appeler « princesse ». Probablement à l'instant même où sont apparues mes cuisses de crapaud. Mais le crapaud n'avait plus besoin de sa mère maintenant. Il pouvait se faire vomir tout seul, le sale batracien. Même plus besoin d'être malade. Génial non ? Il n'avait plus rien à voir

avec la fillette effrayée par la violence de ces spasmes incontrôlables qui la tenaient tout entière. C'était lui qui décidait maintenant.

Je me sentais un peu coupable de faire sortir toute cette bouffe exprès, mais je me disais que si personne ne me voyait, ce que je faisais ne comptait pas. Je savais que mon raisonnement ne tenait pas la route. Pourtant, je m'y accrochais. Aveugle et fière de l'être ! Pas besoin de chien-guide dans mon univers tout à l'envers ! L'important était de se rendre de l'autre côté de la rue, non ? Et tant pis si mes méthodes ne plaisaient pas à tout le monde !

Je suis sortie de la salle de bain, comme neuve. Le crapaud venait de changer de peau à sa manière, car qui était encore assez cruche pour croire aux princes charmants distributeurs de « bisous rompeurs de charme » ? Ce qui venait de se produire n'existait déjà plus. Le noir l'avait aspiré au moment même où j'avais appuyé sur l'interrupteur en sortant. Le savon « Provence chez soi » avait effacé l'odeur sur mes doigts. Le niveau avait à peine changé dans la bouteille en verre givré et le liquide arborait toujours le même vert émeraude translucide. Le rince-bouche à la « menthe toujours plus fraîche » avait décapé le fond de ma gorge et reposait sagement sur la tablette du bas, à côté du paquet de lingettes démaquillantes formule « peau sensible ». Dans la cuvette, l'eau avait tout rincé en léchant les parois blanches et avait cédé la place à une impression de propreté bleue. J'étais complètement grisée par l'emprise que j'avais réussi à avoir sur le temps, sur la mécanique d'un corps-machine étrangement facile à opérer.

J'ai descendu les escaliers, les mains encore un peu tremblantes.

— Ça va ?, m'a demandé Mélanie, une fois en bas.

Je n'avais pas réalisé que ça faisait déjà une bonne demi-heure que j'étais restée enfermée là-dedans.

— Oui, oui ! Juste un peu mal au cœur. J pense que c'est la bière.

Wow ! Quel extraordinaire sens de la répartie ! Je m'épatais moi-même.

— T'es sûre ?, a-t-elle insisté.

— Ouais !

J'avais parlé avec l'assurance d'un rouleau compresseur. Tout allait bien aller maintenant. J'en étais sûre. J'avais enfin trouvé ce qu'il me manquait. Je n'étais peut-être pas aussi mince que les autres ni aussi belle, mais j'étais la plus forte. C'était la seule solution : nager contre le courant pour arriver à les dépasser.

Philippe s'est dirigé vers moi dès qu'il m'a aperçue. On aurait dit qu'il m'attendait. Ne pas se justifier. Ne pas donner l'impression que j'avais quoi que ce soit à me reprocher, que j'avais un truc qui clochait. Ne pas rougir. Sourire. Il m'a demandée si je voulais jouer au Baby-Foot avec lui. J'ai accepté et j'ai passé devant comme si ça coulait à flot pour moi. Un peu plus et je lui faisais un clin d'œil en roulant des hanches. Seigneur... Je ne sais pas trop si ma démarche improvisée de fille « dans le vent » l'a convaincu ; il n'arrêtait pas de me regarder quand je jouais, comme s'il cherchait quelque chose dans mes yeux. Voyant que son ami était déjà en mauvaise posture alors que la partie ne faisait que commencer, Pierre-Luc s'est amusé à « coacher » Philippe comme s'il s'agissait de son protégé.

— Envoueille, Phil !, gueulait-il en frappant dans le creux de sa main avec son poing. Donne tout c'que t'as ! Non, mais c'est quoi l'affaire ? T'as jamais vu de filles avant ou

quoi ? Déniaise ! Vas-y à fond, Léon ! Opère, Homère ! Aboutis, Jean-Guy !

Envouaille ! *Shoote* !

Même en se liguant contre moi, ils n'arrivaient pas à me faire perdre ma concentration. Je demeurais imperturbable. J'ai même réussi à battre Philippe malgré les jeux de mots pour public fatigué éditions Pierre-Luc 2007.

Pour me féliciter, ils sont venus me serrer la main et se sont agenouillés comme deux zozos en simulant un paquet de révérences manquées. Évidemment, Pierre-Luc n'a pas pu s'empêcher d'en faire plus et d'ajouter son grain de sel :

— Ô, toi, déesse du Baby-Foot, prêtresse des jeux de Tables et ... des crudités, a-t-il entamé en attrapant un vieux bout de carotte qui traînait sur le buffet. Accepte cette offrande en guise de pardon pour avoir osé te défier et ainsi t'exposer à notre extrême nullité.

Il a alors déposé le morceau de carotte au creux de ma main et a solennellement refermé mes doigts avant de sceller le tout d'un baiser affreusement sonore et humide.

— Qu'est-ce tu fais, Pierre-Luc !, me suis-je exclamée en retirant vivement ma main et en le repoussant nerveusement de l'autre.

J'étais tellement embarrassée que l'on m'accorde autant d'attention, mais en même temps, je ne pouvais pas m'empêcher de rire de Pierre-Luc qui se roulait pratiquement sur le tapis couvert de miettes de chips pour terminer son numéro de faux chevalier servant. J'ai jeté un regard amusé à Philippe et il m'a répondu en haussant les épaules de résignation, comme pour me dire : « Ben oui, j'le sais qu'y est con ! » À cet instant, même si j'avais la moitié d'une ombre d'une impression que Philippe ne s'était pas trompé de fille tout à l'heure, je n'ai pas voulu y croire. Il valait mieux se protéger parce

que même si c'était vrai, ça aurait impliqué qu'il découvre ce que j'essayais d'oublier sous mes vêtements-couvertures. Et là, c'est sûr qu'il aurait changé d'avis. Qu'il aurait fait le saut, comme j'avais moi-même fait le saut quand mes cuisses de Miss Dunkin' Donut m'ont sauté en pleine figure. Ces cuisses, ce ventre, ces fesses que je n'avais pas terminé de faire fondre. Même mes orteils avaient l'air d'avoir été gonflés à l'hélium comparativement à ceux de Mariève. Je le savais, parce que je les avais vus plusieurs fois quand nous étions en pyjama...

Continuer était la seule solution, car je savais que je finirais par être prête. Prête à être regardée, montrée, et peut-être même touchée... Comme un grand dévoilement. Oui, il fallait que ce soit ça. J'étais persuadée qu'une fois là et seulement là, je n'aurais plus peur. Très très loin, au fond de moi, dans une pièce minuscule dissimulée entre deux cloisons, quelqu'un mourait d'envie que Philippe lui caresse le dos encore et encore en la tenant tout contre lui...

Chapitre 11

Maintenant, Philippe était sûr que Lily se doutait de quelque chose. Cela faisait plus de vingt minutes qu'elle était montée à l'étage. Il n'avait pas pu s'en empêcher. Elle était si près. Elle ne savait même pas qu'il était là, trop absorbée à parler avec Marie-France. Il fixait les trois minuscules grains de beauté tout près de son oreille. Il lui semblait même qu'il était capable de sentir la douceur des cheveux fins et duveteux qui couvraient sa nuque, trop courts pour demeurer en place dans l'immense queue de cheval. Tant pis si

elle se retournait ! Tant pis si elle savait ! Non, il n'avait pas réfléchi. Pas même pris le temps de prendre une respiration avant de faire ce qui le démangeait depuis trop longtemps.

Elle venait tout juste de s'éloigner que déjà, il souhaitait recommencer. Il s'expliquait mal ce qui était en train de se produire. Ça lui était tombé dessus le jour même où Lily était devenue l'amie de sa sœur. Depuis qu'il pouvait l'observer de plus près et autant qu'il le souhaitait. Mais il se sentait de trop en sa présence, parce qu'elle donnait toujours l'impression de n'avoir besoin de personne. Cette façon de faire cavalier seul était à la fois séduisante et intimidante. Pourtant, il l'avait sentie si fragile... Il voulait faire quelque chose pour cette fille ! N'importe quoi ! Et ce désir prenait désormais toute la place. Il savait que ce serait difficile, qu'elle ne le laisserait peut-être pas faire, mais il réussirait ! Il la prendrait dans ses bras pour lui montrer à quel point il était fort lui aussi. Il l'obligerait à tourner la tête, à ralentir cette course qui lui parcourait le cœur et le corps...

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire là-haut ? Pourquoi ne revenait-elle pas ? Maintenant que Philippe avait fait un pas en avant, il lui semblait que le plus dur était passé... Mais si elle ne revenait pas bientôt, il craignait de se dégonfler... Non, c'était le moment ! Il ne fallait pas le gâcher. Et puis pourquoi était-ce si dur ? Ce n'était pas comme s'il n'avait jamais parlé à une fille de sa vie ! Il avait toujours été bon copain avec les amies de sa sœur et, contrairement à bien des gars, il n'avait pas peur de traîner en leur compagnie. Mais avec Lily, c'était différent. Il voulait être autre chose que le frère de sa meilleure amie qui vient en paquet de deux. Se contenter de rester le gars gentil qui

faisait partie du paysage ne l'intéressait plus.

Les gens étaient presque tous partis maintenant. Il ne restait que Pierre-Luc et les trois « M », ainsi qu'un ou deux cousins de Marie-France. Affalé sur le vieux sofa à fleurs roses de Mme Labrie, Philippe n'arrêtait pas de porter machinalement à sa bouche tout ce qui lui tombait sous la main. Comme il ne restait presque plus rien, il devait se contenter des feuilles de laitue tièdes qu'on avait déposée au fond des plats de service en guise de garniture.

— Qu'est-ce qui se passe le frerot ?, a demandé Mariève en s'écrasant bruyamment à côté de lui. Un peu plus et elle renversait la bière qu'elle brassait allègrement dans son verre comme s'il était vide.

— T'as l'air d'un lapin de Pâques en dépression avec ta salade !, a-t-elle ajouté, en lui arrachant la feuille pâlotte de *iceberg* qu'il s'apprêtait à mastiquer.

Philippe riait intérieurement du joyeux spectacle que lui offrait sa sœur. Deux gorgées d'alcool et hop !, elle redevenait la petite Marie espiègle d'avant qui riait tout le temps et qui disait tout ce qui lui passait par la tête. Il lui a repris la laitue mollassonne des mains et la lui a lancée dans les cheveux, mais le cœur n'y était pas. Mariève a déposé son verre et s'est approchée de lui. Bière ou pas, l'heure était aux confidences et ça prenait plus qu'un petit frisson d'alcool dans le cœur pour l'empêcher d'assumer pleinement son rôle de meilleure jumelle au monde.

— Tu l'aimes bien han, Lily ?, s'est-elle risquée en baissant le ton.

La vérité était qu'elle avait une très bonne idée de ce qui grouillait dans la caboche de son frère depuis quelque temps, seulement elle s'était dit qu'il valait mieux ne pas brusquer les choses. Elle avait appris depuis longtemps que Philippe se fermait comme

une huître dès qu'on le prenait de front.

En entendant le nom de *Lily*, il avait tiqué. Ce n'était presque rien, mais c'était assez pour que Mariève comprenne qu'elle avait frappé dans le mille. Elle le savait ! Tous ces regards perdus dans les nuages, tout ce mutisme depuis des jours... Et cette façon d'émerger des limbes chaque fois qu'elle parlait de Lily au souper. Ah, qu'elle le savait ! Le pauvre avait dû perdre des semaines à mettre le doigt sur le bobo, alors qu'elle aurait pu tout de suite lui dire de quoi il en retournait. Elle lui aurait permis d'économiser temps et énergie, mais comme personne ne l'écoute jamais dans cette maison...

— Lui en as-tu parlé ?, a-t-elle continué, légère comme tout pour ne pas effrayer la bête. O.K., non. Quelle question, a-t-elle aussitôt rectifié. Elle ne pouvait pas imaginer son frère prononcer une phrase complète devant Lily. Autant rêver à un cloporte en train de franchir le mur du son. Décidément, il avait besoin de son aide, et vite ! Inutile de se fier à Lily pour faire avancer les choses. Elle semblait aussi timide que Philippe et avait toujours le nez plongé dans ses livres. À ce rythme-là, ils finiraient sûrement par passer à l'étape supérieure à la fin de leurs études universitaires ! Et encore... C'était beaucoup demander à la vie. Non. Ça ne pouvait pas se passer comme ça. Philippe ne lui avait pas encore parlé, et alors ? Il n'était pas trop tard. Mais avant, il fallait s'assurer de quelque chose.

— Crois-tu qu'elle le sait que tu t'intéresses à elle ?

Et vlan ! La question qui tue ! Elle le savait bien, mais quand il le faut, il le faut ! Regard dans le vide, jambe gauche qui s'agite, petit doigt qui craque... Bouchée de salade. Autre bouchée de salade. Ça y était ! Philippe allait parler.

— Ben...

C'était un début ! On était loin d'une performance digne d'un concours oratoire, mais hé, qui a dit que Rome s'est construite en un jour ? Elle a bu une gorgée de bière pour l'encourager à poursuivre. Ouach ! Elle était chaude.

— Oui ! Elle le sait... Ben, en tous cas, j'y pense..., a-t-il avoué, enfin.

— Cool !, a simplement répondu Mariève.

Elle savait qu'elle ne pourrait lui soutirer d'autres informations, mais ça lui suffisait. Le reste, elle allait finir par le deviner. Ce n'était qu'une question de temps. Mais elle ne voulait pas que Philippe passe à côté de cette occasion. Elle aimait bien Lily, même si elle ne la comprenait pas toujours. Même si elle avait parfois peur pour elle. Sa jeune tête pleine de beaux couchers de soleil et de fins heureuses de films classés *pour tous* ne lui permettait pas de sonder les eaux tourmentées qui habitaient son amie, mais elle était sûre d'une chose : c'était une fille bien. Dans le cas contraire, elle ne se serait pas permis de briser le cercle des trois « M », cette forteresse plus solide que le roc. Après Philippe, Mélanie et Marie-France étaient tout pour elle. Lily ne faisait qu'ajouter du soleil dans leur vie, un peu de confettis. Elle n'était pas une menace, mais marchait plutôt à leurs côtés sans rien imposer. Si une fille devait être avec son frère, c'était forcément elle.

Philippe s'était mis à agacer gentiment Bouboule, qui somnolait sur le bras du sofa malgré le vacarme qui envahissait son domaine. Il l'avait mise sur ses genoux et retournée sur le ventre pour faire un combat de pattes. Comment aider ce grand sensible à gagner des points auprès de Lily ? Elle n'était pas du genre à se pâmer et à faire l'intéressante devant les bellâtres comme Marie-France et ne faisait pas tout un plat de leur style vestimentaire comme Mélanie. Non. Si Philippe voulait réellement attirer son attention, il fallait qu'il mise sur autre chose.

— Pense à ce qu'elle aime vraiment et ne va pas trop vite en affaires. Elle est du genre indépendante et pas trop au courant qu'elle est belle, si tu vois ce que je veux dire, a-t-elle ajouté, autant pour elle-même que pour lui. Après avoir elle aussi brassé Bouboule à son goût, elle s'est ensuite levée puis a donné une tape amicale sur une des grandes cannes de Philippe pour lui faire comprendre de ne pas trop s'en faire. Elle allait se mettre sur le coup elle aussi.

Le lendemain, au souper, leur mère leur a servi une mousse à l'érable pour dessert. Il y avait à peine une différence entre les deux assiettes. Philippe a laissé à Mariève la plus grosse part. C'était sa façon de lui dire merci.

Chapitre 12

— Oui ! Je veux qu'on coupe beaucoup !

— Tu les veux plus courts alors ? Dans le genre dégradé hyper branché ?

Annie, ma coiffeuse d'un jour, me regardait comme si je venais de lui donner la permission de se baigner dans le Quick aux fraises ; elle jubilait.

— Tu vas voir ! On va te faire plein de mèches folles ! Tu l'auras ton nouveau look !

Elle savait de quoi elle parlait. Ça paraissait tout de suite, parce que ses cheveux à elle étaient incroyables. J'aurais pu tuer pour avoir une tête comme celle-là. Rien à voir avec la coupe propre et simple que faisait Madeleine, la coiffeuse de ma mère qui s'occupait de moi d'habitude. Elle reproduisait tout le temps ce même dégradé sans saveur depuis ma troisième année, quand j'avais accepté de « faire changement ». Je finissais toujours

par attacher mes cheveux, alors changement ou pas, qu'est-ce que ça m'aurait donné de débattre sur le sujet ...

Mais là, j'avais envie d'une autre tête ! Et pourquoi pas d'un autre salon tant qu'à y être ! C'est Mélanie qui m'en avait parlé l'autre jour. Elle m'avait chaudement recommandé les services d'Annie parce que, je cite : « Elle avait fait éclater la féminité en elle et lui avait fait découvrir tout le potentiel de ce qui confère à son visage son unicité ». Elle me fait rire, Mélanie, quand elle me parle comme son Elle Québec...

J'ai regardé pour une dernière fois ma face ordinaire dans le grand miroir sophistiqué et je lui ai dit : « *Ciao ! Hasta luego*, pauvre andouille ! » La Lily qui disait tout le temps non à *l'extra* pour ne pas se compliquer la vie n'existait déjà plus. Il était plus que temps que je me paie le luxe de m'intéresser à ce qui venait en option et que, moi aussi, je fasse éclater « l'unicité de ma féminité » ou quelque chose comme ça ...

Annie a littéralement pris ma tête en otage pendant une bonne grosse heure. Je n'avais pas du tout envie de protester. Même que, si j'avais pu recommencer une journée pour le reste de l'éternité comme dans le vieux film avec Bill Murray, j'aurais choisi ce moment-ci, sur ce fauteuil, avec Annie. Bon, je sais que super Bill aurait probablement préféré autre chose qu'une mise en plis éternelle comme stagnation dans le temps, mais moi, ça me plaisait bien de me faire tripoter le cuir chevelu par les mains expertes d'Annie. Moi qui faisais tout un plat d'un câlin, d'un bisou, d'un coucou ... Moi qui ne voulais plus de la patte d'ours de mon père sur mon genou, le soir. Moi qui avais repoussé Philippe ...

— J'aimerais qu'on mette de la couleur aussi !, ai-je glissé à Annie, alors qu'elle me racontait comment elle avait réussi à conditionner un pigeon à aller faire « son numéro deux » sur le balcon du voisin au lieu du sien.

— O.K. ! Génial ! Quelle couleur ?, a-t-elle demandé.

— Rouge !, ai-je répondu, sans hésitation en pensant aux lunettes hyper tendance de Mélanie et aussi à la tête de ma mère quand elle me verrait.

— Mèches ou teinture complète ?

— Mèches !

— Grosses ou fines ?

— Grosses !

— Parfait boss !, a-t-elle conclu avant de disparaître dans la section coloration et de se mettre à jouer dans un tas de petits pots avec ses pinceaux.

Une fois brossés, séchés, rebrossés, rerebrossés et arrosés de fixatif, mes cheveux avaient plus que de la gueule ! Ils avaient du chien ! Et pas n'importe quel chien. Du pitbull ! Après avoir payé Annie puis remercié au moins un million de fois, j'ai foncé vers la cabine téléphonique la plus proche pour appeler Mariève. Vivement le jour où mes parents me permettraient d'avoir mon propre cellulaire et où j'arrêteraient de semer des vingt-cinq cents dans tous les téléphones publics de la ville comme un Petit Poucet des temps modernes !

— Devine quoi ?, ai-je explosé dans le combiné tout usé, voire carrément dégueu. Je me suis fait couper les cheveux et ils sont rouges !

J'ai dit rouge comme on crie « Bingo ! » dans un tournoi inter-centres-d'accueil pour personnes âgées ultra motivées et n'ayant qu'une idée en tête : massacrer ces pauvres cartes laides et défraîchies à coups de tampons.

— Non ? Tu me niaises !

En quelques secondes, Mariève a convaincu sa mère de venir la conduire au centre-ville pour venir admirer le « chef-d'oeuvre ». Lorsqu'elle m'a vue à travers la vitre de la voiture, j'ai tout de suite su qu'elle aimait ça parce qu'elle a failli se jeter dans le trafic en ouvrant la portière alors que le moteur était encore en marche.

— Wow ! Lily ! C'est malade ! Ça te change tellement ! On dirait que t'es née pour avoir les cheveux rouges ! T'a l'air d'une séductrice viking ou j'sais pas quoi !

Elle a eu une sorte d'éclair dans les yeux avant d'ajouter :

— Viens ! Je sais exactement ce que ça prend avec ces cheveux-là !

Elle marchait tellement vite que j'avais du mal à ne pas m'enfarger dans les craques du trottoir. Elle s'est arrêtée net devant une petite boutique de vêtements gothiques où ils vendaient des t-shirts Emily Strange comme ceux de Lizzie. J'ai toujours rêvé d'en avoir un en secret parce que je trouvais les imprimés vraiment chouettes, mais je savais que ma mère trouvait ça « vulgaire » à cause des « couleurs criardes » et des « messages violents à caractère autosuggestif ». N'importe quoi.

Nous sommes entrées en parlant beaucoup trop fort, je crois, parce que la fille derrière le comptoir a grogné quelque chose en fronçant des sourcils remplis de *piercings*. Ce n'était pas bien grave. Nous n'avions pas besoin d'elle ! Nous savions ce que nous

voulions et nous nous sommes fait un méga party d'essayage compulsif en nous emparant de tous les t-shirts qui nous plaisaient et même de ceux que nous n'aimions pas. Qui sait ? Peut-être faisaient-ils partie de cette étrange catégorie de vêtements affreux sur les cintres, mais totalement géniaux une fois enfilés.

J'ai eu un mal fou à faire un choix; la plupart des t-shirt faisaient exprès de me moulser le ventre. « Espèce de bide mou ! », sifflais-je à mon reflet en luttant contre l'envie de m'observer jusqu'à me dégoûter de moi-même. J'ai jeté mon dévolu sur le rouge avec des empreintes de chat noires, histoire de faire honneur à ma nouvelle coupe de cheveux. Mariève, elle, a pris un modèle plus simple avec des rayures noires et blanches.

Une fois dehors, alors que nous marchions vers le Café Passion, je n'arrêtais pas de regarder mon reflet dans les vitrines des magasins. J'étais toujours la même fille avec le même manteau classique bleu marine et la même écharpe de laine rouge, sauf qu'au lieu de ma mine de rien du tout, j'avais maintenant une tête de lionne ! Je me suis arrêtée plus longtemps devant le café, le temps que Mariève attache le lacet de sa botte, pour observer de plus près la nouvelle Lily aux cheveux explosifs. Ses yeux paraissaient plus grands et ses joues, plus creuses. Je voulais être elle désormais. Je ferais tout pour la garder en vie. L'autre Lily pouvait bien aller se faire voir. De toutes façons, je n'avais jamais su qui elle était vraiment... La nouvelle Lily était beaucoup plus facile à cerner. Suffisait de suivre le plan et elle était capable de tout.

Il a quand même fallu que lundi se pointe. Lundi, avec l'école, avec les autres... Ça m'a pris des heures à me préparer seulement pour essayer de recréer ce qu'Annie avait fait avec ses satanées potions magiques de salon de beauté et ses formules d'apprentie sorcière ! Même mon nouveau t-shirt ne m'apparaissait plus aussi cool. Qu'est-ce qui m'avait pris ? On m'avait fait une lobotomie ou quoi ? Je n'étais même plus capable d'attacher mes cheveux avec un élastique ! Un simple mouvement, un oui, un non et c'était le désastre ! Tout se défaisait d'un seul coup ! J'ai enfoncé ma casquette de baseball, celle que je garde pour les matins où je me réveille toute chiffonnée, et j'ai enfilé mon immense veste Roots grise et informe. En plus, pour faire exprès, la mère de Mariève a décidé de faire « un spécial » et s'est proposée pour tous nous conduire à l'école avant le travail. Mariève allait sûrement se faire une joie de me rappeler à quel point j'étais lâche. Nous nous étions quittées samedi en nous prenant le petit doigt et en jurant à l'humanité que nous serions maintenant et à jamais des « *strong and confident women* » comme dans Sex and the City.

Quand je suis montée dans la voiture, mon amie n'a rien dit, mais elle m'a dévisagée en exploitant au maximum ses talents de contorsionniste faciale et m'a sorti un de ces « J'le savais ! » qui pointe du doigt. Je me suis presque levée de la banquette en me tapant sur la cuisse avant de crier : « Coupable, votre Honneur ! » Elle a quand même eu la délicatesse de parler d'autre chose, car au fond, nous savions toutes les deux que ça prenait bien plus qu'une poignée de main magique de petit doigt pour devenir « *strong and confident* ». Et ça, c'est sans parler du « *women* »... En attendant, il valait mieux concentrer notre attention sur le test de math de M. Bernard. C'était plus sûr. Seulement, Mélanie et Marie-France avaient entendu parler de « l'événement métamorphose » et

elles réclamaient elles aussi leur part du gâteau. Elles voulaient tout voir, tout savoir sur le pourquoi du comment de ma nouvelle coupe de cheveux. Inutile de mentionner que ça n'a pas pris de temps avant que ma casquette prenne le bord. On aurait dit des hyènes autour d'un morceau de steak passé date.

— Ayoye, les filles ! Pourquoi vous-y coupez pas une mèche pour la regarder au microscope, tant qu'à y être !

— Laisse faire, Pierre-Luc !, a rétorqué Marie-France. Tu peux pas comprendre que, pour une fille, les cheveux, c'est full important !

— Ouais ! C'est comme une extension de notre « moi intérieur », a ajouté Mélanie avec intensité.

Et c'est sur ces paroles pleines de sagesse que la mère de Mariève s'est garée devant l'école. Mélanie m'a embrassée solennellement sur les deux joues avant de sortir de l'auto, probablement pour me donner le courage d'affronter la lumière du jour. Comme d'habitude, Philippe a marché à côté de moi pendant les quelques minutes qui séparent le stationnement de l'entrée principale. Souvent, je m'amuse à remplir ma tête d'images pétillantes comme des bulles de champagne pendant ce court moment de silence. Je m'imagine ce qui se passerait si nous étions dans un film. Philippe et moi, je veux dire. Si j'étais mieux. Si j'étais plus belle. Mais la vraie vie, c'est juste la vraie vie et il n'arrive jamais rien d'exceptionnel sur le terrain de l'école secondaire Martin Groulx. Surtout si, par-dessus le marché, on a une tête à faire peur aux corbeaux. D'ailleurs, l'école Martin Groulx, c'est totalement anti-cinématographique comme nom ...

J'ai été surprise de voir que Philippe était toujours à côté de moi quand j'ai ouvert la

porte de mon casier. D'habitude, nous nous quittons à l'escalier et il prend la direction opposée, car son casier à lui est au troisième. C'était vraiment bizarre, car nous ne nous parlions toujours pas. J'ai arrêté de retirer machinalement les cahiers de mon sac à dos. Tout-à-coup, sans même me donner le temps de réagir, la vraie vie s'est transformée en film. Philippe a pris tout son temps. Il s'est approché de moi, mais pas trop, puis il a lentement soulevé la casquette de base-ball. J'ai senti mes cheveux tomber lourdement en grappes le long de mon visage. Une à une, les mèches sont venues me chatouiller le cou, puis les joues. Certaines se sont même attardées sur les contours de ma bouche, mais je n'osais pas les enlever, de peur que le voile de douceur qui m'enveloppait s'évapore comme par enchantement. On aurait dit que Philippe avait répété ce geste des millions de fois. Il faisait si peu, mais il le faisait si bien ! Pour rien au monde je ne lui aurais demandé d'arrêter, alors qu'il n'y a pas si longtemps, j'aurais pu abattre les filles sur-le-champ pour avoir osé faire bouger cette casquette, ne serait-ce que d'un demi-centimètre. Quand il a eu fini, il a semblé prendre une pause (Misère !). Il a ensuite déposé une partie de sa longue main sur mon épaule. J'ai eu un mouvement de recul, mais lui, il n'avait pas l'air d'avoir peur. Il a quand même retiré sa main, mais l'a redéposée aussitôt. On aurait cru qu'il était en train de prendre une photo de moi avec ses yeux remplis de lumière. Il est parti en me laissant là, comme un pissenlit ébouriffé, avec ma casquette dans les mains ...

À la récré, Lizzie a envoyé un des cretons de la bande à Durel pour me passer un de ses commentaires spécialement concocté pour frapper là où ça fait le plus mal ; je ne lui ai même pas laissé le temps d'ouvrir la bouche avant de persifler : « T'as un problème avec mes cheveux ? Ben pas moi ! » J'ai dû me montrer plutôt persuasive, car l'autre ne s'est

pas fait prier pour rebrousser chemin, complètement terrorisé. Bien fait pour lui ! En plus, si ce niochon était assez intelligent pour dire à l'autre conne de Lizzie qu'il venait d'avoir affaire à une pseudo-folle, ça me permettrait de respirer en paix pendant un bout de temps !

J'ai évité Philippe toute la semaine comme si j'avais huit ans et demi d'âge mental. C'était plus fort que moi. Chaque fois que je le croisais dans le corridor, je courais vers les toilettes les plus proches et je ne ressortais qu'après avoir compté jusqu'à trente Mississippi. Même scénario lorsqu'il avait le malheur d'apparaître dans le local d'informatique. Je m'éclipsais en passant par la salle de photocopie et je ressortais par l'autre porte, ni vue ni connue.

Les trois « M » se sont vite habituées à mon comportement d'immature de première. Mariève m'a aussi signalé que j'étais bien la seule cruche à ne pas avoir remarqué l'approche en douce de Philippe depuis ces dernières semaines, bien avant le fameux party (???). Quand il m'a appelée vendredi soir pour m'inviter à faire du roller blade le lendemain, je ne me suis presque pas étouffée avec l'air que je respirais. Je lui ai dit oui parce que je ne passe jamais à côté d'une occasion de bouger, mais aussi parce que je ne savais pas trop ce que j'aurais inventé comme excuses pour dire non.

Il y avait un soleil d'avant le printemps. Celui qui nous fait goûter à sa chaleur simplement pour nous faire languir d'impatience. La piste cyclable était parfaitement dégagée même s'il restait encore un peu de neige sur les côtés. Il n'y avait que nous et ceux que je qualifie de « vrais sportifs » à avoir décidé de profiter de cette pointe de beau temps. Mariève avait dû parler à Philippe de mon jogging quotidien et des *rollers* que mon père m'avait achetés pour que je puisse commencer mon nouvel « entraînement intensif sur roulettes ». J'en avais déjà fait quelques fois avec les filles au *ROLLIDIUM*. Ça avait été l'enfer; elles ne sont pas aussi rapides que moi et avaient passé leur temps à s'arrêter au bord de la piste pour reprendre leur souffle ou tout simplement pour pouffer de rire tellement elles étaient excitées. Moi, quand je commence à rouler, je ne m'arrête qu'après une dizaine de tours, le temps de me retourner et de refaire le tout en sens inverse.

J'avais évité le dîner de justesse. J'avais mis une grappe de raisin dans mon sac avant de partir, tout cela devant les yeux inquisiteurs de ma mère. J'avais même ajouté une barre-muffin et une tranche de jambon pour faire plus vrai. Je voulais me sentir plus légère que l'air aux côtés de Philippe, prête à décoller. De toutes façons, mon estomac était tellement plein de noeuds, que je n'aurais même pas digéré un petit pois.

Il m'attendait sur un banc, la tête inclinée vers l'arrière comme s'il voulait mieux attraper le soleil qui avait mis tant de temps à se montrer. Je l'ai tout de suite trouvé beau. Pour vrai. Pas juste parce que tout le monde le dit. Il s'est levé dès qu'il m'a aperçue. J'avais déjà enfilé mes patins, car j'avais pensé que si l'envie de me sauver me prenait, je n'aurais qu'à me mettre à rouler et que, comme nous étions venus pour ça,

j'arriverais au moins à sauver les apparences...

— Allo !, a-t-il lancé avec empressement.

Il a ensuite regardé mes pieds en s'exclamant :

— Wow ! Trop cool tes rollers !

— Merci, ai-je soufflé en fixant bêtement mes patins.

— On y va ?, a-t-il ajouté, quasiment trop optimiste.

— On y va !

Nous nous sommes immédiatement mis à rouler. D'abord lentement, puis de plus en plus vite. Nous étions l'un à côté de l'autre, prenant tout l'espace, lui, avec ses grandes enjambées et moi, avec mes longs bras qui n'arrêtaient pas d'accrocher les siens. Il était plutôt doué et je me demandais s'il pensait la même chose de moi, parce qu'à chaque fois que je fais du sport, j'ai toujours l'air d'être au bord de la crise cardiaque tellement je suis rouge. Après quelque temps d'accélération grisante, nous avons croisé un joggeur quinquagénaire et son golden retriever. Philippe a disparu derrière moi, question d'éviter un face à face et de se retrouver plongé dans un nuage de poussière, de morceaux de plastique et de poils...C'était moi qui imposait le rythme maintenant et je sentais que Philippe n'était pas très loin derrière. Je lui ai demandé de passer devant, prétextant préférer qu'il décide de notre vitesse de croisière. La vérité est que l'idée de me sentir observée me terrifie et que j'ai horreur qu'on pénètre dans ma bulle de sueur et de mouvements quand je fais du sport. Il ne s'est pas fait prier et m'a dépassée en exécutant un trois cent soixante tout en prenant bien soin de ne pas donner l'impression d'en mettre plein la vue. Mon petit doigt me disait que c'était justement ce qu'il cherchait à faire...

J'ai réussi à le suivre sans grande peine et j'ai même oublié de m'en faire à propos de mon derrière que j'exposais ainsi à la vue de tous quand je me tenais comme ça, inclinée vers l'avant, laissant du même coup à mes jambes tout le monopole du mouvement. Mouvement qui leur revenait de droit vu l'effort que nous leur demandions après ces longs mois d'hiver à se contenter d'exercices à la peau de toutou. Je ne pensais qu'à nos corps qui avançaient à la même vitesse, au vent sur notre peau, à nos mains nues, libérées de ces gants lourds, de ces mitaines piquantes... Nous avons roulé comme ça pendant un bon moment, parce que, contrairement à mon habitude, je n'ai pas regardé ma montre. J'avais laissé tranquilles ces fidèles aiguilles calculeuses de temps pour une fois.

Lorsque nous avons aperçu la fontaine qui se trouve à peu près à mi-parcours, Philippe a commencé à ralentir et j'ai compris. Il voulait faire un arrêt. Zut ! Déjà ? Il m'a demandé si j'avais soif. J'ai répondu « oui » comme s'il venait de me promettre un tour de manège *V.I.P.* à la première journée d'ouverture de Disney World. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis le début de l'après-midi, je faisais preuve d'un enthousiasme forcé qui m'exaspérait chaque fois que j'ouvrais la bouche.

Le soleil avait maintenant eu raison de tout ce ciel. Nous avions eu chaud, mais l'air frais s'était chargé de nous sécher, ce qui nous permettait de conserver une apparence plutôt convenable pour un premier rendez-vous officiel... Philippe s'est penché pour ouvrir son sac à dos et il en a sorti une bouteille de plastique vide, comme s'il avait tout prévu. J'adore les gens qui prévoient, qui savent. Pourquoi je ne pensais jamais à ce

genre de choses, moi ? J'ai revu dans ma tête les vieux papiers et les pièces de monnaie qui traînaient au fond de mon sac de sport. Je n'avais même pas pris le temps de le vider avant de partir.

Après avoir rempli la bouteille, il m'a demandé si j'avais soif avant même de prendre une seule gorgée. J'ai bu un peu, puis je lui ai redonné son eau-cadeau... Il a aussitôt porté la bouteille à ses lèvres pour en prendre à son tour. Il ne me quittait pas des yeux et il respirait plutôt fort en buvant, comme s'il cherchait à reprendre son souffle en même temps. Il m'a de nouveau tendu la bouteille et j'ai encore bu. Je ne savais même pas si j'avais soif ou non. Ça peut paraître bizarre, mais c'était la première fois que je buvais dans la même bouteille qu'un gars. C'était la première fois que je partageais « mon verre » avec quelqu'un, point. Ma mère m'avait toujours répété que c'était « déplacé et pas tellement hygiénique ».

Après chacune de ses gorgées, je reprenais la bouteille, étrangement gênée par cet échange de microbes... Et lui, à chaque fois, paraissait encore plus content. Ou satisfait ? Ses jambes, interminables, étaient continuellement tendues pour agripper l'asphalte et empêcher les roulettes d'aller n'importe où. La découpe de ses muscles si près de la peau me fascinait. Comment un gars qui avait des jambes comme *ça* pouvait-il *vraiment* avoir envie d'être avec moi ? Il me fallait une autre gorgée d'eau pour retrouver le courage de lever les yeux, mais Philippe a été plus rapide ; ses lèvres, chaudes et pleines, se sont retrouvées accrochées aux miennes, figeant le reste du monde autour de moi. Au secours ! Aidez-moi, quelqu'un ! J'étais aussi tendue qu'une poupée Barbie qui vient de recevoir une injection de Botox. Les yeux grand ouverts, une mèche

de cheveux dans la bouche, je me suis rendu compte que Philippe m'avait piégée comme une amatrice. Était-ce bien lui, ces paupières mi-clauses, ce souffle court, ces doigts comme des papillons ? Était-ce encore lui, cette soie de la peau qui me frôlait l'avant bras, ce casque qui venait se heurter au mien, ce chancellement nécessaire pour ne pas perdre pied ? Toujours lui, ce fil rompu, cette flamme qui frissonnait, cette distance qui se creusait ?

Je venais de vivre le moment le plus important de ma vie, celui dont Josie et moi avions tant parlé en imaginant cinquante-six mille scénarios et tout ce que j'avais trouvé à faire avait été de demeurer aussi raide qu'une tranche de bacon morte ! Victorieux, Philippe a retiré son casque, a versé ce qu'il restait de l'eau sur sa tête et l'a secouée comme un petit chien fou après un brin de trempette. Cette façon de se foutre de tout, de n'avoir besoin de rien pour être bien me troublait. Il s'est penché pour remettre la bouteille dans son sac à dos. Ses fesses ne remplissaient même pas son short de basket noir tellement elles étaient petites. Des fesses fermes qui n'ont pas peur de bouger, car elles ne débordent jamais de leur rondeur aussi mesurée, calculée. Des fesses insouciantes dignes d'une illustration de dictionnaire.

— On continue ? a-t-il lancé en se relevant.

Il souriait, le brun des yeux clair, la mine éveillée. Il me contaminait avec son courant électrique de gars heureux qui ne réfléchit pas.

À partir de ce moment, nous n'avons pas arrêté de parler en roulant. C'était comme si ce n'était plus Philippe, comme si ce n'était plus moi qui étions là. J'avais envie de lui dire plein de choses, parce qu'il m'écoutait comme si tout était important. C'était tellement

facile ! Je ne pensais même plus à mon plan, ne me demandais plus si tout ça, c'était bien, si c'était mal ... À vrai dire, je ne pensais à rien ! À rien pour une fois, excepté à ce que je racontais à Philippe et à ce qu'il me racontait, à la piste qui se déroulait devant nous comme un ruban ...

Je lui ai dit que j'en avais plus qu'assez de ma sœur et qu'il était chanceux, lui, d'avoir une jumelle aussi cool. Il m'a répondu que Mariève n'était pas *cool* tout le temps et qu'être jumeaux, ce n'était pas toujours aussi jojo qu'on le croyait, mais je pense qu'il disait surtout ça pour sympathiser... On a aussi parlé de basket, de volley, de base-ball, de soccer, de ski alpin, de tennis, de planche à roulette, de water-polo, de course à pied, de karaté et de nage synchronisée (Alors là, non ! Quand même pas !). Comme moi, il avait une mère qui lui avait fait tout essayer (sauf que dans mon cas, ô horreur, c'était la musique) et il carburait à l'effort physique. J'ai aussi appris que lui aussi, il aimait courir et qu'il s'entraînait comme ça toutes les fins de semaines. (« On pourrait le faire ensemble ? », qu'il m'a dit. « O.K. », que je lui ai répondu.) Je ne savais pas non plus que son film préféré était *Fight Club*, que son plus grand rêve était de faire du surf dans la passe de Taapuana (?) à Tahiti, qu'il trouvait que le fromage bleu goûtait le brocoli trop cuit (C'est vrai !) et qu'il était le seul de sa famille à bénéficier d'une flexibilité accrue du pouce droit (Moi, c'était la langue que je pouvais plier comme bon me semblait. Qui sait si, un jour, ça pourrait me servir ?)

Arrivés au bout de la piste, nous nous sommes rendu compte que nos jambes étaient sur le point de déclarer forfait. « Trois heures de roller *non-stop* », s'est-il exclamé. « Mon record ! Et toi ? » Je lui ai répondu que un, je n'en avais jamais fait aussi longtemps non

plus et que deux, ce n'était pas vraiment *non-stop*, parce que nous nous étions arrêtés pour boire. Ce n'est qu'après avoir parlé que j'ai réalisé que je venais de créer de toute pièce le plus sublime, le plus unique, le plus extraordinaire moment de malaise... J'ai souri nerveusement en repensant à notre baiser vite fait qui avait failli me faire mourir de surprise. Philippe, lui, s'efforçait de retrouver une température corporelle normale (et ce n'était pas à cause du roller !). Alors j'ai eu la brillante idée de m'asseoir dans l'herbe pour enlever mes patins (c'est ce qu'il y avait de mieux à faire, non ?). Philippe a aussitôt entrepris de m'imiter. Une fois nos pieds libérés de ces poids lourds que nous avons rangés dans nos sacs à dos, il a proposé de me raccompagner jusque chez moi. Je lui ai fait remarquer que ma maison n'était pas vraiment sur le même chemin que la sienne, que ça allait prendre une éternité avant qu'il puisse rentrer chez lui après (Non, mais est-ce que j'allais la fermer ?), que les vents n'étaient pas favorables, qu'on avait annoncé une tempête de sable et bla, bla, bla...

— C'est pas grave, je m'en fous, a-t-il lancé en me prenant par la main avant que je me mette à flotter au-dessus du sol. Ou était-ce carrément pour m'empêcher de m'envoler ?

Chapitre 14

— Mais où étais-tu passée ?

Je n'avais même pas encore franchi le seuil de la porte que ma mère se faisait une joie de me tomber dessus. Ce regard dur, cette voix suraigüe, ces mains crispées... Je ne savais plus combien de fois je m'étais écrasée devant eux. Une boule s'est aussitôt formée dans ma gorge et mes yeux ont disparu sous leur voile d'eau. Mon père ne se tenait pas trop loin derrière, mais, comme d'habitude, il l'a laissée continuer.

— Il est vingt heures passées, Lily Castongay ! Pourquoi tu n'as pas appelé pour dire que tu ne viendrais pas souper ?

Je détestais qu'elle m'appelle comme ça. Avec le nom de famille et le ton de tragédie grecque. C'était comme si elle revendiquait son droit de me posséder quand ça lui chantait, mais moi, ça me donnait plutôt l'impression d'être une parfaite étrangère.

— Ben, réponds !

Classique. Elle savait pertinemment que si j'ouvrais la bouche, j'allais me mettre à pleurer et elle aurait gagné. Pas cette fois.

— J'étais partie faire du roller.

Voilà. C'est tout. Si elle pensait que j'allais lui parler de Philippe, elle se mettait le doigt dans l'œil. Croyait-elle vraiment que j'en avais quelque chose à faire de ses règles à la noix alors que je venais de passer l'après-midi à rouler sur un nuage avec un garçon qui avait des jambes comme des bâtons de dynamite, des super cheveux d'hérisson qui fouettaient l'air et le brun des yeux aussi corsé qu'un double expresso ? Et il était gentil en plus. Vraiment gentil. Capitaine de basket par dessus le marché ! Et il m'avait embrassée, moi ! Non, comment ma mère, ce monstre d'efficacité, pouvait-elle comprendre une chose pareille ? Parfois, j'ai l'impression qu'elle existe juste pour me dire quoi faire.

Attirée comme une mouche par les cris de ma mère et le silence fracassant de mon père, ma sœur est sortie de sa chambre. Ça n'a rien d'étonnant. Elle tire profit de toute situation qui peut me nuire. Ma déconfiture est toujours un spectacle amusant à regarder. « Bienvenue chez les Castongay », ai-je pensé. Pourquoi faut-il toujours qu'ils gâchent tout ?

Après une éternité de dialogue à sens unique, le ton de ma mère s'est adouci un peu. Elle avait sûrement l'impression d'en avoir assez fait.

— As-tu soupé ?, a-t-elle fini par me demander, probablement pour renforcer le sentiment du devoir accompli. Je lui ai répondu que c'était déjà fait et je me suis mise à monter l'escalier, trop contente de pouvoir enfin disparaître dans ma chambre. Il a quand même fallu qu'Audrey décide de s'en mêler.

— Chus sûre que c'pas vrai !, a-t-elle commencé. Elle a pas soupé ! En plus, je l'ai vu plein de fois jeter ses lunches à l'école et elle ne met presque rien dedans le matin.

La vipère ! Elle continuait de m'espionner ! Ma mère, qui se dirigeait vers la cuisine, s'est brusquement arrêtée puis a soupiré bruyamment. Je l'ai imaginé en train de lever les yeux au ciel avant de se retourner.

— Là, Lily ! Ça va faire avec tes niaiseries ! Tu vas manger ce qu'on te donne un point c'est tout puis tu vas arrêter tes caprices !

Ses mots résonnaient d'exaspération et son visage était complètement défait par la colère. Mon père, lui, ne semblait plus savoir où se mettre. Je savais bien que je l'avais encore déçu, mais je ne pouvais pas être à la fois la nouvelle Lily et continuer à lui faire plaisir ! Je maudissais Audrey pour avoir rallumé le feu de la sorte. Pourquoi ne nous laissait-elle pas jouer à la petite famille parfaite en paix ? Juste à voir ma mère, je savais qu'elle aurait mieux aimé qu'Audrey se taise au fond. Elle aurait pu continuer à croire que nous nous portions tous à merveille et que ce hall d'entrée qu'elle s'efforçait de faire briller comme un sou neuf allait nous protéger maintenant et jusqu'à l'heure de notre mort... Mais là, rien à faire. Elle allait devoir reporter ses projets d'assainissement du monde à plus tard. Parce que j'étais devenue la tache qui ne veut pas partir. Celle qui

pourrit l'ensemble. À cause de « mes niaiseries », comme elle le dit si bien.

— Et puis, avec qui tu étais pendant tout ce temps-là ?

Bon, retour en arrière ! Typique. Elle n'avait pas eu le temps de poser toutes les questions de son répertoire perso, alors pourquoi ne pas profiter de cette nouvelle prise de bec pour remuer l'ancienne poussière ! Merci encore, Audrey !

— Avec personne, ai-je répondu, déjà sur mes gardes.

— Et c'était personne le gars qui est venu te reconduire au coin de la rue ?

Non, mais comment elle s'y prenait à la fin ? Ce n'est pas une sœur que j'ai, mais un rat ! Un sale rat aux allures de délicate souris blanche avec l'intérieur des oreilles bien rose, mais dont les yeux rouges injectés de sang ne sont que le reflet de son esprit démoniaque ! Il n'était pas question qu'elle s'en prenne à Philippe ! Ni elle, ni personne ! Ce n'était pas de sa faute si j'avais oublié l'heure et en plus, il n'était même pas là pour se défendre...

Ma mère a préféré passer l'éponge sur cette nouvelle donnée du problème qui aurait pu assombrir le tableau quant à ma ô combien choquante incartade. Elle a choisi de couper court à la conversation et m'a priée de bien vouloir passer à table pour qu'elle me serve à souper.

— NON ! NON ! J'AI DIT NON ! COMPRIS ?

Le cri a jailli de lui-même. Puissant. Rageur. Je ne me suis même pas reconnue tellement mes tripes l'ont poussé loin. Je suis montée et j'ai claqué la porte de ma chambre le plus fort que j'ai pu. Aussi fort que la tempête qui faisait rage dans mon abdomen. Une vraie dingue ! J'avais déjà rêvé de faire ça auparavant, mais jamais je ne m'étais livrée à une

prestation « live ». Je ne savais pas quoi faire de ma peau. J'aurais voulu briser quelque chose qui aurait fait du bruit, arracher le papier peint, n'importe quoi ! Mais, pour péter ma coche solidement, ça me prendrait une double colonne vertébrale... ou tout autre appareillage qui fait l'affaire. Je n'ai rien trouvé de mieux que de me jeter sur mon lit (mon originalité me tuait) et j'ai pleuré toutes les larmes auxquelles j'interdisais de couler depuis tout à l'heure. Au moins, j'avais résisté. Je n'avais rien avalé. Je ne serais pas obligée de tout rendre à la cuvette ce soir.

Personne n'est monté pour voir comment j'allais. Ils devaient avoir trop peur que je les griffe ou que je fasse n'importe quel autre truc encore jamais fait. Tant mieux ! S'ils pouvaient simplement disparaître de la surface de la terre, ça m'arrangerait ! Je me suis levée d'un bond, puis j'ai tiré ma couette pour la défroisser. Rien à faire. Les plis zigzaguaient dans tous les sens sur mon lit. Je me suis mise à tirer de plus belle pour lui faire la peau à cet édredon de malheur, mais il demeurerait indomptable. À force de se faire secouer, mes toutous ont fini par tomber de mon lit ; certains avaient la face écrasée contre le tapis. J'ai agrippé ceux qui restaient par le poil, puis je les ai jetés par dessus bord pour être bien sûre qu'il n'y aurait pas de survivants. Voilà ! Ça leur apprendrait à avoir des tronches aussi mignonnes ! Ma chambre m'apparaissait d'une insignifiance criante. Même ma tasse de Bob l'éponge qui me servait de porte-crayons semblait jurer avec le reste. Tout était de trop. Tout était laid et archi nul. Surtout ces photos qui dataient de l'école primaire. Des photos de Josie et moi qui n'avaient même plus rapport tellement nous avions l'air de deux imbéciles heureuses avec nos grandes

dents qui rient tout le temps ! J'ai d'abord arraché celle où nous étions assises en tailleur sur le lit de Josie, puis ça a été le tour de celle prise à ma fête l'an dernier. Je les ai déchirées en minuscules petits morceaux. Le plus petit possible pour être sûre qu'il ne reste rien. Je les ai lancées de toutes mes forces dans les airs, même si je savais que c'était inutile; le papier, ça ne revole jamais bien loin. Quand elles ont enfin fini par atterrir, j'ai piétiné ces miettes de souvenirs en gueulant ma colère à voix basse. Il n'était pas question d'ameuter le reste de la tribu Castongay qui devait avoir recommencé à mener sa petite vie toute planifiée à l'avance. « Tiens Josie ! Mange d'la marde pis étouffe toi avec ! T'es pas mieux que les autres au fond ! T'es rien qu'une hypocrite qui pense juste à *flasher* avec tes deux grandes innocentes qui s'habillent pareil avec leurs cheveux pareils ! » J'ai aussi ajouté plein de « criss » de « câlisse » puis d' « ostie » à la fin de mes phrases, et aussi entre chaque mot, question de savoir ce que ça faisait et si ça soulageait autant que ça en avait l'air.

Au moment où je me disais que j'en avais assez d'attaquer virtuellement Josie de la sorte, mon regard est resté accroché aux yeux beaucoup trop bleus de Jude Law. Il se flattait la mâchoire comme un insignifiant sur un de ses posters. On aurait dit une mauvaise pub d'après rasage. « Gros con ! », que je lui ai lancé avant d'arracher d'un trait sa petite gueule de frimeur génératrice-de-faux-espoirs. Après lui avoir servi la même médecine qu'aux autres photos, j'en suis arrivée aux conclusions suivantes :

1- Sacrer en anglais est beaucoup plus satisfaisant, surtout lorsqu'on s'amuse à faire des combinaisons comme dans « fucking-looser » ou dans « fucking-poche » (Vive le bilinguisme !).

2- Même après avoir massacré tous mes posters et avoir transformé ma chambre en un

bordel indéfinissable, je ne me sentais toujours pas mieux...

Je me suis recroquevillée comme une naufragée dans mon lit tout défait. C'était insensé, mais j'aurais voulu appeler Josie pour lui raconter combien mes parents et moi, ça faisait deux. Que ma sœur était toujours aussi débile. J'aurais aimé lui parler de Philippe, de son baiser plein de feux d'artifice, mais je ne pouvais pas, je ne pouvais plus... Pourquoi les choses avaient-elles changé ? Pourquoi est-ce que ça faisait si mal ? Mariève, elle, elle avait Mélanie et Marie-France. Je me suis mise à faire des séries d'abdominaux jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Au deux-centième, je me suis arrêtée parce que là, j'avais mal pour vrai. Cinquante points pour moi, les autres, encore zéro.

Cette nuit-là, j'ai fait un drôle de rêve. Je n'arrêtais pas de manger des gâteaux. Des montagnes de petits gâteaux « Vachon » qu'Audrey me donnait et qui ne goûtaient rien. Même si je prenais des bouchées de plus en plus grosses. Même si je mangeais de plus en plus vite. Elle les cachait dans son armoire à produits de beauté dans sa chambre. « En veux-tu encore ? », qu'elle me demandait chaque fois que j'en terminais un. « Non », que je lui répondais, mais j'en prenais toujours un autre.

Chapitre 15

Mariève était aux oiseaux. Philippe et Lily, ensemble ! Jamais elle n'aurait cru son frère capable d'autant d'audace en amour ! Oh, il ne lui avait rien dit, bien entendu, mais elle s'était bien rendu compte que sa balade en roller n'avait pas eu la même saveur que

d'habitude. Lui avait-il parlé ? Ou était-ce elle qui avait abordé le sujet. Lily pouvait bien jouer les indépendantes, mais peut-être avait-elle, elle aussi, une face cachée capable de foncer tête première quand il était question d'affaires de cœur... L'avait-il embrassée ? Du bout des lèvres ou avec la langue ? Mariève avait fait une mine dégoûtée en imaginant son frère en train de se livrer à ce genre de gymnastique buccale.

Elle avait attendu avec impatience que la fin de semaine passe avant de parler à Lily. En fait, elle avait espéré que son amie lui téléphone pour tout lui raconter, mais, à sa grande déception, elle n'avait reçu aucune nouvelle. Elle marchait maintenant vers la cafétéria en bousculant quelques élèves au passage. Les corridors à l'heure du midi lui apparaissaient toujours comme une course à obstacles. Si elle arrivait avant Philippe, elle pourrait arracher quelques détails croustillants à Lily puisqu'elle était toujours la première à se pointer à la table. Mariève croyait parfois que cette maniaque des sports avaient des turbo-réacteurs à la place des pieds...

Il y avait un vacarme monstre à l'intérieur, comme si le beau temps avait réussi à s'infiltrer par toutes les ouvertures de la grande salle pour prendre d'assaut ceux qui lui avaient échappé. Mariève s'étirait le cou et s'agitait derrière la masse de cheveux blonds inconnue qui lui bloquait la vue. La chaise vide de Lily l'avait plongée dans une déception démesurée de petite fille gâtée. Lily n'était pas là. Et alors ? Elle finirait bien par arriver. Elle avait accueilli Mélanie et Marie-France avec détachement et a continué de fixer la porte sans faire attention à ce qu'elles racontaient.

Peut-être Lily avait-elle rejoint Philippe à son casier pour qu'ils arrivent ensemble ?

C'était ce que tous les couples de l'école faisaient, après tout. Cette pensée avait illuminé son visage et fait danser les taches de rousseur au coin de ses yeux, mais elle s'était aussitôt rembrunie quand elle avait vu entrer Pierre-Luc aux côtés de Philippe. Elle savait qu'elle faisait tout un plat avec cette histoire, mais c'était plus fort qu'elle. Lily était la première de la gang à vivre une histoire d'amour et, en tant que nouvelle meilleure amie, elle ne voulait absolument rien manquer. Il y avait bien eu Mélanie et son sauveteur aux maillots trop serrés l'été dernier, mais ça n'était pas pareil ; la passion enflammée avait pris fin dès que Mel avait obtenu son numéro de téléphone. Elle avait fait croire qu'elle avait laissé le papier dans la poche de son short et qu'il avait disparu dans la machine à laver. Tout le monde sait que la pauvre n'avait jamais eu le courage de l'appeler.

— Lily n'est pas avec toi ?, avait pratiquement reproché Mariève à son frère lorsqu'il était venu s'asseoir à côté d'elle.

— Euh... Non., avait-t-il répondu, apparemment gêné par l'intrusion de sa sœur dans SA vie privée. « Relaxe », avait-elle pensé. Ce n'était qu'une question, après tout, mais elle lisait trop bien en lui et elle savait que ça l'énervait. Éliminant sur le champ la possibilité de questionner son frère en attendant que Lily daigne se montrer le bout du nez (Philippe était sur le mode « c'est pas de tes affaires »), Mariève avait décidé de partir elle-même à la recherche de Lily. Elle ne devait pas être bien loin. Peut-être était-elle simplement restée plus longtemps avec son prof de français pour lui poser des questions.

En se dirigeant vers le département des langues, elle avait décidé de faire une « pause-pipi » et avait poussé la porte des toilettes. Fidèle à ses habitudes, elle avait attendu que

l'endroit se vide après s'être enfermée dans une cabine. Ce n'est quand même pas de sa faute si elle est « gênée de la vessie » depuis qu'elle est petite ! Alors qu'elle croyait être enfin seule, Mariève avait entendu du bruit provenant de la cabine d'à côté. « Tant pis ! », s'était-elle dit, mais le bruit avait repris de plus belle et elle avait réalisé que cette pauvre fille était malade. Elle ne savait jamais quoi faire dans ces moments-là ! Devait-elle lui demander si tout était O.K. (Quelle question stupide, puisque la malheureuse était en train de vomir tout ce qu'elle avait dans le corps...) ou faire la morte jusqu'à ce que tout soit fini ? Elle avait choisi la deuxième option et avait sagement attendu sur le « bol » que les affreux spasmes décident de laisser enfin sa voisine tranquille.

Mariève avait entendu le robinet, puis le brouhaha des corridors lui avait indiqué que la fille avait filé. Elle s'était précipitée hors de la cabine et avait entrouvert la porte des toilettes pour savoir de qui il s'agissait. « Quelle conne ! », avait-t-elle pensé d'elle-même en ne sachant pas trop pourquoi elle se laissait gagner par ce genre de curiosité mal placée. Elle avait aussitôt reconnu les superbes cheveux rouges émergeant du poncho violet, les bottines bleues au bout des jambes-brindilles et cette démarche qui s'impose et qui balaie tout... Lily !

Comment Lily avait-elle pu lui mentir pendant tout ce temps ? Ça faisait quatre mois ! Quatre mois qu'elle lui avait juré qu'il n'en était rien. Qu'elle ne ferait jamais une chose pareille ! « Et moi qui lui faisais confiance », s'était insurgée Mariève. Comment avait-elle pu ne pas s'en rendre compte ? Mariève était tellement en colère qu'elle avait le goût de pleurer. Elle ne connaissait pas d'autres façons d'être fâchée, alors... Elle en

voulait à Lily de ne pas être celle qu'elle croyait, mais elle s'en voulait surtout à elle-même de n'avoir rien deviné. Elle connaissait cette maladie pourtant, à cause de Xaviera, mais aussi à cause des blagues que les filles faisaient tout le temps entre elles. Tu manges de la salade au Mc Do parce que tu trouves que tout le reste est infect ? Anorexique ! Tu as le malheur de cracher devant un deuxième morceau de gâteau ? Tu as un problème avec la bouffe ! Et ça, c'est sans parler de celles qui sont mordues de ballet classique au point de rêver de faire dans le professionnel ! Anorexiques ! Anorexiques ! Anorexiques ! Toutes se servaient de ce mot pour tout et pour rien, mais savaient-elles VRAIMENT de quoi elles parlaient ? Parfois, des photos dans les magazines à sensation criblés de phrases-chocs arrivent à ébranler suffisamment les âmes sensibles.

« *Incredibly skinny !* », « *Eating disorders, the new tendency ?* », « *Hollywood = Anorexialand* »... Quand une fille ne remplit même plus un bikini de taille zéro et qu'elle a perdu la carte au point de ne plus être capable de voir qu'elle a l'air d'un cadavre en décomposition, là, on trouve qu'il y a un problème. C'est tellement gros, ça fesse tellement qu'on se dit que ce genre de saleté ne peut être autre chose qu'une maladie d'actrices en manque d'attention.

Mais qu'en est-il des autres filles ?, se demandait Mariève. Des filles ordinaires qui ont des vies ordinaires, comme Xaviera ? Comme Lily ? Sa cousine était maintenant guérie, elle n'avait jamais rechuté. En tous cas, c'est ce que sa mère lui avait dit. Elle n'avait jamais été proche de Xaviera et ne comprenait pas pourquoi les parents s'entêtaient à demander des nouvelles des gens qu'ils ne voient jamais. N'empêche que grâce à Xaviera, elle en avait suffisamment appris sur l'anorexie pour confronter Lily à l'automne, quand elle s'était effondrée comme une poche de sable avec son ballon de

foot-ball.

Elle fixait l'horloge de la classe dans l'espoir ridicule d'accélérer le mouvement des aiguilles par l'unique pouvoir de sa pensée. Plus que dix minutes et le cours serait fini. Elle s'était mise à jouer mécaniquement avec le bouchon de son stylo. Au bout de deux minutes, Marie-France avait fini par arracher le crayon de ses mains. C'était le genre de truc qui la rendait complètement folle. Mariève s'était rabattue sur sa gomme à effacer qu'elle avait commencé à « éplucher » en arrachant l'enveloppe de carton usée qui, au fond, ne servait strictement à rien. Quand la cloche avait enfin sonné, elle s'était précipitamment levée de sa chaise en lançant à Marie-France qu'elle ne prendrait pas le bus ce soir. Son amie l'avait regardée comme si l'heure de l'Apocalypse avait sonné.

— Je t'expliquerai, lui avait-elle dit avant de s'éclipser.

Il fallait absolument qu'elle parle à Lily. Elle n'avait jamais rien compris au trip de sa cousine ni même pourquoi une fille normalement constituée cherchait à maigrir au point de vouloir disparaître. À son grand désespoir, son corps à elle n'avait pas bougé d'un poil depuis ses onze ans. Par la suite, il n'avait fait qu'allonger comme un légume qu'on aurait laissé trop longtemps en terre. Non, elle était loin de comprendre, mais tout ce qu'elle savait, c'est que Lily n'avait pas eu raison de lui mentir, de *leur* mentir ! Et puis, il y avait Philippe...

— Aille !, avait-t-elle crié à Lily lorsqu'elle l'avait vue devant son casier.

Cette dernière s'était retournée en sursautant. Lorsqu'elle avait reconnu son amie, Lily avait semblé soulagée et avait amorcé un sourire. Mariève avait failli ramollir face à cette douceur faussement sincère, mais s'était ravisée; elle savait tout maintenant ! Elle

l'avait vue ! Lily ne pouvait plus s'en tirer comme ça !

— Viens par là !, avait-t-elle ordonné en agrippant brusquement le bras de Lily.

Elle l'avait traînée de force entre deux rangées de casiers après s'être rapidement assurée que l'endroit était bel et bien désert. Effarée, Lily demeurait silencieuse. Les traits figés, elle semblait nager dans l'incompréhension la plus profonde.

— Bon, là, écoute-moi !, avait commencé Mariève. Elle avait senti sa voix défaillir, mais n'avait pas abandonné pour autant. Je t'ai vue dans les toilettes...

Voilà. Elle avait craché le morceau. Elle avait encore du mal à se contenir tellement ce qui restait à dire était gros. Trop gros pour une seule personne. Elle savait aussi que Lily avait tout compris, car elle s'était mise à pleurer ; tout ce qui arrivait à sortir de sa bouche, c'était des « Non ! » et des « Tout va bien ! » remplis de fausses notes. Elle n'était plus qu'une pâle créature au regard méchant, un regard que Mariève ne lui connaissait pas du tout et qui l'implorait de déguerpir et de rester tout à la fois. Perdue. Voilà le mot que Mariève avait en tête alors que Lily cherchait désespérément à reprendre le dessus. Quoi faire ? Lui ouvrir les bras ? Combler cet urgent besoin de se cacher, de disparaître ? Une voix à l'intérieur de Mariève lui disait pourtant que ce n'était pas suffisant, que ce n'était pas ce qu'il fallait.

— Lily, tu n'es pas obligée de faire ça, s'était-elle risquée. Une partie d'elle-même venait de comprendre les règles de ce jeu tordu auquel Lily s'était livrée pendant tous ces longs mois.

— Arrête !, lui ordonnait le mur aux yeux immenses qui se dressait devant elle. Une bonne intention mal dosée, une main tendue trop brusquement et Lily s'effondrerait comme un château de cartes.

— Laisse-moi tranquille !, continuait la forteresse de papier.

— Si tu vas bien, Lily, pourquoi tu pleures, alors ?, avait tenté Mariève, bien déterminée à agrandir la brèche qu'elle avait entamée.

C'en était trop. Mariève venait de réduire le mur en poussière. Des miettes de fille gisaient sur le carrelage. Un courant d'air avait emporté ce qu'il restait de Lily dans l'escalier menant à la sortie.

Mariève trouvait que les larmes de son amie étaient un bien grand prix à payer pour avoir décidé de l'aider malgré elle... Une fois rentrée, elle s'était enfermée dans sa chambre, était restée soudée devant son écran pendant de longues heures. Elle avait écrit à Lily les mots qui avaient explosé dans sa tête pendant le trajet du retour, dans le bus. Les phrases s'affichaient à l'écran, franches, lapidaires, mais aussi pleines d'espoir et de réconfort.

Chère Lily,

Je m'excuse pour tout à l'heure, mais il faut que tu saches que je n'avais pas le choix... À cause de Xaviera, des longs mois qu'elle a passé à l'hôpital et de la distance qui nous séparait quand c'est arrivé. Elle habitait loin. Les choses ont changé maintenant et il n'est pas question que je laisse une amie aussi précieuse souffrir comme ça, devant mes propres yeux ! Je ne pouvais pas rester là sans rien dire, car je tiens à toi, plus que tu ne peux l'imaginer. Même si je ne te connais pas depuis aussi longtemps que Mélanie et Marie-France, tu es aussi importante qu'elles, tu sais. Tu te fais toute petite, tu t'installes dans nos vies et la première chose qu'on sait, c'est qu'on ne peut plus se passer de toi. Je ne cherche pas du tout à te dire quoi faire, mais plutôt à te prouver que tu es parfaite comme tu es. Je ne sais pas si c'est ce que tu veux entendre, mais moi,

c'est ce que j'ai à te dire, en tous cas. Tu n'as pas besoin de maigrir, parce que tu n'es pas grosse ! C'est grave, très grave ce que tu es en train de te faire ! Si c'est à cause des autres, et bien tu devrais te fiche de leur opinion ! Moi, je t'aime ! Mélanie et Marie-France aussi. Je sais que ça a dû être très difficile de garder si longtemps ce terrible secret, mais personne ne mérite de vivre comme ça. Tu n'es pas obligée de vivre comme ça ! J'ai peur pour toi et j'aimerais tant que tu sois heureuse.

Mariève s'était arrêtée. Même si le désir de soutenir son amie était sincère, elle sentait quelque chose se briser au fond d'elle-même. Rien ne serait plus jamais pareil avec Lily, avec les deux autres « M » et avec Philippe... Surtout avec Philippe. Ce qui était en train de se passer était trop gros. Ça prenait trop de place au creux de la gorge et du cœur. Décider d'y mettre les pieds, c'était aussi décider d'aller jusqu'au bout et de ne pas flancher même si ce saut vers l'avant lui donnait le vertige. Elle jouerait dans la cour des grands maintenant.

Ses doigts restaient immobiles au-dessus des touches, suspendus dans le vide. Une fois prêts, ils se sont dépêchés d'écrire ce qu'ils avaient à dire, car, s'ils prenaient trop leur temps, peut-être allaient-ils flancher...

Ne t'inquiète pas. Je ne parlerai à personne de ton secret pour l'instant. Ça restera entre nous deux, mais pour ce qui est de Philippe, je ne sais pas encore... C'est mon frère, tu comprends ?

D'une amie sincère,

Mariève xXx

Chapitre 16

Après avoir fermé son ordinateur, Lily s'était roulée en boule sous la couette. Elle n'avait même pas pris le temps d'enlever ses vêtements. Tard le soir, elle avait entendu ses parents chuchoter dans la chambre voisine. « Ils croient qu'ils peuvent tout se dire dans le noir, avait-elle pensé, mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'en tendant bien l'oreille, on arrive à tout entendre ». Avant, Lily faisait semblant de ne pas les écouter. Elle se disait qu'elle avait mieux à faire et que, s'ils chuchotaient, c'était sûrement parce que ce dont ils discutaient ne regardait personne d'autre qu'eux-mêmes. Elle faisait toujours ce qu'on attendait d'elle dans cette famille. On ne lui avait jamais rien demandé, mais elle savait que les choses devaient fonctionner comme ça.

Lorsqu'elle avait entendu sa mère prononcer son nom, elle s'était enfuie loin, le plus loin possible en se recroquevillant quelque part dans son esprit. Cette conversation concernait une autre Lily, une Lily qui n'avait rien à voir avec elle. La même dont Mariève avait parlé dans sa lettre, sa lettre pleine de mots qui lui collaient à la peau.

Laurent Castongay avait toujours eu de la difficulté à trouver le sommeil. Encore plus quand il était épuisé et rien ne l'épuisait plus que d'être obligé d'apaiser les craintes de sa femme. Il se consolait alors en se disant que si l'un d'eux avait la tête tranquille, lui, il

s'arrangerait bien avec le reste... Toute cette histoire était en train de le dépasser. Il pensait pourtant que sa fille était à l'abri de ça. C'était sans compter qu'il n'y comprenait rien et qu'il ne reconnaissait plus Lily. Il se disait encore une fois que le temps avait passé trop vite, qu'elle avait toujours été différente des autres. Comment en étaient-ils arrivés là ? Il n'était même plus capable de consoler sa propre fille, de lui faire plaisir... Avant, il arrivait à lui redonner le sourire avec un cornet de crème glacée, un beau coquillage ou une bille colorée. Aujourd'hui, il ne comprenait pas son mal. Il aurait souhaité l'avoir gardée dans une petite boîte pour la protéger. Peut-être Christine et lui ne l'avaient-ils pas bien préparée. Ils auraient dû lui apprendre à mieux se défendre. Toutes ces bonnes manières, toutes ces conventions l'avaient rendue faible. Il le savait, car elle était comme lui. Il aurait voulu la prévenir que les choses ne se passent pas toujours comme on le souhaite.

Il sentait soudain ses tempes palpiter. La colère bouillait maintenant dans son sang. Il ressentait une incroyable envie de punir. Il y avait forcément un coupable dans tout ce cauchemar, quelqu'un à qui casser la gueule. Qui ? Qui avait fait du mal à sa fille au point de lui enlever la lumière dans les yeux ? Son irritation était semblable à celle qu'il éprouvait quand un petit morveux venait piquer la pelle de Lily dans le carré de sable alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Ou quand la fille de la voisine d'en face ne lui cédait jamais la place dans les balançoires. Ou encore quand elle se coinçait le doigt dans cette maudite porte d'armoire qu'il n'avait jamais pris le temps de réparer. Maintenant, son trouble avait décuplé, car il n'avait pas de solution toute faite sous la main pour braver les difficultés auxquelles sa fille faisait face. Il ne pouvait pas ordonner au petit morveux de rendre la pelle, à la petite chipie, de rentrer chez elle. Il ne pouvait

plus punir la porte d'un coup de pied en faisant semblant de la chicaner.

Si Laurent Castongay n'avait pas été un homme, il aurait pleuré. Au lieu de cela, il se retrouvait captif d'une impuissance muette. Il savait que ce qui arrivait à Lily était grave. Bien plus grave qu'un doigt coincé, qu'un petit bobo ou une peine de cours d'école. Même si Christine faisait comme si c'était simple, comme si « ça allait lui passer ».

Demain, il parlerait à Lily. Il trouverait les mots. Il ferait ce qu'il fallait et la forcerait à écouter.

Chapitre 17

Non, mais, c'était quoi son problème ? Ça faisait au moins deux ans que mon père ne me conduisait plus à l'école et il savait très bien que je faisais maintenant le trajet à pied. J'ai presque failli m'évanouir quand il a ouvert la bouche. Depuis ma crise du samedi, il régnait un silence de salon mortuaire dans la maison chaque fois que j'entrais dans une pièce. Ils me foutaient tous la paix, merci, bonsoir ! J'en avais profité pour resserrer au maximum mes habitudes alimentaires. En trois jours, je m'étais contentée de quelques fruits et de la moitié d'un yogourt zéro pour cent de matières grasses. Hier, je m'étais aussi tapé une tranche de pain brun sans beurre, sans rien du tout après, question de fermer la gueule à mon imbécile d'estomac qui n'arrêtait pas de gémir.

— Non. C'est O.K. Je vais marcher, lui ai-je simplement répondu en espérant qu'il s'arrête avec ses questions bizarres « après-chicane ». Pourquoi insisterait-il, d'ailleurs ? Pour faire changement ?

— Tu embarques avec moi ce matin, a-t-il répliqué sur un ton que je ne lui connaissais

pas.

Le genre de ton qui vous cloue le bec tellement il vous agrippe dans le bas du ventre. Je l'ai suivi dans la voiture en regardant par terre. J'avais l'impression qu'il fallait que je me fasse toute petite. Aussi petite que possible pour ne pas faire de bruit, pour ne pas écraser les nids de fourmis qui avaient poussé un peu partout dans l'allée. J'ai même avalé de travers quand il a mis le moteur en marche et qu'il a pris la direction opposée à celle de l'école.

Il a roulé quelques minutes vers le centre-ville, puis il a tourné sur une rue minuscule par laquelle je n'étais jamais passée.

— Lily, a-t-il dit tout bas. Je sais pas trop par où commencer. Je sais qu'on ne se parle plus autant qu'avant, mais là, j'aimerais vraiment que tu écoutes ce que j'ai à te dire. Après, tu feras ce que tu veux avec ça. Si t'es pas d'accord, bien on verra rendu là...

J'étais incapable de le regarder et lui, il continuait de fixer la route comme s'il cherchait son chemin. Je luttais de toutes mes forces contre l'envie de pleurer, de me briser, comme hier, avec Mariève. J'ai chassé cette scène atroce de ma tête. C'était encore trop douloureux. Mais qu'est-ce que tout le monde me voulait à la fin ?

— Tu n'es pas obligée de me parler si tu ne veux pas, a-t-il continué, mais tu sais que tu peux si tu veux. Maintenant ou plus tard.

Je savais depuis longtemps que mon père était au courant. C'est pour ça qu'il pesait chacun des ses mots, en les choisissant parmi les meilleurs. Je pense qu'il avait peur de passer pour celui qui n'avait rien fait. On aurait dit qu'il n'était plus mon père. Même avec sa chemise super chère et son parfum qui sent le « monsieur important ». Il était devenu quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'ordinaire. J'ai fondu. Je n'avais plus le goût de

me braquer, de lutter contre l'extérieur. Je voulais juste qu'il me dise contre quoi je me battais et pourquoi je le faisais. Je voulais qu'il me berce avec ses réponses, qu'il m'enveloppe et me libère. Je le regardais, avide de ce que j'avais perdu et lui, il parlait...

— J'aimerais ça que tu ailles mieux, Lily. Je le sais bien que ça va pas. Je le vois bien. Tu penses peut-être que je ne peux pas te comprendre parce que je ne sais pas ce que c'est d'être une fille et que, bien, ça fait pas mal longtemps que j'ai eu quinze ans. Tu as peut-être raison, mais en tous cas... Je peux au moins te dire ce que je pense en tant que père, et aussi en tant que gars...

Je ne savais même plus où nous étions tellement mon père s'était tricoté un chemin à travers les rues, les maisons et les pelouses étrangement symétriques. Je me foutais de l'heure et de l'école. Mon père avait décidé que nous prenions une pause, une pause de la vie et moi, j'étais bien d'accord. Il a compris, alors il ne s'est pas arrêté. Incapable de dire quoi que ce soit, incapable de rien, je l'ai écouté.

— Je comprends pas pourquoi les filles accordent autant d'importance à leur apparence. À mon avis, elles en font trop, même que ça en devient pas beau. Une fille comme toi devrait pas se donner tant de mal et être aussi malheureuse. Surtout quand je sais que cette fille est déjà belle et qu'elle a tout ce qui faut pour plaire. Cette fille-là devrait être heureuse, il me semble. Peut-être que tu me crois pas. Peut-être aussi que je te l'ai pas assez dit, mais je suis fier de toi, ma Lily. Ta mère et moi, on t'aime comme tu es. On t'aimerait peu importe à quoi tu ressemblerais. Sauf que toi, si tu ne t'aimes pas...

Il était drôle, mon père avec ses « Tu es belle », « On te trouve belle » et ses « Je t'aime » même pas déguisés. Je ne savais plus si j'étais bien ou mal, si j'avais envie de rester ou de prendre les jambes à mon cou. Prise en sandwich, voilà ce que j'étais. Bien

écrasée entre deux tranches de pain. Mon père s'est raclé la gorge. Cet épanchement de sentiments le troublait probablement plus que moi. Je le voyais bien qu'il était tout pris dans sa cravate avec ses émotions. La voiture était devenue atrocement silencieuse. Je me suis mise à fouiller dans mon sac tout en levant subtilement les yeux. Toujours rien du côté de mon père. Avait-il terminé ? Qu'est-ce que j'étais censée faire ? M'éjecter de la voiture en planeur pour échapper à l'air qui se faisait de plus en plus lourd ? Me tourner les pouces à m'en péter les métacarpes ? Je priais le ciel (et même la terre et les étoiles...) d'envoyer quelqu'un (homme, femme ou enfant, je n'étais pas difficile) qui nous livrerait un message sur une colline, changerait l'eau en vin ou multiplierait des pains, bref, n'importe quoi pour créer diversion ! J'avais décidé de prendre moi-même les choses en main et de crier « Rideau ! », comme au théâtre, question de nous permettre de réintégrer le monde des vivants, quand il s'est finalement décidé à poursuivre.

— Et je sais pas trop à qui tu cherches à ressembler, Lily, mais arrêter de manger... Arrêter de manger, Lily, ça ne se fait pas ! C'est juste insensé.. Je veux pas avoir l'air de te faire la morale... J'espère au moins que tu sais que ta mère et moi, on sera toujours là pour toi. Pour te prouver une fois, dix fois, cent fois que tu es belle à l'intérieur comme à l'extérieur. Que tu en vaux la peine, parce que tu réussis tout ce que tu entreprends. Et tu sais quoi ? Tu n'es même pas obligée de tout réussir. L'important, c'est de trouver ce que tu aimes et ce que tu veux.

Ce que mon père a ajouté avant de me déposer devant l'école m'est parvenu de très loin, comme un écho. Une espèce de courant d'air qui m'aurait chuchoté au creux de l'oreille les paroles d'une chanson triste :

— Ne rate pas ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a de bon. On n'est pas très longtemps sur terre, ma Lily, et si toi tu ne prends pas soin de toi, si tu ne t'aimes plus, personne le fera à ta place...

Chapitre 18

Philippe avait tout prévu, tout planifié. Nous n'avions pas eu d'autres sorties officielles depuis le roller blade. Il m'avait téléphoné mercredi soir, mais ma mère m'avait rapidement fait revenir à la réalité. Je lui avais demandé si je pouvais « aller rejoindre des amis » un peu comme on demande à un mendiant de nous filer mille dollars pour acheter une mèche de cheveux de Paris Hilton. Elle m'avait répondu que je savais très bien que les soirs de semaine étaient « des moments que nous devons passer en famille ». Sans plus attendre, elle avait replongé le nez dans sa revue d'aménagement paysager, me signalant du même coup que le sujet était clos.

Je la détestais de me pourrir la vie de la sorte, surtout avec autant de classe, mais, en même temps, ça m'avait rassurée. Elle avait recommencé à planer au-dessus de ses affaires, donc, à me laisser respirer. Je pense qu'au fond, moi aussi j'étais un peu comme ma mère ; je préférais faire comme si tout allait bien et mettre mes sombres pensées dans un petit tiroir en attendant. La vérité, c'est que j'en avais plus qu'assez de me poser des questions.

J'attendais Philippe là où il me l'avait demandé : dans le parc Marcil, sous le grand saule. Assise dans l'herbe, j'admirais les Converse rouges que Mélanie m'avait prêtés

pour célébrer ma première semaine en tant que « non-célibataire ». J'aurais bien aimé emprunter les boucles d'oreille en plumes de paon de Mariève, mais, depuis son mail, j'avais de la difficulté à rester plus de deux minutes à côté d'elle sans qu'il me prenne une envie de déguerpir. Comme si elle était la seule à avoir découvert que j'éprouvais un plaisir malsain à piquer des bonbons aux p'tits enfants ou à écraser les dentiers des personnes âgées. J'entendais alors chacune des phrases, chacun des mots qui avaient passé mon cœur au mixeur. J'en avais encore la nausée et les idées tout retournées. Et mon père qui en avait rajouté, réduisant ce qui restait de moi en purée... Envolée, la Lily d'acier, celle qui était solide, celle qui était forte ! Je n'étais plus que de la compote.

J'ai tout de suite reconnu Philippe sur son vélo. Il pédalait comme il patinait : le plus vite possible, comme s'il était sur le point de remporter une course imaginaire. Il a dévalé la pente en se tenant pratiquement debout, une jambe appuyée sur le pédalier et l'autre, bien tendue dans le vide. Je n'ai même pas vu venir le sourire qui s'est pointé comme un effronté sur mon visage. Un sourire imprévu, celui que Mariève a baptisé plus tard « mon sourire-spécial-Philippe ». Mon chum tout neuf s'était mis beau. Il avait mis du gel dans ses cheveux et arborait une coiffure savamment négligée. Comme il était probablement de ceux qui laissaient l'eau de la douche et le grand air faire tout le travail en matière de soins capillaires, je me suis dit que tout ça, c'était sûrement pour moi.

Il est descendu de son vélo avec l'adresse des experts en véhicules non-motorisés et s'est penché pour me plaquer un baiser nerveux sur la joue. Sans autre forme de préambule, il s'est mis à fouiller dans son sac-à-dos en faisant planer le mystère chaque fois qu'il y plongeait la main.

— T'as l'air d'un magicien avec son chapeau !, lui ai-je lancé en riant maintenant de bon cœur.

Il a ri lui aussi et moi, je suis devenue écarlate ; il avait dû trouver ma réplique complètement débile ! Le genre de choses qui, une fois prononcées à haute voix, vous plongent dans l'embarras le plus total. Quoi qu'il en soit, Philippe (alias David Copperfield) a sorti le parfait « kit » du pique-niqueur romantique. J'ai réprimé un nouveau sourire en reconnaissant la nappe rayée que la mère de Mariève gardait pour les « occasions spéciales ». Elle jurait atrocement avec les assiettes de plastique vert pétant. Pour couronner le tout, il a sorti une sorte de petit lampion parfumé et tout ratatiné de sa poche.

— Où as-tu trouvé ça ?, me suis-je exclamée, moqueuse.

— Sur le comptoir de la salle de bain, chez moi, a-t-il répondu en allumant la chose, visiblement amusé par sa propre quêtainerie.

Il a alors déposé devant moi un paquet joliment décoré de rubans marron. J'ai tout de suite reconnu la boîte dorée qui provenait des Plaisirs du palais, la meilleure pâtisserie de la ville. J'étais paniquée ! Mais qu'est-ce que j'avais été imaginer au juste ? Que nous allions tranquillement bavarder en nous mirant dans des assiettes vides ? J'étais tellement emballée à l'idée de passer du temps avec Philippe que je n'avais même pas réalisé que nous étions en train de nous mettre à table !

— Ouvre, m'a-t-il gentiment demandé, convaincu d'avoir gardé le meilleur pour la fin.

Le plus lentement du monde, j'ai tiré sur un des rubans délicats qu'on avait soigneusement noué autour d'un bâton de cannelle. J'imaginais déjà l'exquise crème pâtissière aromatisée de zeste d'orange et ornée de petits fruits ou encore le gâteau au beurre triple étage qui se cachait sous le mystérieux couvercle. Des chiffres se sont mis à

valser dans ma tête. Des chiffres qui représentaient les calories que je devrais ingérer et d'autres qui me rappelaient le nombre d'abdominaux que j'allais devoir faire pour les éliminer. Des chiffres, toujours des chiffres. Des secondes, des minutes, des pas, des sauts, des enjambées, des kilomètres...

Le somptueux dessert est enfin apparu sur son napperon circulaire de papier blanc. C'était une forêt noire. De celles qui croulent sous leur épaisse couche de crème chantilly et dont l'onctueuse garniture aux cerises, juste assez acide, juste assez sucrée, fond dans la bouche en vous secouant les papilles gustatives.

— C'est mon dessert préféré, a ajouté Philippe en plongeant un doigt dans la crème qui était restée collée au couvercle. J'sais pas trop c'que tu prends d'habitude, mais j'me suis dit que t'aimais sûrement les desserts... à cause des collants en forme de sundae sur ton agenda...

Il avait raison. Lily Castongay, celle d'avant, mais aussi celle de maintenant aime les desserts. Elle carbure aux sucreries. C'est juste qu'à présent, elle les dévore dans sa tête. Elle préfère regarder les autres manger à sa place.

Philippe m'a tendu une cuiller et a poussé le gâteau encore plus près de moi ; il me laissait l'honneur de prendre la première bouchée.

— Allez vas-y, goûte !, a-t-il insisté en constatant que je ne bougeais toujours pas. C'est une amie de ma mère qui les fait. Ça fait super longtemps qu'elle travaille là. Je lui ai demandé qu'elle en fasse une spéciale avec plus de crème fouettée.

J'avais les idées tout embrouillées. J'étais fatiguée de toujours tout calculer, fatiguée de réfléchir. Il attendait avec impatience que je partage son cadeau avec lui. Pourquoi

n'aurais-je pas droit moi aussi à ce genre de douceur, à ce plaisir écrasé, oublié ? Sans plus attendre, j'ai pris ma cuiller que j'ai cognée à la sienne, un peu comme on fait avec les coupes de champagne, puis j'ai plongé, pour vrai.

La paternité dans le roman-jeunesse québécois; étude de la relation père-fille

En 2003, un mémoire sur la représentation des personnages masculins dans le roman socioréaliste¹ québécois pour adolescents souligne quelques points sur le modèle de père véhiculé dans un corpus composé de seize romans². Selon l'auteur, Mathieu Foucher, les pères sont très peu représentés dans la littérature de jeunesse québécoise. De plus, une relation significative avec le père semble davantage être l'affaire des garçons. Pourtant, malgré la tendance des auteurs québécois pour la jeunesse à traiter de la dynamique familiale en restreignant la place accordée au père, certains d'entre eux font exception à la règle et s'adressent aux jeunes filles plutôt qu'aux garçons. Nous avons sélectionné deux de ces romans, soit *La Rumeur*³ de Danièle Desrosiers et *Une famille et demie*⁴ d'Élyse Poudrier. Ils font partie des romans-miroirs susceptibles de circonscrire une réalité la plus proche possible des enjeux actuels. En effet, comme le spécifie Marie-Thérèse Lacourse dans son ouvrage intitulé *Famille et Société*, l'entrée massive des femmes sur le marché du travail et l'éclatement de la famille nucléaire moderne ont contribué à ébranler la figure du patriarcat d'autrefois⁵. Les hommes éduqués en réaction au discours féministe se questionnent sur le rôle qu'ils doivent jouer auprès de leurs enfants. La condition

1 Dans son mémoire (voir la référence complète dans la note 2), Mathieu Foucher utilise ce terme pour désigner les romans qui véhiculent une vision du monde la plus près possible de la réalité et des expériences que vivent les adolescents dans la société actuelle. Il fait aussi référence à la notion de « roman-miroir », terme utilisé par Dominique Demers dans *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins* (Dominique Demers, *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*, Montréal, Québec/Amérique Jeunesse, 1994).

2 Voir à ce sujet Mathieu Foucher, *La représentation des personnages masculins dans le roman socioréaliste québécois pour adolescents*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, p. 9-12.

3 Danièle Desrosiers, *La Rumeur*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1993. Dorénavant désigné à l'aide du sigle LR, suivi du numéro de la page.

4 Élyse Poudrier, *Une famille et demie*, Montréal, Québec Amérique Jeunesse, 2001. Dorénavant désigné à l'aide du sigle FD, suivi du numéro de la page.

5 Marie-Thérèse Lacourse, *Famille et Société*, Montréal, Chenelière /McGraw-Hill, 1994, p. 365.

masculine fait aussi l'objet de plusieurs débats dans la société occidentale⁶.

Notre démarche consistera essentiellement à effectuer une étude narrative et sémantique de ces romans afin de déterminer comment notre société dite postmoderne envisage la paternité, plus spécifiquement la relation père-fille ou, plutôt, comment le roman socioréaliste pour adolescentes rend compte de cette relation père-fille. Les conflits étant propices à la prise de position des personnages, nous ciblerons notre analyse en nous penchant exclusivement sur les situations mettant en opposition le point de vue du père et celui de la fille. Une lecture psychologique, voire psychanalytique des œuvres nous permettra de mieux cerner les éléments de l'imaginaire collectif véhiculés dans les passages sélectionnés. Afin de prendre en considération les caractéristiques particulières de ce champ littéraire, des outils propres à l'étude de la littérature pour la jeunesse seront également mis aux services de cette analyse.

Généralement, le système de personnages dans le roman pour la jeunesse au Québec sépare les adultes et les adolescents en deux groupes ou clans bien distincts. Professeurs et élèves, patrons et employés ainsi que parents et enfants doivent apprendre à mieux vivre ensemble malgré les frictions que cela occasionne. Dans *La Rumeur* de Danièle Desrosiers, le thème central du père absent oriente la dynamique relationnelle entre adultes et adolescents. L'héroïne, Nadia Larue, doit emménager chez son père, un homme qu'elle n'a vu que quelques fois durant son enfance. Cette décision a été prise sans son consentement par sa mère dépressive qui a préféré la confier à son ex-mari plutôt que de surmonter l'épreuve de la maladie avec elle. Nadia se sent exclue et elle

⁶ *Ibid.*, p. 363-366.

n'apprécie pas du tout sa nouvelle vie auprès d'un père qui la couvre de richesses et de cadeaux, mais qui ignore tout d'elle. En plus de devoir supporter sa présence à la maison, elle doit le côtoyer à son école secondaire, car Charles Meury vient tout juste d'être engagé à *La Passerelle* pour combler le poste de professeur de français en secondaire trois.

Le roman d'Élyse Poudrier, pour sa part, présente la cohabitation entre père et fille comme une expérience beaucoup moins tumultueuse. En effet, l'héroïne d'*Une famille et demie* a toujours habité avec son père et n'a jamais connu sa mère. L'univers de Iana est toutefois bouleversé quand son père lui annonce qu'il a une nouvelle compagne, Marlene, et qu'il désire vivre avec elle. Comble du malheur, cette femme a aussi un fils de dix-sept ans auquel Iana devra aussi faire une place. L'histoire se corse lorsqu'elle tombe amoureuse de ce « faux demi-frère » et que le spectre d'un nouveau bébé plane dans cette demeure déjà bien remplie.

Proximité et cohabitation, sources de frictions

Dans *La Rumeur*, la cohabitation avec le père est vécue par l'héroïne comme une entrave à sa liberté, une manière de l'éloigner de sa mère et de sa vie d'avant. Elle parle de « cohabitation forcée » (*LR* p. 24). En effet, Nadia Larue s'oppose féroce­ment au mode de vie de son père auquel elle est incapable d'adhérer. Après plusieurs semaines de révolte silencieuse, elle éclate et lui exprime sa frustration sans aucun ménagement :

Elle se lève et déverse sur Charles toute la colère et tout le ressentiment qu'elle retient depuis des semaines. — Même tes cheveux tiennent tout seul, je n'en peux plus!, hurle-t-

elle, déchaînée. Jamais une mèche rebelle, jamais un faux pli dans tes vêtements. T'es trop beau, trop chic, c'est pas naturel. Tes manières, on dirait qu'elles viennent du dix-huitième siècle. Tes blondes, les découpes-tu dans Play-Boy ! Des Barbie, rien que des Barbie ! J'en ai assez ! (LR, p. 60)

Dans cet extrait, les termes « déverse », « déchaînée », « rebelle » et « naturel » réalisent l'isotopie⁷ de la désinvolture, voire de la liberté. Il en est de même pour la marque d'élosion dans « T'es », caractéristique du franc-parler adolescent. Quant aux mots et expressions « tiennent tout seuls », « *Play Boy* » et « Barbie », ils s'opposent à cette première isotopie en exprimant le caractère artificiel de Charles Meury. Liés aux adverbes « tout » et « trop » (qui évoquent le débordement) ainsi qu'aux éléments négatifs « ne plus », « jamais », « c'est pas », « rien que » et « assez » (qui renvoient à l'insatisfaction), nous constatons que le point de vue de la jeune fille relève de la critique. Une critique sévère qui remet en question l'identité du père et tout ce qui le définit. Elle le perçoit comme un être beaucoup trop différent d'elle. Le lien mère-fille est beaucoup plus significatif en ce qui a trait à l'affirmation de l'identité de l'adolescente. Peu de temps après la dispute, elle se parle intérieurement et confie sa peine à sa mère. « Où es-tu maman ? [...] Rappelle-toi nos bons moments, nos fous rires, notre simplicité, notre complicité... » (LR., p. 61). Simplicité et complicité sont associées à la mère alors que le père, avec « ses manières qui viennent du dix-huitième siècle », revêt le visage de l'altérité. Par ailleurs, le prénom du père, Charles, est aussi révélateur de l'incapacité de Nadia à reconnaître en cet homme une figure paternelle.

⁷ Ici, nous nous référons à la définition de l'isotopie telle que l'envisage Greimas ; il s'agit « d'un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés et de la résolution de leurs ambiguïtés qui est guidée par la recherche de la lecture unique. » (François Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 90.)

L'étiquette sémantique qu'il génère évoque le caractère princier et empesé du personnage tel que le perçoit l'héroïne.

Cette distance entre père et fille prend également une autre forme dans la façon dont s'exprime l'adolescente. Tout au long de l'histoire, Nadia Larue s'adresse à son père en utilisant son prénom. Par exemple, lorsqu'elle apprend qu'il montera une pièce de théâtre à son école, elle se sent rejetée. Elle ne comprend pas pourquoi il ne l'a pas mise au courant et croit qu'il l'a volontairement tenue à l'écart :

« - Bonne nuit, Charles. Je te souhaite beaucoup de succès dans ta pièce de théâtre.

C'est plus fort qu'elle. Même malade, elle a besoin de provoquer les autres. » (LR, p. 86)

Ici, les propos de Nadia agissent en repoussoir et ne visent qu'à blesser volontairement son père. Cette façon de réagir prend tout son sens si nous considérons que Charles Meury tente de la soigner et qu'il se trouve à son chevet. Nadia lui fait durement payer ce qu'elle perçoit comme un manque de considération de sa part. Elle règle ses comptes dans un contexte qui n'a strictement rien à voir avec l'objet de sa frustration en utilisant la principale faiblesse de son père : son sentiment d'incompétence parentale. Ce même sentiment d'incompétence est d'ailleurs la plus grande faille du père. Devenir un père exemplaire demeure en fait le but ultime de sa quête, car seules les situations qui risquent d'ébranler son image de père lui font perdre ses moyens.

S'il n'était pas aussi bien entraîné à présenter une image d'homme sûr de lui, M. Meury éclaterait en sanglots, frapperait à grands coups de poing sur le bureau du directeur, hurlerait sa frustration de père battu. Car il se sent battu avant même d'avoir appris les règles du jeu! Qu'on lui laisse au moins la chance de les apprendre ! Il en a marre ! Il va exploser ! (LR, p. 95)

Dans cet extrait, les mots « entraîné », « image » et « jeu » ainsi que l'emploi du conditionnel réalisent l'isotopie de la représentation. Être père devient un rôle pour

Charles Meury, un rôle qu'il doit apprendre beaucoup trop tard, maintenant que sa fille habite sous son toit après quinze années de séparation.

La difficulté des hommes à exercer adéquatement leur paternité est largement soulignée dans l'ouvrage *Qu'est-ce qu'un père ?* dirigé par Daniel Coum⁸. Le psychologue-clinicien mentionne que « les hommes cherchent une place, c'est-à-dire un usage d'eux-mêmes dans une fonction à assumer, un service à rendre »⁹. Certains y trouvent leur compte et se sentent ainsi compétents et valorisés dans leur rôle de père, alors que d'autres se sentent parfois incapables de faire ce qui est attendu d'eux. Daniel Coum qualifie cette seconde catégorie de pères « démissionnaires »¹⁰. Sans se retrouver à la limite du désengagement parental comme les pères « démissionnés »¹¹, le personnage de Charles Meury se questionne sur l'attitude à adopter envers sa fille. La réalité ne correspond pas du tout à ses attentes et il a tôt fait de le constater peu de temps après l'arrivée de Nadia à la maison :

Malgré toute sa bonne volonté, Charles n'arrive pas à sentir une âme de père. Il s'était vu jouant un rôle d'ami, de conseiller et, pourquoi pas de grand frère! Son cœur de poète avait conçu un scénario extraordinaire, très émouvant, où Nadia, sans prendre trop d'espace, lui tiendrait agréablement compagnie et ferait valoir ses qualités de père indulgent et ouvert. (*LR*, p. 28)

Ici, les notions de « scénario » et de « rôle à jouer » reviennent en ce qui concerne la nécessité de se plier à une tâche à accomplir plutôt que d'agir selon son instinct. Par ailleurs, la mise en scène qu'il a imaginée est le fruit de « son cœur de poète », allusion à sa carrière en enseignement du français au secondaire. Cette mise en relation entre le

⁸ Daniel Coum, *Qu'est-ce qu'un père*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2004.

⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹⁰ *Ibid.*, p. 43.

¹¹ *Ibid.*, p. 43.

travail de Charles Meury et son rôle de père revient à plus d'une reprise dans le roman. En plus de renforcer la conception de la paternité en tant que fonction, elle contribue à mettre en lumière le sentiment d'incompétence du personnage mentionné précédemment :

« Pendant l'heure qui suit, entièrement captif de ses élèves qui le pressent de questions au sujet de la pièce de théâtre et des auditions, M. Meury parvient à mettre de côté son veston de père pour endosser celui de prof qui lui va, celui-là, à merveilles. » (*LR*, p. 97)

Être professeur, comme être père, se transforme en un vêtement à enfiler, en un déguisement. Cependant, le statut de professeur est celui qui convient le mieux à Charles Meury ; il lui va comme un gant, alors que le statut de père est source de malaise, de questionnement et de mésentente. Il qualifie d'ailleurs son veston paternel de « mal coupé ». (*LR*, p. 94)

L'étude des lieux que propose Dominique Demers dans son ouvrage d'introduction à la littérature jeunesse *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*¹² nous amène à nous questionner sur le récit afin de savoir pourquoi l'auteur a choisi de faire du père un membre du personnel enseignant de l'école de sa fille. En effet, cette imbrication des espaces crée des frictions entre les deux protagonistes, surtout en ce qui a trait à l'image que désire préserver le père dans son milieu professionnel, seul véritable endroit où il se sent en pleine possession de ses moyens. Le personnage de Charles Meury correspond donc à une image de l'homme qui se définit par son activité économique, tout comme le père traditionnel auquel Marie-Thérèse Lacourse fait allusion dans *Famille et Société*¹³.

¹² Dominique Demers, *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*, Montréal, Québec/Amérique Jeunesse, 1994.

¹³ « Enfermement dans l'activité économique et expression affective dans l'autorité. Telles étaient les bases du rôle du père autrefois. Un rôle tout entier situé à l'extérieur de la maisonnée, dans

L'amour de Charles Meury pour le théâtre et le français bien parlé ne font-ils pas aussi partie des reproches que lui fait Nadia ? Ne lui en veut-elle pas d'être trop bon acteur au détriment d'être un bon père ?

L'activité économique du père devient même, à ses heures, source de conflits. Par exemple, la popularité du père de Nadia à la polyvalente de *La Passerelle* horripile l'adolescente au plus haut point :

Mais elle ne peut pas parler à Tié sans révéler son deuxième nom de famille. Sans avouer qu'elle est la fille de Charles Meury, ce prof qui, dès la première journée, vient de conquérir le cœur d'une grande partie de la polyvalente... et surtout celui de cette horrible Viskivis que tout le monde a l'air de détester et qui semble régner en dragon. Faut le faire! Loin d'être fière de son paternel, Nadia se sent exaspérée. Il prend vraiment trop de place... » (LR, p. 51)

L'emploi de l'adjectif démonstratif dans « ce prof » crée de nouveau une distance entre Nadia et son père. Être la fille de Charles Meury signifie être l'enfant d'un personnage, d'un rôle, d'un statut et non d'un membre de la famille. Sa vie prend l'aspect d'une comédie, car l'emploi de Charles Meury implique une certaine part de « construit » vu sa grande visibilité en tant que professeur. Le père de Nadia a déjà établi une réputation qui le précède, ce qui fait de l'adolescente la fille d'un personnage et non d'une figure affective rassurante. Elle se sent d'ailleurs complètement détachée de son père, pareille à une inconnue. Le fait qu'elle soit « exaspérée » par une si grande cote de popularité est attribuable à son manque d'attachement et d'admiration. Face à tout cet engouement extérieur, elle se rend compte que son père « prend trop de place », mais certainement pas

l'accomplissement du rôle masculin, celui de pourvoyeur, de protecteur, de médiateur entre l'amour maternel et les contraintes de la vie en société. Le père occupait à l'intérieur de la famille une place à part, là sans y être, auréolé d'une présence surtout symbolique. Le père pouvait être absent, son autorité était toujours effective. Telle a été pendant des décennies l'essentiel du rôle paternel : l'exercice d'un patriarcat social et affectif. » (Marie-Thérèse Lacourse, *Famille et Société*, op. cit., p. 362.)

dans son cœur de fille. Quant au sobriquet attribué à la directrice adjointe (« Viskivis ») ainsi qu'aux termes « horrible », « détester » et « dragon », ils construisent l'isotopie de ce qui repousse et rebute. Dans cette perspective, nous pouvons croire que la description ne sert qu'à dresser le portrait d'un personnage que l'ensemble de la population étudiante déteste, mais elle ouvre également la voie au sentiment de jalousie que Nadia éprouve envers son père et le poste qu'il occupe. Elle perçoit Mme Viskivis comme une femme hostile, car elle lui dérobe son père, ou, du moins, l'idée qu'elle s'était faite de lui. Il en va de même pour la polyvalente en général.

Pourquoi son père, riche comme Crésus, enseigne-t-il dans une polyvalente de quartier ? Et puisqu'il côtoie des adolescents par choix et non par nécessité, ne pourrait-il pas faire un effort pour les comprendre au lieu de les critiquer, de les juger ? Elle ignore s'il agit de la même façon avec ses élèves, mais avec elle,... c'est insupportable ! (LR, p. 61)

Le point de vue de Nadia, qui nous est livré sur le ton de la confidence malgré l'utilisation de la troisième personne, est transmis au lecteur sous forme de questions. Nadia s'adresse indirectement à un lecteur fictif, ou narrataire si nous employons le terme utilisé par Dominique Demers¹⁴. Par l'entremise de la narration omnisciente, Nadia interpelle le destinataire et tente d'obtenir son approbation afin de légitimer la manière dont elle se sent. Ainsi, l'emploi du pronom personnel pluriel dans les expressions « les comprendre », « les critiquer » et « les juger », au lieu de son équivalent singulier « la », révèle que Nadia se situe sur le même plan que les autres adolescents de son âge. Elle aimerait toutefois que son père agisse différemment avec elle et qu'il soit en mesure de la comprendre, puisqu'elle est sa fille. Elle réclame ainsi ce lien privilégié auquel toute fille aurait droit, et dont l'absence crée un manque. Comme Nadia utilise le milieu scolaire et la clientèle qui s'y rattache comme éléments de comparaison pour exprimer son

¹⁴ Dominique Demers, *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*, op. cit., p. 102-103.

mécontentement, nous en déduisons que son raisonnement témoigne d'une certaine rivalité vis à vis des personnes que son père côtoie dans son milieu de travail. Plus loin dans le roman, ce sentiment de rivalité qu'elle tentait de dissimuler par sa colère et ses reproches est clairement exprimé alors qu'elle invite une autre élève de l'école à la maison. Nadia ne souhaite pas que son père accorde de l'attention à Stéphanie Girard alors qu'elle se sent plus proche de lui. En effet, Charles Meury a défendu sa fille auprès de la directrice adjointe, un geste qui lui a permis de regagner le cœur de Nadia : « Elle prend conscience que son père est un homme public. Et elle voudrait le garder pour elle toute seule, au moins pour aujourd'hui. Il est devenu son héros personnel, l'homme qui a tenu tête à la terrible Viskivis, au risque de se faire une ennemie jurée dans son milieu de travail » (*LR*, p. 146). Mme Viskivis, incarnation suprême de l'autorité, transforme l'intervention de Charles Meury en victoire dans l'esprit de la jeune fille. Elle a gagné un père qui a délaissé son « veston de prof » afin de prendre son parti.

Dans *Une famille et demie*, l'héroïne ne se sent pas en compétition avec les activités professionnelles de son père. Elle vit même cette situation plutôt bien. Par contre, si nous questionnons les choix narratifs de l'auteur, nous ne pouvons passer outre le fait que c'est le personnage de Marlene, une femme issue du même milieu de travail que son père, qui vient bouleverser la vie de Iana Lebel. D'ailleurs, lorsque Iana y fait allusion, Marlene est très souvent associée à sa profession. Ironie du sort, la femme qui vient semer la zizanie entre son père et elle est aussi le professeur avec lequel elle a le moins d'affinités et dont la matière lui donne du fil à retordre. Conjointe du père et professeur d'anglais forment une seule et même figure : « Il venait de m'annoncer que j'aménagerais sous peu avec ma prof d'anglais, que je ne portais pas dans mon cœur. » (*FD*, p. 51)

Dans cet extrait, le personnage de Marlene est entièrement réduit à son statut professionnel. Dans le même ordre d'idées, Iana parle souvent de Marlene en l'appelant « Miss Arlett », un nom qui fait directement référence au travail de cette dernière. Il en est de même lorsqu'elle compare Marlene à un « dictionnaire anglais-français ambulant » (*FD*, p. 42) et lorsqu'elle fait référence aux fameuses leçons « *in private* » (*FD*, p. 43) que la femme donne à son père. De plus, les propos de Marlene sont rapportés en anglais, marquant l'appartenance à la communauté anglophone du personnage, certes, mais soulignant surtout son implication dans le milieu scolaire de Iana (le « je » adolescent est tellement présent dans le roman qu'il est difficile de ne pas parler d'égoцентризм comme l'une de ses caractéristiques). Les enjeux liés au biculturalisme au Québec ne sont d'ailleurs que très peu abordés dans l'œuvre d'Élyse Poudrier et ne se situent nullement au cœur des conflits qui modulent la relation père-fille ou le lien fille-belle-mère.

Dans *La Rumeur*, le travail du père devient également source de conflit lorsqu'il est question de la reconnaissance du lien père-fille à l'école, espace réservé à la fois au professeur et à l'adolescente. Pour Nadia Larue, il n'est pas du tout question que ses nouveaux camarades de classe soient au courant de son lien de parenté avec Charles Meury. Elle invente même toutes sortes de stratagèmes pour faire disparaître cette part d'elle-même. « Pourquoi Charles pense-t-il qu'elle a quitté la maison sans lui ce matin ? Et qu'elle a fait tout ce long trajet à pied ? Pas question d'arriver à l'école au bras de son père, pilotée par son père, dans l'ombre de son père ! Quelle humiliation ! » (*LR*, p. 24)

Dans ce passage, Nadia fait d'abord allusion à son père en utilisant son prénom pour ensuite changer de cap en l'appelant « son père ». À la maison, Charles Meury est associé

à l'homme, à l'individu qui revêt pratiquement les traits d'un étranger. Par contre, lorsqu'il est question de l'école, il devient « son père ». Mais au lieu de renforcer le lien père-fille, cette façon qu'a Nadia de parler de lui souligne plutôt une volonté de s'en détacher. Les mots et expressions « au bras de »... « pilotés », et « dans l'ombre », font référence au contrôle, voire à la soumission. Une soumission que Nadia refuse systématiquement lorsqu'elle conclut avec : « Quelle humiliation ! » Nous notons également une gradation entre les éléments de l'énumération. Ainsi, « au bras de » est d'avantage de l'ordre de la suggestion que « pilotée par » qui fait de Nadia l'instrument, voire la marionnette de son père. Le degré de contrôle n'est pas du tout le même d'une expression à l'autre. Quant au dernier élément de la gradation « dans l'ombre de », il relève du reproche, ce qui fait éclater au grand jour ce qui, dans le « pilotage », restait latent. Cette vision du père qui brime, qui contraint, est évoquée par Saul Karsz dans l'ouvrage de Daniel Coum *Qu'est-ce qu'un père*¹⁵. Il est alors question du « père-loi » ou du père qui fait la loi. Cette conception, en lien avec les théories freudiennes relatives à la responsabilité du père dans l'interdiction de l'inceste, est fortement remise en question à l'adolescence, puisque le père, qui sait tout et qui dicte tout n'existe qu'à travers les yeux de l'enfant : « C'est pourquoi ce statut a le vécu d'un symptôme. Ce qu'on appelle la « crise de l'adolescence » est la déception face à un père qui est de moins en moins *Pater*¹⁶. » Ainsi, selon ce schéma psychologique, Nadia Larue ne fait pas exception à la règle en adoptant, comme bon nombre d'adolescents, une attitude de rébellion face à l'autorité paternelle.

¹⁵ « Au sein de la configuration familiale, occupe la position du père celui ou celle qui dit la loi, qui la prononce et qui l'impose. D'après la psychanalyse, la première loi est celle de l'interdiction de l'inceste, ce que les études ethnologiques confirment et d'autres contestent. » (Daniel Coum, *Qu'est-ce qu'un père*, *op. cit.*, p. 46.)

¹⁶ *Ibid.*, p. 50.

Dans *Une famille et demie*, Iana adopte une attitude semblable à celle de Nadia. Elle préfère demeurer anonyme dans son milieu scolaire :

Mon père est un Québécois pure laine qui enseigne l'histoire en cinquième secondaire à mon école. À notre école finalement. Je fais comme tous les autres élèves lorsque je le croise dans les corridors : « Bonjour M. Lebel ! » Les étudiants sont tellement peu observateurs qu'ils ne se rendent pas compte que nous avons le même nom de famille. Tant mieux s'ils ne savent pas. De cette façon, je n'ai de compte à rendre à personne. » (FD, p. 18)

Iana exprime ici une volonté de conformité bien plus qu'un rejet de l'autorité. C'est d'ailleurs ce qu'elle entend en affirmant qu'elle n'a de « compte à rendre à personne ». Elle adopte une attitude beaucoup plus légère que Nadia par rapport à la possibilité d'être associée à son père. Elle semble accorder beaucoup moins d'importance au jugement des autres. L'absence de signes d'emportement comme la répétition, la gradation, le choix lexical et la ponctuation en témoigne.

La mère, un spectre imposant

Nadia Larue, pour sa part, refuse même de porter le nom de son père et ne désire pas qu'il apparaisse sur les listes scolaires. Bien qu'elle ait toujours porté le nom de « Nadia Larue-Meury » depuis sa naissance, le nom de son père ne semblait lui être d'aucune utilité lorsqu'elle habitait avec sa mère. Ce refus du nom *paternel* est lourdement connoté si nous considérons qu'il n'y a pas si longtemps, le nom du père était transmis d'emblée à l'enfant dans la société occidentale.

On ne demande rien à personne. On est Nadia Larue pendant des années et, tout-à-coup, du jour au lendemain..., Nadia Larue-Meury. Dommage, mais c'est trop tard. Elle ne s'habituerait jamais à cette extension à son nom comme on ajoute une pièce à une maison trop petite ; on aura beau faire, la maison aura toujours l'air rapiécé comme le chalet de l'oncle Paul au lac Caché. (LR, p. 13)

La comparaison qui met en relation le concept du nom et la maison rapiécée est lourde de sens puisqu'elle implique la notion de sécurité. Nadia n'éprouve pas d'attachement envers son père et son « nom-maison » ne lui convient tout simplement pas ; elle ne s'y sent pas chez elle, ne peut y être bien. La pièce ajoutée, la maison rapiécée et le chalet font du nom de son père une annexe, un élément qui ne s'inscrit qu'en deuxième et qui n'occupera donc jamais la première position. Le nom de la mère seul prend racine dans l'identité de Nadia. C'est dans cette même perspective qu'elle affirme que « c'est trop tard ». Quant à la « maison trop petite », elle souligne également le fait qu'il n'y a plus de place pour autre chose ; l'ajout d'une pièce (d'un nom) en ferait un ensemble à l'allure ridicule, sans harmonie.

Dans l'essai intitulé *Daughters and Fathers*, Lynda E. Boose associe le nom du père à un symbole de la société patriarcale où la transmission des valeurs s'effectue de père en fils, ou plutôt d'homme à homme :

The father-to-be asking the divine father to give him a son so that he may transmit his own father's name is a narration in miniature of the cultural reproduction that has historically marginalized daughters. And within the narrated model, the position of daughter means something more problematic than irrelevant; it means family betrayal¹⁷.

Ce qui nous intéresse ici est moins l'aspect marginalisant de cette tradition pour les filles que son impact dans le schéma narratif de plusieurs œuvres littéraires. Selon Boose, cette tradition ferait des filles des traîtres puisqu'elles doivent délaissé le nom de leur père, gardien de l'essence même de la famille, pour adopter celui d'un autre. Bien que cette coutume soit de moins en moins signifiante dans la société actuelle, il n'en demeure pas

¹⁷ Lynda E. Boose and Betty S. Flowers, *Daughters and Fathers*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1989, p. 22.

moins qu'elle a laissé des traces profondes dans l'imaginaire collectif qui se rattache au nom du père. Un rejet volontaire du nom du père, comme dans le cas d'un personnage adolescent tel que Nadia Larue, peut alors être perçu comme un acte de révolte très révélateur. Nadia ne veut pas du nom de son père et lutte ardemment pour qu'il ne soit pas reconnu tant en sa présence qu'à l'extérieur de la sphère familiale. Elle proclame son droit d'être le fruit d'une seule personne, sa mère, et renverse ainsi les valeurs en faisant un pied-de-nez au modèle patriarcal. Les années quatre-vingt-dix étant marquées par un taux de divorce élevé, le roman de Danièle Desrosiers, paru en 1993, rend compte d'une réalité qui touche de plus en plus d'adolescents vivant au sein d'une famille monoparentale dirigée bien souvent par la mère plutôt que par le père.

Il en est tout autrement pour Iana Lebel, qui, elle, a grandi exclusivement avec son père. Elle n'a d'ailleurs jamais connu sa mère et sa mort représente encore un mystère pour elle puisque qu'on ne lui a jamais raconté ce qui s'est réellement passé. La part étrangère en elle relève donc plutôt de la mère, mais, loin de vouloir renier ses origines, elle cherche plutôt à les retrouver :

En attendant que « plus tard » arrive, je me raconte des histoires. Pour m'inventer une mère et pour rechercher la signification du médaillon que j'ai au cou. Une pierre aux reflets violets placée au milieu d'un anneau de fer. Une inscription a été gravée dans le métal froid. Elle s'est effacée petit à petit au cours des années. Ça se comprend, je porte toujours ce bijou. Mais même si les mots se sont effacés, dans mon cœur, ils resteront toujours gravés. Ces quelques mots représentent la tempête qu'il y a à l'intérieur de moi...
Le son du silence. (FD, p. 15)

Le médaillon violet est le seul objet que Iana conserve de sa mère. Son père ne lui a même jamais montré de photos. Le bijou est très important pour l'adolescente. Elle y fait référence à plusieurs reprises. Par exemple, lorsqu'elle découvre qu'elle est amoureuse de

Simon, sa main se dirige instinctivement vers son cou et elle « joue nerveusement avec la pierre » (p.116). Les mots « reflets » et « effacée » évoquent le manque. L'oxymore « le son du silence », en plus de renforcer l'idée d'une perte, marque l'intensité. Dans les chapitres ultérieurs, Iana parle aussi d'un souvenir « obscur » et « vague dans sa mémoire » (FD, p.13) faisant ainsi référence à une mère auréolée de mystère. Les images qui s'y rattachent demeurent floues et elle doit se contenter d'une présence symbolique. À ce sujet, Christiane Olivier, dans *Les Fils d'Oreste ou la question du père*, nous rappelle les enjeux liés au développement de l'enfant dans une perspective psychanalytique en s'appuyant, entre autres, sur les théories freudiennes :

Si le garçon aborde la vie par l'hétérosensualité, la fille rencontre à son arrivée l'homosensualité avec la mère. Mais, pendant des années, elle va lui être bien inférieure; le corps d'une petite fille ne ressemble guère à celui d'une femme pendant les douze premières années et la mère, qui est la première à le savoir, va tout faire pour « réparer » ce que la nature a établi. Si la petite fille n'a pas d'atouts, elle va avoir des atours... Petites filles ou vieilles femmes ont le même recours aux bijoux, signes extérieurs d'une féminité qui n'est pas encore ou qui n'est plus¹⁸.

Comme Iana a vécu avec sa mère en Égypte jusqu'à l'âge de trois ans (ce qu'elle n'apprendra qu'à la toute fin du roman), sa mère lui a déjà fait cadeau des « atours » dont parle Christiane Olivier. Le bijou, symbole de féminité, mais aussi du « devenir femme », est alors intimement lié à la crise intérieure de Iana, car la quête qu'elle poursuit est celle de son identité. Elle finit par éclater devant son père et l'accuse de ne lui avoir rien dit à propos de sa mère. Elle réclame avidement cette part d'elle-même en lui disant que « c'est justement ce morceau-là qui lui manque pour avancer » (FD p. 181). « Je ne sais rien de ma mère ! », continue-t-elle. « J'essaie d'en recoller les morceaux, de me rappeler de vieux souvenirs, mais c'est toujours le vide ! » (FD, p. 18). Une mère en morceaux, des

¹⁸ Christiane Olivier, *Les Fils d'Oreste ou la question du père*, Paris, Flammarion, 1994, p. 131.

miettes de souvenirs, voilà ce qui lui reste. Elle désire se « reconstruire une mère », car « s'en inventer » (FD p. 15) ne suffit plus. Le bijou, symbole de féminité, du « devenir femme », mais aussi d'un pacte, scelle une union entre elle et sa mère. Le voyage en Égypte qu'elle désire tant effectuer n'est en fait qu'un moyen de renouveler cette union pour se « construire » elle-même. Comme le rappelle Christiane Olivier, « on ne peut pas dire que la petite fille sera moins aimée que le petit garçon, mais elle est aimée bien différemment. Si le garçon est aimé pour ce qu'il *est*, la fille est aimée pour ce qu'elle *sera*¹⁹. » Ce qui est en jeu ici est le rôle de la mère, qui consiste à préparer la petite à effectuer le passage vers le monde des adultes. Ce futur bien marqué est justement la source du malaise de Iana, elle que le passé nébuleux empêche d'« avancer » (FD, p. 181). Il n'est pas étonnant que cet emportement soudain ait lieu à l'adolescence, au moment même où Iana découvre l'amour. L'adolescence, associée à l'éveil des pulsions sexuelles, fait aussi appel à la notion de passage et d'entrée dans l'âge adulte selon les théories freudiennes. Dans le cas de Iana, la mère devient une source de conflit entre elle et son père à qui elle attribue « le son du silence » qui remplit son être; la mère est un sujet tabou entre les deux protagonistes. À la fin de l'histoire, nous apprenons que cette chanson de *Simon and Garfunkel (The Sound of Silence)* était celle que son père écoutait sans arrêt en Égypte lorsqu'il a rencontré sa mère. Cette chanson à laquelle Iana s'identifie fait à la fois écho à l'immensité du vide qu'elle éprouve au fond d'elle-même et au passé bien réel associé à ses parents, et plus particulièrement à sa mère.

¹⁹ *Ibid.*, p. 131.

Le père « emprisonnant », entrave à l'intégration sociale de l'adolescente

Les romans de Danièle Desrosiers et d'Élyse Poudrier s'apparentent donc au roman de formation défini par Jean-Denis Côté dans son mémoire portant sur la portée didactique des romans pour la jeunesse contemporains²⁰. Cela signifie que la quête des personnages, telle que l'envisage également Dominique Demers, est l'intégration sociale²¹. En d'autres mots, le mal-être de Nadia Larue et de Iana Lebel se solde, dans les deux cas, par une appropriation d'une part de leur identité qui leur permettra de mieux vivre en société en établissant des rapports plus sains avec leur entourage. Pour l'une, il s'agit de la reconnaissance d'un père demeuré trop longtemps absent et pour l'autre, d'un pèlerinage qui la conduira au pays de sa mère.

Ce voyage en Égypte auquel Iana tient mordicus ne se fera toutefois pas sans heurts. Elle doit d'abord convaincre son père de la laisser partir, même si elle lui précise qu'elle sera accompagnée par une adulte de confiance. Son père en veut d'ailleurs à sa bonne amie et collègue Florence d'avoir fait miroiter cette idée à sa fille sans même lui en avoir parlé. Cette situation crée le plus significatif des conflits entre Marc Lebel et sa fille, puisqu'il ne se déroule pas, comme tous les autres, à mots couverts. La vérité explose et les deux protagonistes expriment enfin leurs tourments respectifs, brisant ainsi ce fameux silence auquel Iana fait souvent allusion :

²⁰ Jean-Denis Côté, *La portée didactique de la littérature pour la jeunesse au Québec*, Québec, mémoire de maîtrise, Faculté des études supérieures, Université Laval, 2003.

²¹ « Certaines quêtes appartiennent particulièrement au champ de la littérature jeunesse. Le plaisir et l'amitié sont des quêtes fondamentales dans la littérature enfantine alors que l'amour et l'intégration sont des quêtes très fréquentes dans le corpus destiné aux adolescents. » (Dominique Demers, *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*, *op. cit.*, p. 104.)

Ça va faire le silence. Je ne veux plus faire semblant [...] Quand j'étais petite, chaque soir, avant de m'endormir, tu venais me raconter votre histoire. Et puis, pouf ! Tout d'un coup, on n'en parle plus ! Le nom de ma mère est tabou. On ne le prononce plus dans la maison. Est-ce que moi aussi, il faudrait que je me fasse toute petite pour ne pas te rappeler ton amour perdu ? (FD, p. 181)

Le mutisme du père en ce qui a trait à la mère de Iana fait de Marc Lebel un gardien, ou plutôt le détenteur d'un secret. La douleur de Marc Lebel, liée à la perte de sa femme quinze ans auparavant, maintient Iana dans une position d'attente, voire de soumission, car elle ne veut pas faire souffrir son père inutilement. C'est ce qu'elle entend par « se faire toute petite ». Cet élément-clé, faisant appel au système de personnages défini par Dominique Demers²², nous amène à nous pencher sur la structure de rétention dans le schéma narratif à laquelle Lynda E. Boose fait allusion dans *Daughters and Fathers* :

The conflict between separation and retention dominates and spatialize Western culture's father-daughter texts. Essentially, the literary dialectic repeats the exogamy-incest opposition of kinship structures. We seldom find sons locked inside their father's castles because retention are not the defining stress line of the father-son narrative²³.

Ce passage, qui s'appuie encore une fois sur la psychanalyse, présente une image de la fille comme une extension de la sexualité du père. En effet, comme l'inceste est tabou dans la société occidentale, le père doit protéger la vertu de sa fille jusqu'à ce qu'elle devienne la femme d'un autre homme et la mère d'un enfant. Cette conception freudienne expliquerait la dynamique relationnelle père-fille de rétention et de séparation encore présente dans l'imaginaire collectif, donc dans la littérature.

Bien que Iana ne soit pas enfermée dans un château comme les héroïnes des contes

²² Dominique Demers définit le système de personnages comme celui des relations que ces derniers entretiennent entre eux. Souvent, elles se dessinent en paires d'opposition, séparant ainsi les adultes et les adolescents en deux clans bien distincts. Ces relations complexes renseignent le lecteur sur ce qu'ils sont. (*Ibid.*, p. 104)

²³ Lynda E. Boose and Betty S. Flowers, *op. cit.*, p. 32.

traditionnels, son père la maintient en quelque sorte dans une position de captivité. Lui seul détient les informations nécessaires à sa libération, une libération symbolique, certes, mais tout de même nécessaire à son émancipation. Cette dynamique de rétention revient également dans le roman, mais avec moins de force, lorsque Iana décide de partir en camping avec Simon sans prévenir son père. Seul Simon se fait véritablement punir pour avoir entraîné Iana loin de la maison. C'est d'ailleurs lors de cette petite escapade que Iana se fait agresser par un autre adolescent qui tente de l'embrasser sans son consentement. En tant que « mâle » substitut du père, Simon vient en aide à Iana et préserve ainsi sa vertu. Dans le même ordre d'idées, la colère de son père touchant au voyage en Égypte est en partie liée au statut de fille de Iana, à la fragilité relative à la notion de sexe « faible » ; lorsqu'elle lui dit qu'il a désiré faire la même chose quand il était jeune, son père lui répond qu'il était alors plus âgé qu'elle et aussi « plus mûr que les gars de son âge ». (FD p. 179). Ce prétexte peut être interprété comme un moyen pour Marc Lebel de camoufler ses réticences à l'idée que sa fille puisse partir en pays étranger. D'autant plus que ce voyage dans le passé risque fort d'apporter à cette dernière les réponses qui la conduiront à la « libération ».

Dans *La Rumeur*, la dynamique de rétention-séparation se manifeste par une sensation d'oppression chez l'héroïne. La demeure de Charles Meury est décrite comme un véritable château, celui dont rêvent toutes les petites filles friandes de contes merveilleux. Lors de la rentrée scolaire, Nadia fait la connaissance de Tié, un adolescent dynamique et grandement impliqué dans la communauté étudiante. Il confie alors à Nadia son désir d'ouvrir une maison des jeunes dans le quartier :

- Tu comprends... Un endroit exprès pour nous, où on aura le droit de mettre les pieds sur les tables, de chanter, de mettre la musique au bout !

Nadia, peu impressionnée, un peu déçue, hausse les épaules.

- Et après ? Mon père me laisse faire tout ce que je veux. J'ai un grand sous-sol à moi toute seule, un sous-sol insonorisé avec système de son comme t'en a jamais vu, même dans les magazines spécialisés. Qu'est-ce que ça changerait que je m'intéresse à ta stupide maison pleine de têtards ?

Elle se mord les lèvres. Pourquoi mentionne-t-elle son père ? Pourquoi se vante-t-elle d'une richesse qu'elle a en horreur ? (LR p. 52)

La spontanéité avec laquelle Nadia trouve ses arguments révèle que, malgré sa colère, elle est quand même habitée par le discours qui fait du père une figure de protection. Tié est perçu comme un inconnu, puisqu'il s'agit de leur première rencontre. Il représente une forme de menace dans l'imaginaire de la jeune fille. En d'autres mots, l'argumentation de Nadia pourrait se résumer ainsi : Le château de mon père est plus beau et plus grand que le tien, alors, si tu penses que tu vas m'entraîner loin de chez moi, tu te trompes ! Cette métaphore du château-forteresse revient en force avec le personnage de Stéphanie Girard, une jeune fille envieuse qui devient l'amie de Nadia dans le seul et unique but d'amadouer son père, et ainsi, de décrocher le premier rôle dans la pièce de théâtre de l'école. Lors de sa première visite chez les Meury, elle s'extasie devant la superbe chambre de Nadia :

Le luxe de la chambre de Nadia lui arrache un cri d'admiration entremêlé d'une pointe de jalousie. Il y en a qui ont toutes les chances ! Un immense lit d'eau, une moquette épaisse comme un champ de blé, un placard où on peut entrer de plain-pied et même... une salle de bain personnelle avec chauffe-serviette. (LR p. 147)

Les mots et expressions « immense », « épaisse comme un champ de blé » et « où on peut marcher de plain-pied » évoquent l'immensité, alors que les termes « lit d'eau », « épaisse » et « chauffe-serviette » renvoient au confort qui émane de ce véritable paradis pour adolescente. Le « petit cri d'admiration » et la « pointe de jalousie » que ressent Stéphanie soulignent, pour leur part, le caractère stéréotypé du personnage en ce qui a

trait à sa féminité. Le regard « à l'eau de rose » que porte Stéphanie sur la chambre renvoie une image de Nadia comme étant celle d'une adolescente privilégiée ; elle mène une vie de rêve, bien à l'abri des soucis et des agressions extérieures. Cette vision n'est évidemment pas partagée par Nadia. Tout comme les « Barbie » que Charles Meury semble collectionner, Nadia considère toutes ces richesses avec un certain dédain, puisqu'elles lui ont été imposées sans pour autant lui garantir l'amour dont elle a tant besoin. Elles ne représentent en fait qu'une façade, une illusion de bonheur ou encore, une sorte de prison dorée dans laquelle Nadia se sent suffoquer.

Le modèle du conte traditionnel sous-jacent à ce récit pour adolescentes fait d'ailleurs de Nadia une de ces princesses qui entretiennent des espoirs secrets d'évasion. Au début de l'histoire, elle fait même croire à un groupe de voyous de son école qu'elle habite dans la maison des jeunes du quartier. Elle réalise ainsi le fantasme d'échapper à son père, le temps d'un instant. Cette maisonnette, qui contraste joyeusement avec l'indécente demeure de son père, est celle de Tié, son amoureux, celui qui apporte une bouffée d'air frais dans sa sombre existence.

- Bienvenue à l'abri, murmure-t-il.

Tel un jeune marié d'autrefois, il a une folle envie, soudain, de prendre cette belle inconnue dans ses bras et de lui faire franchir le seuil de la maison comme on franchit une nouvelle étape. De l'autre côté du seuil, dans le silence temporaire et apaisant de cette maison encore déserte, une cigale égarée cherche son chemin et le demande d'une voix inquiète. Elle trouve écho dans le cœur de Nadia, un cœur en détresse à la recherche d'un vrai chez-soi. (LR p.54)

Tié revêt ici le visage de l'époux, celui qui veillera sur la « belle inconnue », celle dont on tombe amoureux ; il lui offre un toit et une vie bien à elle. Le « vrai chez-soi » que Nadia cherche tant, Tié lui permet de le trouver. Il devient son héros, le garçon qui la tient

temporairement loin des tourments et qui, tel un prince charmant, l'arrache des griffes de son père. Nadia baptise même son ami « Lancelot » et ce dernier, avec son cœur de preux chevalier, n'hésite pas à accourir lorsqu'elle réclame son aide :

Nadia ne peut plus continuer, ses jambes se dérobent sous elle et elle s'écroule dans l'immense lit paternel en songeant qu'on la trouvera au matin, raide comme une momie. Un sursaut de révolte détend son bras comme un ressort. Le téléphone ! Rejoindre quelqu'un, mais qui ? Tié ! Son chevalier servant auréolé de blond, le seul être au monde à se préoccuper de son sort. [...] Nadia s'accroche au téléphone comme on s'accroche au fil de la vie. (LR p. 79)

Dans ce passage, l'adolescente est sous l'effet d'un empoisonnement alimentaire. Les expressions « raide comme une momie », « un sursaut de révolte » et « le seul être au monde » soulignent le caractère extrême de l'événement et transforment le coup de fil de Nadia en geste ultime. Elle appelle Tié pour qu'il ne fasse rien de moins que lui sauver la vie. La scène prend des allures tragiques, voire mélodramatiques. Tous les ingrédients sont présents pour capter l'imaginaire du lecteur et le plonger pratiquement dans un roman de chevalerie. Tié vient sauver Nadia, il la libère de « l'immense lit paternel », symbole du caractère sexuel et sexué de Charles Meury qui, de toutes évidences, n'est pas là pour venir en aide à sa fille. Cet échange, ce passage des mains de son père aux mains d'un autre « mâle » transforme Nadia en objet de troc, comme le mentionne Lynda

E. Boose en s'appuyant sur des principes anthropologiques. Par contre, Charles Meury ne marchande pas sa fille ; il reste hors jeu : « Thus, if the prohibition of incest is essentially a mechanism to control internal family sexuality, so that outward exchanges can take place, then the incest taboo would seem to have a special applicability to one particular pair²⁴ ». La proximité des deux protagonistes dans la structure narrative fait donc encore appel, à un degré toutefois moins élevé, à ce fameux tabou de l'inceste qui se cache, en

²⁴ *Ibid.*, p. 19.

dormance, derrière la relation père-fille.

Selon Lynda E. Boose, cette structure de « rétention-séparation » dans la littérature se solde, bien souvent, par un retour de la fille au bercail, signe de la supériorité paternelle

Perhaps, especially in nineteenth-century women's fictions, the quest of a daughter displaced from the house most often inscribes her disguised search to reenter it. By making her at last the idealized and chosen love object of a (usually older) male authority figure, such as an employer, godfather, or clergyman, the fiction not only allows the heroine to remain a good girl loyal to her father, it satisfies the daughter's fantasies of perpetual childhood security through union with the father masked by her status as wife²⁵.

Les héroïnes de nos deux romans à l'étude, même si elles sont loin d'envisager une vie d'épouse avec leurs amoureux respectifs, ne font pas exception à la règle. Même si elles ne jettent pas leur dévolu sur un homme plus âgé comme les jeunes filles des fictions du XIXe siècle, les choix qu'elles font se soldent toutefois par une forme semblable de retour fantasmatique au père. Ainsi, Nadia Larue finit par réintégrer la sphère familiale et considère enfin Charles Meury comme un père. Après avoir défendu sa fille auprès de la directrice adjointe, il regagne la confiance et le respect de l'adolescente, qui le voit alors comme un héros. Alors que Mme Viskivis accuse Nadia d'avoir embrassé impudiquement des garçons dans les corridors de l'école, Charles Meury déclare que ce sont plutôt les voyous qui ont agressé sa fille. Tout comme Simon l'a fait pour Iana en tant que mâle substitut dans *Une famille et demie*, Charles Meury se fait un devoir de préserver la vertu de sa fille. Ce geste, extrêmement bien accueilli par Nadia, lui procure enfin la reconnaissance de ses compétences paternelles. L'héroïne du roman d'Élyse Poudrier finit d'ailleurs elle aussi par réintégrer le milieu familial en tombant amoureuse de Simon.

²⁵ *Ibid.*, p. 34.

Comme ce dernier est le fils de Marlene, le rôle qu'il assure dans la famille se situe entre celui du demi-frère et du séducteur. Iana, tout en se jetant dans les bras d'un autre garçon, demeure en quelque sorte loyale à son père puisqu'elle choisit un « mâle » qui, symboliquement, fait partie de la lignée paternelle. Elle déclare même que Simon l'attend et que c'est pour cette raison qu'elle doit revenir d'Égypte. L'amour qu'elle éprouve pour Simon garantit son retour dans l'enceinte de la maison familiale.

En somme, *La Rumeur* présente la vision d'un père absent qui, comme moyen de reconquérir le cœur de sa fille, tente de jouer le rôle du père traditionnel, un modèle dont il a probablement subi les influences durant sa propre enfance. La présente analyse a toutefois clairement démontré que cette manière d'être père n'est pas du tout naturelle pour le personnage et se solde par un échec. En effet, Nadia Larue n'accorde pas à son père la légitimité de pouvoir qu'il réclame et ses interventions autoritaires ne font que renforcer l'attitude d'opposition de l'adolescente. La figure d'un père protecteur davantage compréhensif et aimant, même si elle est teintée du discours freudien en ce qui concerne la sexualité naissante de la jeune fille, se présente davantage comme étant la voie à suivre ; la conception du père-héros, intimement liée au complexe œdipien, est grandement valorisée. Le roman *Une famille et demie*, quant à lui, renvoie plutôt une image du père qui s'apparente aux rôles familiaux tels qu'envisagés dans la famille « postmoderne » à laquelle fait allusion Marie-Thérèse Lacourse dans *Famille et Société*²⁶. Loin d'être absent, le père assure une présence adulte rassurante auprès de

²⁶ Selon Marie-Thérèse Lacourse, la société postmoderne se caractérise par le développement de l'informatisation, la révolution technologique, la mondialisation des échanges, un individualisme accru ainsi qu'une morale de l'instant présent. (Marie-Thérèse Lacourse, *Famille et Société*, op. cit., p. 131-137.)

l'adolescente. Il s'agit d'une entité parentale pareille à celle de la mère, voire presque équivalente quant à la fonction qu'il assume au sein de la famille. *La Rumeur* ayant paru en 1993 et *Une famille et demie*, en 2001, cette différence entre les deux modèles paternels témoigne peut-être de la restructuration des rôles parentaux qui s'est effectuée au sein de la société durant ces huit années.

Tout comme dans le roman de Danièle Desrosiers, l'identité du père demeure cependant façonnée par son activité économique ; les deux auteures semblent avoir tenté de réconcilier sphère professionnelle et sphère familiale en amalgamant la figure paternelle à une autre figure masculine (celle de l'enseignant) qui se caractérise par une présence constante et soutenue. Par ailleurs, cette intrusion dans l'univers des adolescentes diminue le rapport hiérarchique entre les deux protagonistes et confère parfois au père des attributs de camarade de classe. Plus accessible, le père se glisse dans la peau du bellâtre, du séducteur dont il est question dans les théories freudiennes. Toutes deux filles uniques, Nadia et Iana n'ont pas à partager leur principal « objet d'amour » avec d'autres membres de la famille, mais les femmes qui gravitent autour de leur père sont vite considérées comme des rivales. À ce sujet, nous pourrions nous demander pourquoi les auteures (de sexe féminin) ont décidé de faire disparaître toute trace des mères de la cellule familiale, l'une étant sévèrement malade et l'autre, morte...

Comme le mentionne Mathieu Foucher à la suite de son analyse, les pères ne semblent pas avoir la cote dans la littérature jeunesse²⁷. Les romans pour adolescents, et plus

²⁷ « Malheureusement pour l'instant, on ne peut pas soutenir que les romans du corpus, à part quelques exceptions, offrent à leurs lecteurs et lectrices des modèles de pères très forts. D'ailleurs, ce n'est pas

particulièrement pour adolescentes, ne font donc pas exception à la règle. Le père non seulement apparaît problématique, source de conflits et de tensions, mais demeure étrangement absent dans ce type de littérature. Sa présence est habituellement accessoire et il est plutôt rare qu'il joue un rôle significatif auprès de la jeune fille. Cette façon d'entrer en relation avec sa progéniture témoigne peut-être de cette dynamique d'opposition entre le monde des adultes et celui des enfants, un schème plutôt courant auquel fait allusion Dominique Demers dans *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*²⁸, mais nous ne pouvons nous empêcher de nous questionner sur l'image réductrice de la paternité ainsi véhiculée. Empreinte de clichés, la relation père-fille manque parfois de saveur. Tenue en vase clos, elle mériterait davantage d'espace, de visibilité et de considération.

La grande variété des situations familiales dans la société actuelle ne permet pas de conférer à l'art d'être père un visage unique, bien au contraire. La paternité est plurielle, multifonctionnelle. Pourquoi donc se limiter à une symbolique qui brille par son évidence ? Aurions-nous peur de décevoir le lecteur, de l'amener en terrain inconnu ? La paternité est-elle à ce point désincarnée que nous en oublions de sortir des sentiers battus ? Nous avons tous eu un père et nous continuons de côtoyer des hommes qui vivent la paternité au quotidien, alors pourquoi demeurer confinés à ces lieux communs qui ne prennent réellement racine que dans un imaginaire collectif déjà ressassé ? Une

seulement la figure paternelle qui se porte mal, mais aussi l'homme derrière le père. Le fait que les hommes puissent difficilement se valoriser par le travail et qu'ils subissent une remise en question continuelle de leurs comportements montre qu'ils sont dans une situation difficile. On en arrive parfois à se demander par quelles *pratiques* ils pourraient passer non seulement en tant qu'hommes, mais en tant qu'êtres humains. » (Mathieu Foucher, *La représentation des personnages masculins dans le roman socioréaliste québécois pour adolescents*, op. cit., p. 104.)

²⁸ Voir à ce sujet Dominique Demers, *Du Petit Poucet au Dernier des Raisins*, op. cit., p. 104-105.

telle mise en fiction du père nous porte à croire que ce statut social, cette fonction familiale, bien qu'elle ait évolué, reste auréolée de mystère malgré les efforts fournis pour briser certaines structures relationnelles récurrentes dans la littérature pour adolescents. Les choix qu'ont faits ces deux auteurs génèrent une vision fantasmatique du père, comme si la création d'un personnage qui s'inscrirait davantage dans la réalité s'avérait une entreprise ardue, voire inintéressante. En effet, quelle adolescente n'a pas un jour rêvé d'avoir un père extrêmement séduisant, et populaire par-dessus le marché ?

Malgré beaucoup de bonne volonté, le travail de création entrepris dans le cadre de cette analyse présente lui aussi un visage du père empreint de stéréotypes. En effet, tout comme Charles Meury et Marc Lebel, Laurent Castongay a de la difficulté à briser le silence qui règne entre sa fille et lui. Le regard qu'il pose sur les allées et venues de Lily et l'inquiétude qu'il manifeste en ce qui concerne la crise qu'elle traverse demeurent mobilisés par une attitude contemplative. Ce n'est que lors du dénouement final qu'il prendra concrètement position face à sa fille et qu'il tentera de communiquer avec elle. Toutefois, la relation que Lily entretient avec son père s'éloigne de cette dynamique de séduction présente dans les deux éléments du corpus. Lily le perçoit comme étant trop gentil, surprotecteur, et sa vision ne reflète pas une version améliorée, voire idéalisée de la masculinité. De plus, tout comme dans *La Rumeur* ou dans *Une famille et demie*, père et fille n'échappent pas aux conflits liés à la cohabitation et à la vie de famille, mais les rapports qu'ils entretiennent s'inscrivent dans une relation d'aide visant à briser l'isolement dans lequel se terre Lily. Allié discret et respectueux, Laurent Castongay impose peu à peu sa présence. Loin de jouer le rôle d'un geôlier symbolique, il tente, non sans maladresse, de faire disparaître un à un les barreaux de la prison que Lily a elle-

même forgée, mais la partie est loin d'être gagnée...

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

ESSAI

I. Éléments du corpus

DESROSIERS, Danièle, *La Rumeur*, Ottawa, Éditions Pierre Tisseyre, 1993, 191 pages.

POUDRIER, Élyse, *Une famille et demie*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 210 pages.

II. Ouvrages et articles sur les rapports familiaux dans la littérature pour la jeunesse

DEMERS, Dominique, *L'Enfant mythique québécois : en mots et à l'écran*, Lurelu, vol 20, no 2, automne 1997, pages 5-12.

FADETTE, Marie, RICHARD, Pascale, *Les Rapports familiaux dans le roman québécois pour la jeunesse*, Lurelu, vol. 18, no 2, automne 1995, pages 57-60.

FOUCHER, Mathieu, *La Représentation des personnages masculins dans le roman socioréaliste québécois pour adolescents*, Montréal, mémoire de maîtrise, Faculté des études supérieures, Université du Québec à Montréal, janvier 2003, 149 pages.

III. Ouvrages sur la relation père-fille

BOOSE, Lynda E., et Betty S. Flowers (dir.), *Daughters and Fathers*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1989, 452 pages.

COUM, Daniel, *Qu'est-ce qu'un père*, Saint-Agne, Éditions Érès, 2004, 198 pages.

OLIVIER, Christiane, *Les Fils d'Oreste ou la question du père*, Paris, Flammarion, 1994, 201 pages.

IV. Ouvrages et articles sur le roman-jeunesse et la sémantique

COTÉ, Jean-Denis, *La Portée didactique de la littérature pour la jeunesse au Québec*, Québec, mémoire de maîtrise, Faculté des études supérieures, Université Laval, 2003, 328 pages.

DEMERS, Dominique, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*, Montréal, Québec Amérique/Télé-Université, 1994, 253 pages.

DI CECCO, Daniela, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescents en France et au Québec*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2000, 211 pages.

FADETTE, Marie, *L'Adolescence dans le roman jeunesse*, Lurelu, vol. 22, no 3 (hiver 2000), pages 10-11.

JEAN-BART, Alain, THALER, Danielle, *Les Enjeux du roman pour adolescents*, Paris, L'Harmattan, 2002, 330 pages.

LEMIEUX, Louise, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Montréal, Leméac, 1972, 342 pages.

MADORE, Édith, *Constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse (1920-1995)*, mémoire de maîtrise, Faculté des études supérieures, Université Laval, 1996, 330 pages.

-----, *La Littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1994, 127 pages.

RASTIER, François, *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, 279 pages.

VI. Ouvrages de sociologie

LACOURSE, Marie-Thérèse, *Famille et Société*, Montréal, Chenelière Éducation, 2005, 333 pages.

VALOIS, Jocelyne, *Sociologie de la famille au Québec*, Montréal, CEC, 1993, 333 pages.

ROMAN

I. Ouvrages sur l'anorexie

LOUPIAS, Anick, *Ma Lutte contre la boulimie*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001, 189 pages.

LOISELLE, Annie, *Les Affamés, regards sur l'anorexie*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2003, 102 pages.

TONNAC, Jean-Philippe, *Anorexia Enquête sur l'expérience de la faim*, Paris, Albin Michel, 2005, 423 pages.

II. Romans sur l'anorexie

BERTIN, Marie et Roselyne, *Journal sans faim*, Paris, Rageot, 2004, 125 pages.

BRISAC, Geneviève, *Petite*, Paris, Seuil, Point, 1996, 128 pages.

HORNBACKER, Marya, *Piégée, Mémoires d'une anorexique*, Paris, Bayard, 1999, 346 pages.

SARFATI, Sonia, *Comme une peau de chagrin*, Montréal, La Courte Échelle, 1995, 151 pages.

SHUTE, Jenefer, *Folle de moi*, Paris, Fayard, 1998, 282 pages.

VALÈRE, Valérie, *Le pavillon des enfants fous*, Paris, Le Livre de Poche, 2001, 222 pages.